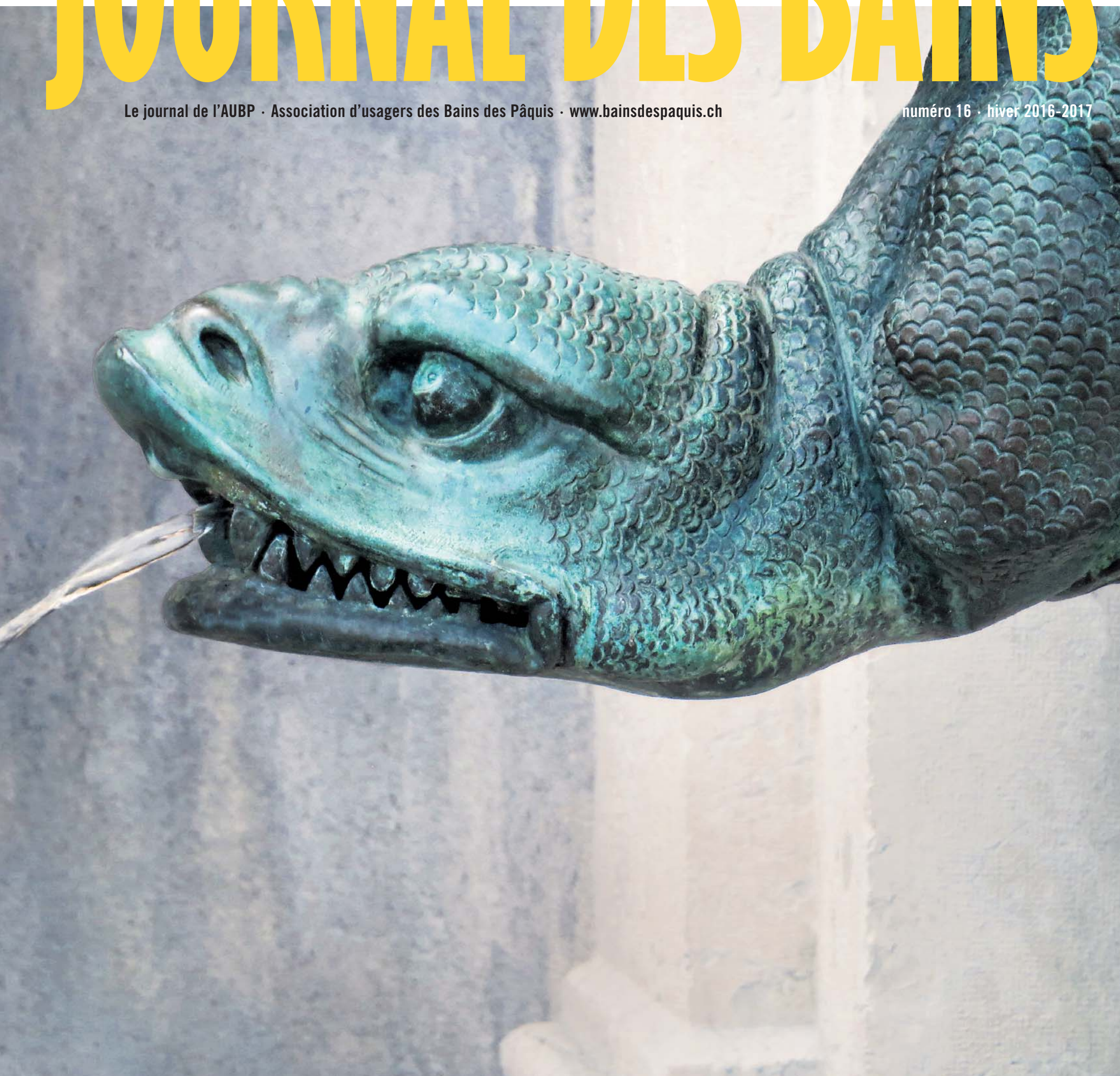


« Une envie qui la presse tout le temps qu'il est devant ses yeux, une envie telle qu'il lui en vient l'eau à la bouche. » /page 7

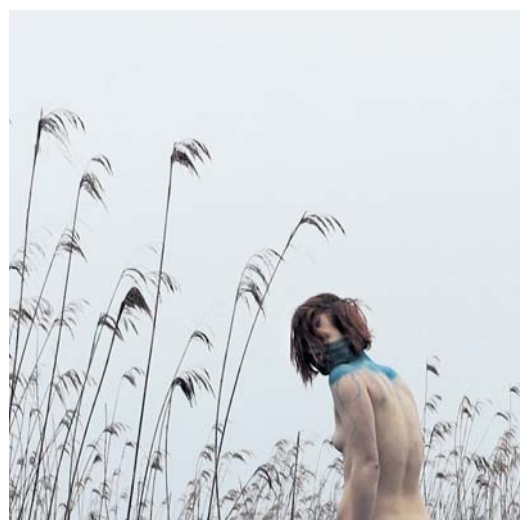
JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

numéro 16 · hiver 2016-2017



Si la pêche est bonne...
/pages 8-9



Carte blanche à Eden Levi Am
/pages 10-11



Par-delà l'océan Pacifique
/pages 24-25



Lettre d'Islande
/pages 26-29

ÉDITO

L'eau
à la bouche

Allez, ne faites pas la fine bouche ! C'est ainsi, le monde court après des Pokémon et cherche à se réinventer en selfies imbéciles. Avant de manger, les gens photographient leurs assiettes pour les poster sur les murs de réseaux sociaux à de prétendus amis qui n'en auront pas pour autant l'eau à la bouche. Nos téléphones intelligents (?) nous font croire que nous pouvons toucher la divinité d'un doigt plus long que le nez de Dieu.

On pourrait presque penser aujourd'hui que le jeu consiste à ne surtout pas devoir poser un pied à terre, un pied dans la terre, comme si nous étions des funambules dansant sur l'immédiateté de l'information et de son égocentrique légèreté.

Pourtant, l'eau continue de couler sous les ponts, de ruisseler des toits et des gouttières. Elle continue de couler dans les caniveaux. Nos corps transpirent, suant une mare d'océan, pleurant des larmes propres à nous noyer ou nous laisser espérer de nouveaux horizons. Nos bouches salivent et nos sexes nous rappellent à notre aquatique humanité.

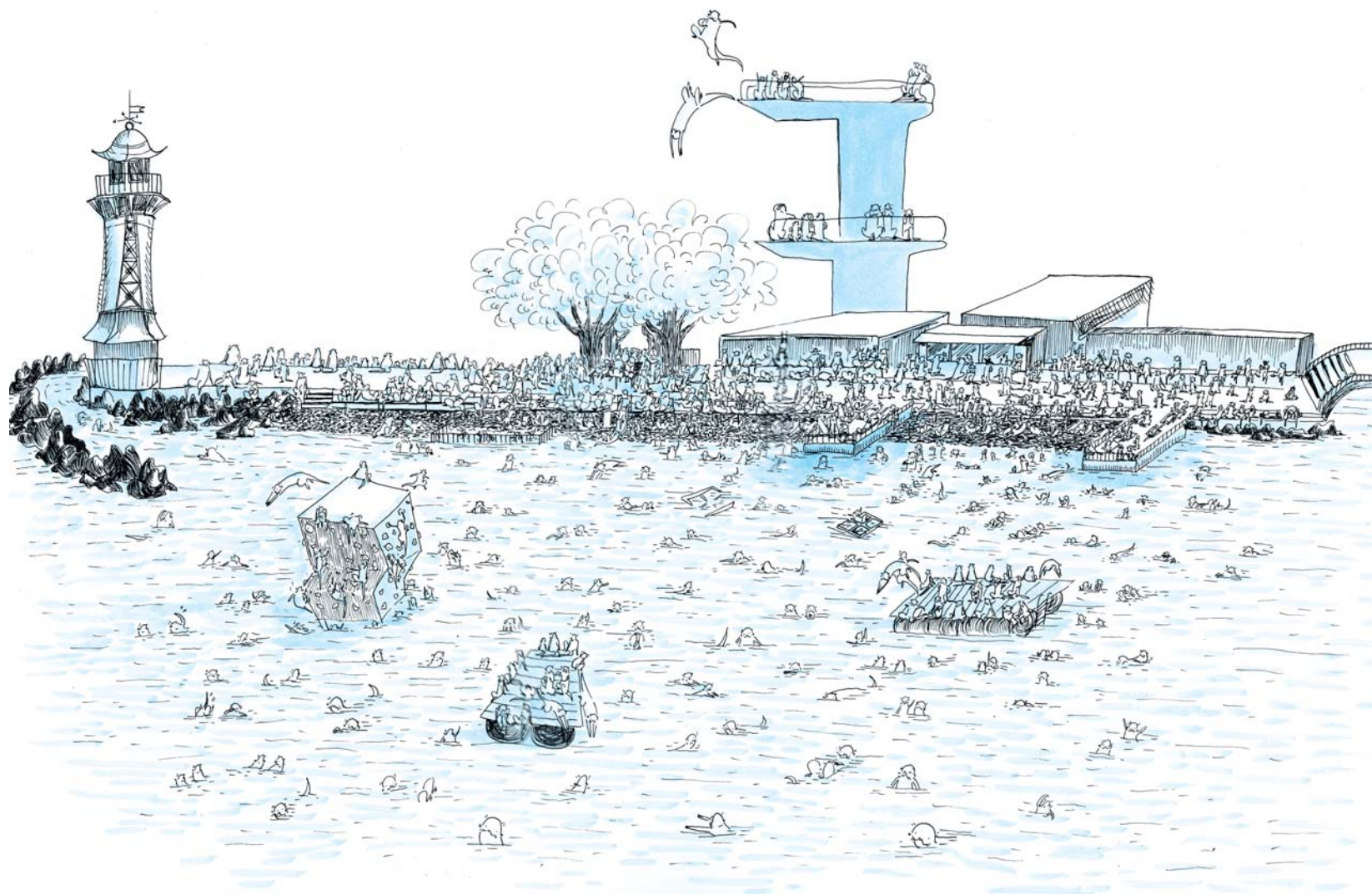
Ce sont ces mécanismes-là qui, heureusement, laissent une faille dans cette nouvelle prison qu'est la toile. Le corps vit, respire, hume, sent et touche la réalité du monde. C'est une araignée autrement intelligente.

Comment expliquer sans cela que notre bouche et nos gencives se trouvent baignées d'une tempête de sentiments dont la houle remonte jusque derrière les forges de nos oreilles aux premiers attraits palpables de la vie ?

Les mots aussi ont ce pouvoir évocateur et cette force à nous chamarrer de sel et de salive pour nous faire aspirer goulûment les songes et les sucres les plus sapides de la réalité. Mais nés sur la Terre, nous croyons devoir nous élever toujours plus haut. Ne plus avoir de semelles, ne plus avoir de boue sous nos chaussures et nous prendre pour des dieux là où nous finissons par n'être plus que de virtuels fantômes.

Si Dieu n'était qu'un Pokémon, alors oui, fontaine, je ne boirais plus de ton eau.

La rédaction



DESSIN PAULINE MARCHAND

Madame la rédactrice en chef,

Alors comme ça votre journal veut nous mettre « L'eau à la bouche ». Il fallait y penser ! Mais sur la lancée de vos derniers numéros, le lecteur commence à s'habituer à vos facéties journalisticoaquatiques ! Au fond, s'agissant de notre beau lac et votre journal, si toutes les libertés sont permises, je reconnais y goûter mon plaisir.

Et dans le fond, osons rêver : pourquoi pas des huîtres dans le lac ? Des filets de perche élevés dans nos montagnes ? Des algues en gratin ? Un tartare de sirène ? Et pour ce qui est de goûter... Déjà qu'on nous sert la fondue à 8 heures du matin - remarquez qu'en guise de petit-déjeuner et par une froidure insidieuse l'expérience, avec une coupe de champagne, n'est pas à dédaigner. À bien y réfléchir, cela peut vous mettre l'eau à la bouche quand, après une sieste matinale sur les claies, le dos

en compote, vous vous dirigez vers la buvette pour un café réparateur et qu'à la lecture du menu, votre estomac réclame sa pitance de midi. Admettons. Mais alors, le goût de l'eau à la bouche ? Si les Chinois disent qu'il faut voir, puis sentir, et enfin goûter les plats présentés, comment définir le moment où l'eau vous vient à la bouche ? Peut-être au moment où le sommelier vous assène cet aphorisme : mieux vaut le vin d'ici que l'eau de là !

C'est à ce point précis de votre projet que la moutarde me monte au nez ! Si dans nos régions, boire la tasse reste une activité acceptée dès le moment où nos corps immergés sont fouettés par d'imprévisibles vagues, qu'en est-il au milieu d'une tempête de sable ?

Chère Madame, j'en ai la bouche sèche rien que d'y penser !

Bertrand Th.

Président du club de plongée
« La tête hors de l'eau »

fine
bouche

bouche-à-bouche

bain de bouche

dépenses
de bouche

provisions de bouche

parler la
bouche pleine
bouche bée

bouche en cœur

mise en bouche

fondre dans la bouche

long en bouche

enlever le pain
de la bouche

bouches à nourrir

embrasser à bouche que veux-tu



Les nourritures lacustres

Soudainement, la pluie s'est mise à tomber et les oiseaux se sont tus. Une baigneuse égarée a précipitamment fait demi-tour pour regagner la berge et se mettre à l'abri. Mais se mettre à l'abri de quoi ?

PHILIPPE CONSTANTIN

J'ai brièvement observée en songeant qu'elle ressemblait à une renoncule. Ses deux cuisses de rainette ont éveillé mon attention tandis qu'elle se mettait à trembler sous un saule aussi bas qu'un mendiant. Son manteau de branches pleurantes, troué d'un feuillage argenté, la couvrait par intermittence d'un péril qui m'effrayait. Déjà au loin l'orage grondait et s'avancait avec une violence qui ne laissait rien présager de bon. Je n'étais pas assez proche d'elle pour lui dire de ne pas rester sous l'arbre que la foudre menaçait.

J'ai vu son regard se perdre là où un petit monticule de tissus détremnés semblait désigner ses habits. Puis mon regard l'a perdu de vue, subjugué par le déluge et les coups de tonnerre si puissants qu'ils semblaient vouloir disloquer la terre. Un rideau s'est dressé entre nous et j'ai oublié cette jeune fille fleur lavande.

Le lac avait rejeté durant la tempête un festin d'écrevisses à la cuirasse sombre. Un tapis de macrophytes arrachés par la bourrasque leur servait de lit. De minuscules crevettes se tortillaient désespérément sur cette couche tandis que quelques bulots, tout caparaçonnés d'émeraude, tentaient tant bien que mal de rejoindre la frontière de l'eau.

Mon regard s'est tourné alors vers le saule de la grève et j'y ai retrouvé ma renoncule, toute tétanisée et recroquevillée, les bras enserrant ses cuisses de marbre blanc.

La jeune fille ne bougeait plus. Je l'entendais pourtant sangloter de larmes plus salées que le lac. Sa beauté dénudée avait éveillé la lune qui, dans ce ciel de fourmis, avait pâli à quatre heures déjà, livrant quelques rayons réconfortants. Dans cette lueur crépusculaire, elle s'est débarrassée d'un geste lent du haut de son maillot et s'est enrobée d'un châle aux couleurs d'automne surgi de je ne sais où. J'ai eu le temps de voir ses deux petits seins translucides veinés de myosotis qui pointaient vers le large et la tempête qui s'éloignait.

En m'approchant de la débâcle, je devinais dans l'entrelacs des algues échouées quelques perchettes ou des vairons agonisants, des brochetons striés de lapis-lazuli qui par de funambules cabrioles tentaient de regagner l'eau entre deux souffles désespérés. Mais l'heure était plutôt au charnier. Une foule incongrue d'êtres aquatiques se dérobait à la vie sous mes yeux, alors que je marchais vers ma nymphe.

Le saule continuait de pleurer sur son corps à l'abandon, épuisant les formes de sa détresse. Très lentement, elle a relevé la tête. Un visage fin, des yeux boisés d'interrogations aux couleurs de forêt.

Je soufflai avec tendresse contre sa joue les notes de renoncule qu'elle avait éveillées en moi. Petite grenouille pensais-je. Toute en finesse. Un têtard immaculé et brisé par la soudaine tempête qui venait de déferler.

Je regardais ses cuisses nues dérobées à la pudeur. Je murmurais un prénom au hasard d'un soliloque pour ne pas paraître ignorant. Nous étions comme deux êtres perdus après le déluge et nous nommer redonnait sens à la vie.

Nous nous sommes bus l'un l'autre avec une voracité carnassière. Nos salives se sont entrechoquées violemment à nos dents qui se mordaient les unes les autres. Je crois bien que nos bouches se sont noyées un instant du sang de nos langues entremêlées. Nous y cherchions des mots. Nous voulions peut-être réinventer un dictionnaire d'onomatopées, mais ne savions que balbutier un alphabet primordial, neuf et lavé par la tempête.

Je me penchai sur les pétales de son corps au milieu duquel une intarissable source coulait,

comme un répons au déluge que nous venions de subir. Ma langue, tintinnabulant, ou zinzinulant peut-être, espérait exfolier cette corolle de garrigue au bord du lac. Boire. Boire à la source. Femme fontaine. Encore et encore.

Dans ces replis marécageux, il fallait pourtant traverser des frontières et briser tous les tabous érigés comme de petits fortins emplis du recel des voleurs.

Te souviens-tu, petite renoncule, combien de mots nous avons alors inventés ? C'était une langue entière qu'il nous fallait renommer et

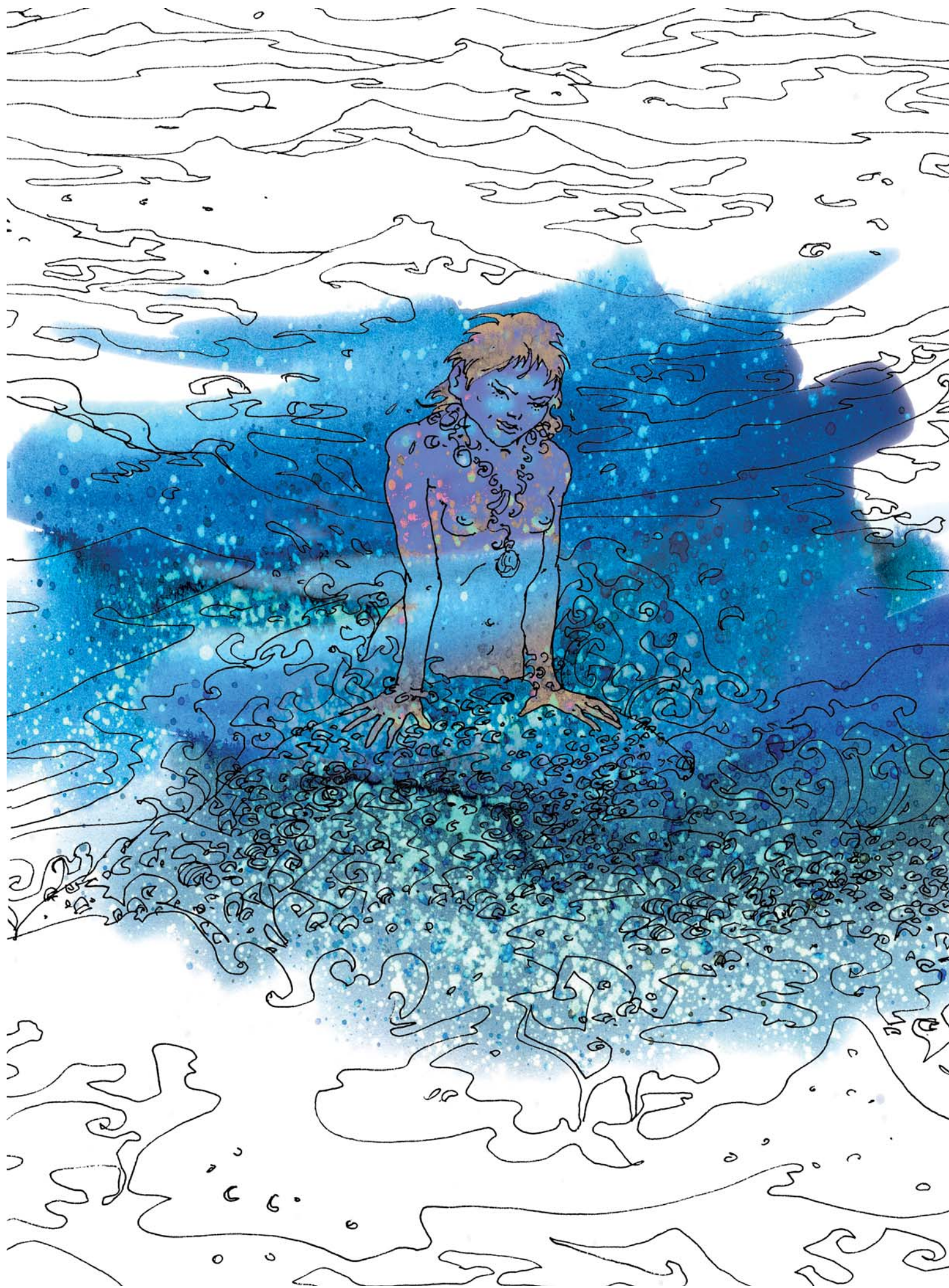
réécrire, une parole qui n'existait que parce que nous osions la prononcer. Nous étions les Robinson d'un monde inconnu et isolé de tout.

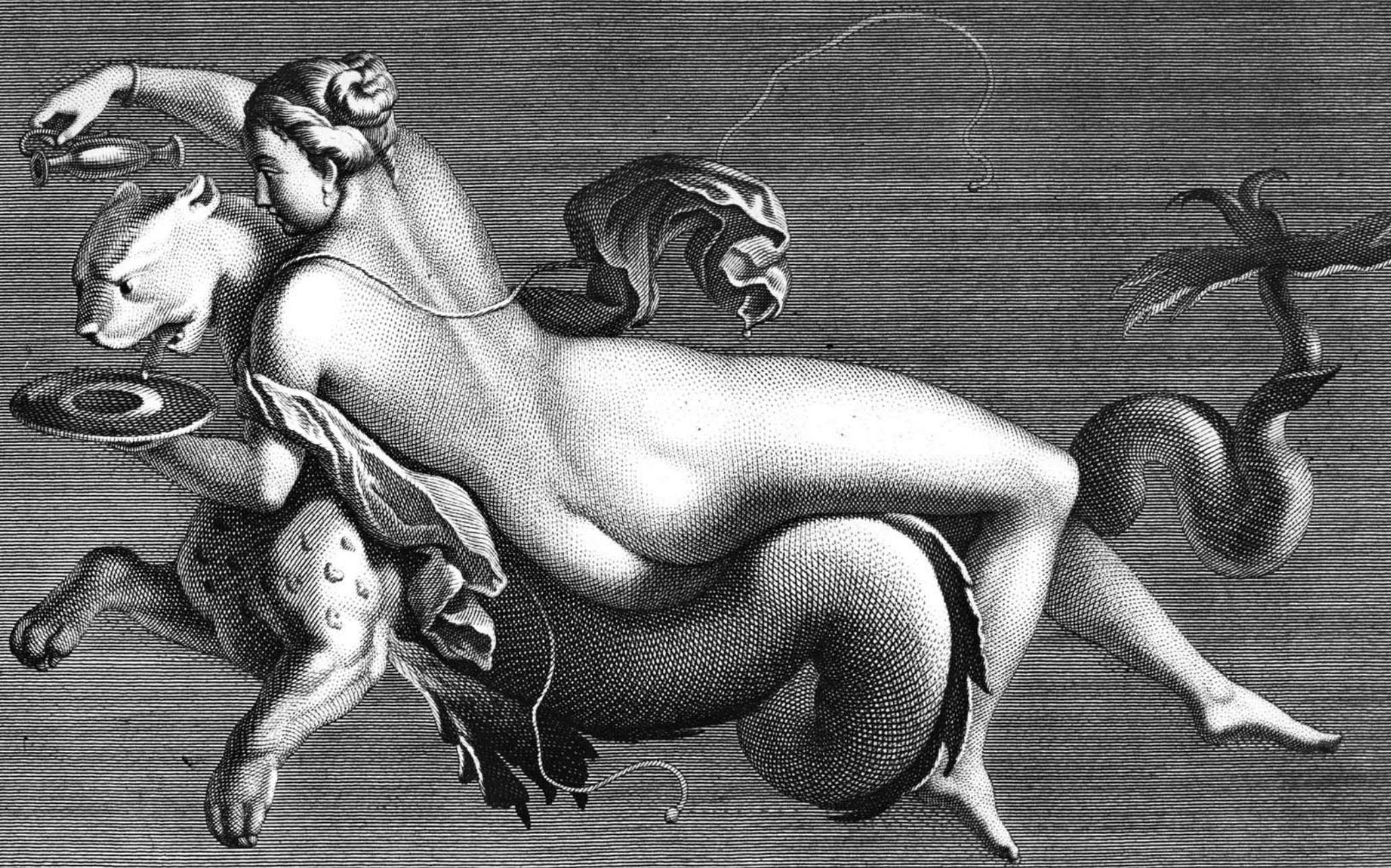
Heureusement, la tourmente nous a donné notre pitance en ces temps nouveaux. Il suffisait de se pencher pour la cueillir à pleine main sur ce maquis balnéaire en pleine débâcle. Je crapotais un feu d'humidité pour calmer tes impatiences, petite renoncule, fleur du diable. Et nous avons soupé alors sous l'auvent de la tempête, heureux comme des hommes ma reine, ma rainette, sous un ciel

de feu de tout ce que la nature avait craché d'agonisant sur la plage.

Mais ta fierté a fini par se rhabiller. Toutes les traces de la violence de cet après-midi ont disparu. À minuit le soleil est revenu, plus fort et plus lumineux que mille comètes. Ton châle m'a gîlé quand tu t'en es enrobée, te levant pour aller vers le levant.

Ma renoncule, ma rainette, tu as soudainement disparu comme tu étais apparue, derrière les branches d'un saule que je pleurerai à jamais.





Néréide chevauchant un monstre marin, publié en 1756 dans *Le Antichità di Ercolano*, Naples, 1756, t. 3. Dessin de Giovanni Morghen gravé par son frère Filippo.

L'intérieur de la bouche a-t-elle une histoire ?

« L'eau à la bouche » n'est pas une spécialité culinaire, encore qu'il faudrait vérifier dans l'abondante littérature de cuisine si quelque dessert de ce nom n'a pas pris place à côté de la poire Belle Hélène ou de la meringue aux fraises « Pavlova ».

ARMAND BRULHART

Historiquement, l'expression trouve sa source dans la Bible, dans l'épisode bien connu de la Genèse, où Ève cueille une pomme sur l'arbre de la connaissance. Tous les exégètes vous diront que ce fruit doit être considéré comme un symbole, mais ce qui est certain c'est qu'il s'est produit à l'intérieur de la bouche de la première femme un phénomène que tous les humains connaissent bien : Ève a ressenti puissamment, sous l'excitation conjointe de deux de ses sens, la vue et l'odorat, l'arrivée soudaine d'un filet d'eau dans sa bouche. Ce phénomène intime, incontrôlable, irrésistible, ne peut être représenté car il est invisible, produit à l'intérieur de la bouche. Or, il est évident que le fruit « défendu » se présente à la vue comme celui qui est le plus beau et au nez le plus parfumé, comme l'objet même du désir, de l'envie et qu'il rassemble en lui, dans sa substance même, le besoin irrépressible d'être croqué, goûté, dégusté, avalé, pour que l'assouvissement soit pleinement réalisé. La pomme est ainsi l'objet du désir et l'on peut se demander à juste titre si le serpent de la Bible

n'est pas précisément une représentation allégorique de « l'eau à la bouche », qui agit comme un excitant.

Dans la Genèse encore, « l'eau à la bouche » égare le pauvre Esaü qui vend à son frère Jacob son droit d'aînesse contre un plat de lentilles. Dans cet épisode se révèle la toute puissance de « l'eau à la bouche » sur celui qui ne sait pas résister, celui qui obéit à ses instincts, celui qui paraît le plus proche du monde animal.

Autant Adam et Ève ont été représentés par les peintres, autant les peintures inspirées par le récit d'Esaü et de Jacob sont rarissimes. Il serait malvenu d'insister et de faire un parallèle entre ces deux passages de la Genèse, tant la pomme et les lentilles ne sont pas comparables, tant Ève et Esaü n'ont rien de commun, sinon d'avoir ressenti l'une et l'autre, à l'intérieur de leur bouche, le même effet. Pourtant, s'il y avait une morale à tirer de ces deux histoires, c'est celle de la résistance à la tentation, celle qui privilégie l'attention, la raison, la réflexion. Les fables d'Ésope et de La Fontaine mettent en garde ceux qui sont trop crédules, tandis que dans le conte de Blanche-Neige des frères Grimm, la pomme empoisonnée offerte par la vieille femme à la jeune fille possède toutes les qualités de la

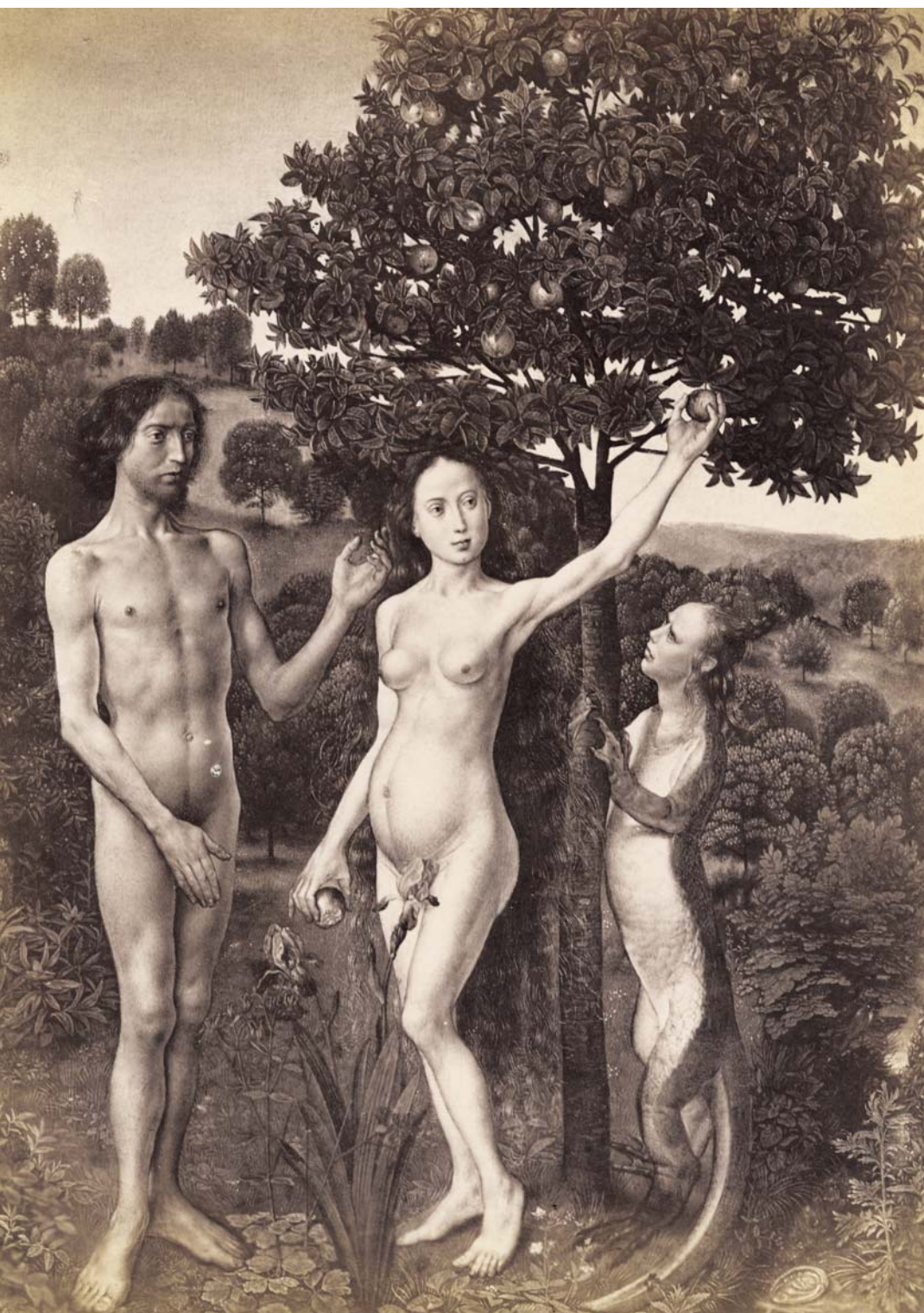
séduction en provoquant chez l'innocente ce petit filet d'eau à l'intérieur dans sa bouche. La « pomme fatale » n'est pas sans rapport avec celle du Jardin d'Éden. L'adage qui veut que « le meilleur moyen de résister à une tentation, c'est d'y succomber ! » se trouve condamné. Mais le conte ne ressemble pas à la réalité, car survient le prince charmant et la suite est une toute autre histoire. La pomme n'est plus qu'un mauvais cauchemar et la jeune fille sera ressuscitée.

La lecture de la Bible – au-delà du Cantique des Cantiques où les pommes ont des vertus de guérison du mal d'amour –, nous entraîne au chapitre 13 du Livre de Daniel. C'est là que se trouve l'un des récits les plus appréciés de la peinture occidentale, de Tintoret à Rubens, de Rembrandt à Picasso. On l'aura deviné : Suzanne et les vieillards.

Tintoret est sublime, Rubens théâtral et somptueux, Rembrandt prend à témoin le spectateur dans les yeux implorants de Suzanne et Picasso représente la belle tantôt sur un lit, tantôt entourée de barbons hirsutes et grotesques jaillis d'une *Commedia dell'arte* à l'espagnole. Apparemment, tous les peintres ont traité la scène « au naturel », avec des variations allant du voyeurisme à la pure concupiscence :

la nudité de la chaste Suzanne poussant les « vieillards » à se laisser aller à leur instinct primitif. Aucun artiste n'a jugé bon, semble-t-il, de faire intervenir une représentation quelconque du serpent, allégorie de « l'eau à la bouche ». La condamnation des vieillards « bavant » devant le corps d'une jeune fille trouvait une sorte de correspondance dans la réprobation populaire des vieillards qui épousaient de jeunes femmes et dont les charivaris, ces concerts cacophoniques, ont longtemps perduré dans la société depuis la fin du Moyen Âge, à l'occasion de ces noces « contre nature », contre l'ordre du temps.

Un seul graveur, à notre connaissance, a fait intervenir, dans sa composition de *Suzanne et les vieillards*, un serpent. C'est un artiste de la seconde moitié du XVIII^e siècle, illustrateur prolifique de la Bible, d'Homère, de Voltaire et dont le renom a largement décliné : Clément-Pierre Marillier (1740-1808). Son dessin pudique met en scène en haut à gauche un jeune enfant enlacé par un serpent à la gueule ouverte et en bas à droite un bas-relief montrant sept putti déchaînés en train de se battre. Bien loin de s'accorder à la pensée dominante de Rousseau, affirmant que l'homme naît bon et que la société le corrompt, l'artiste montre au



La chute d'Adam et Ève, peinture attribuée autrefois à van Eyck et aujourd'hui à Hugo van der Goes, Musée de Vienne, ancienne photo J. Löwy.

contraire que «le ver est dans la pomme»: l'homme naît avec le mal qui le poursuit jusque dans sa vieillesse.

Mais la Bible n'en a pas fini avec le bain et les conséquences désastreuses qui peuvent en résulter. Les peintres, qui se sont emparés de l'histoire de Bethsabée, dans le Livre des Rois, se sont surtout concentrés sur le bain et sur la nudité de la femme, tantôt avec le voyeur à l'arrière plan – le roi David –, tantôt avec la lettre de déclaration d'amour du roi entre les mains de la jeune femme. L'histoire tragique qui condamne à mort le premier époux de Bethsabée et fait périr l'enfant de cette union adultérine, se termine par la naissance du futur héritier du trône d'Israël: Salomon.

En scrutant les interprétations variées que les artistes ont donné à ce thème du bain, entre la luxuriance démonstrative de Rubens, l'intimité interrogative de Rembrandt, les questions restent sans réponse, en dehors du texte.

Quittons le monde religieux primitif pour celui de l'Antiquité. Les représentations de «l'eau à la bouche» sont d'une rareté proverbiale et ne semblent concerner que le monde animal, même si encore une fois la femme y joue un rôle primordial. Au pied du Vésuve, la ville d'Herculanum, comme celle de Pompéi, fut détruite en l'an 79 de notre ère. C'est là, parmi des milliers de documents mis à jour dès le XVIII^e siècle, que se trouvait une peinture exceptionnelle, dessinée, gravée et publiée en 1756, interprétée comme une néréide chevauchant un monstre marin à tête de molosse et à queue de poisson. On connaît une partie des noms des cinquante filles du dieu marin Nérée et de sa femme Doris, mais aucun archéologue ne s'est aventuré à nommer cette formidable équilibriste, faisant saliver le monstre avec une délicatesse infinie. De sa main droite, la nymphe, «au visage frais comme un bouton de rose», dit *l'hymne orphique*, s'apprête à verser un liquide aromatique qui doit tomber sur une patère qu'elle soutient de la main gauche. L'animal est sur le point de saliver et tire la langue avant même de goûter au précieux

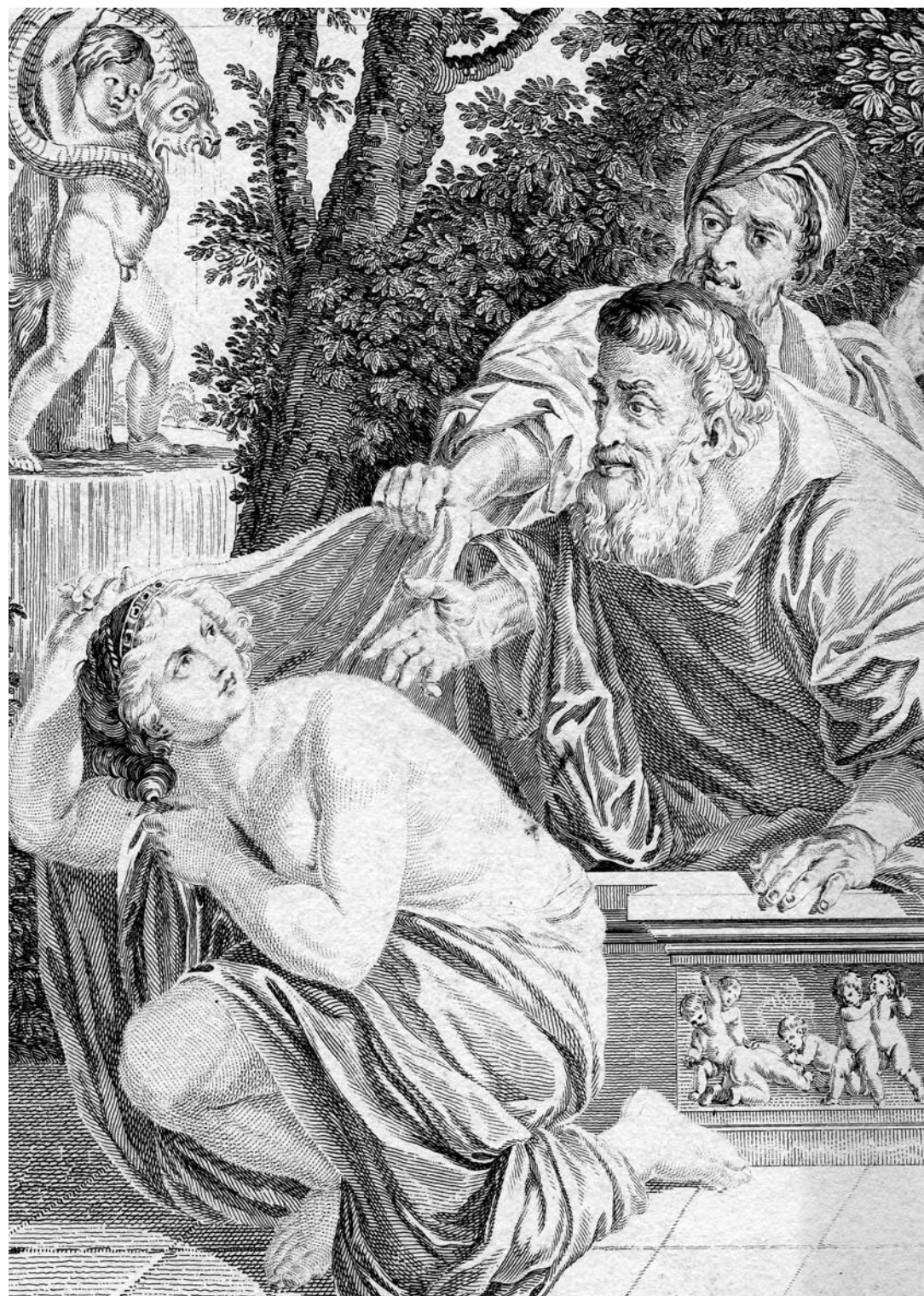
élixir. La concentration de cette pulpeuse cavalière et celle, tout aussi visible, de sa monture ferait oublier que tout se passe dans une course rapide, en pleine suspension. La mythologie attribuait aux néréides des pouvoirs d'initiation qui vont bien au-delà de leur traditionnelle assimilation aux vagues de la mer; elles pouvaient enseigner les rites sacrés de Dionysos (Bacchus) et de Perséphone (Proserpine), et l'on a pu dire aussi qu'elles pouvaient calmer les ardeurs amoureuses de Poséidon (Neptune).

Quel que soit le degré d'interprétation du dessinateur, puis du graveur, la peinture originale produit une double impression de puissance et d'élégance raffinée: puissance dans la torsion du dos, l'allongement de la cuisse que l'on retrouve à la Renaissance chez Michel-Ange et raffinement dans le bracelet, la boucle d'oreille et les torsades maîtrisées de la chevelure, sans oublier le cordon virevoltant de sa cape dénouée pour le plaisir des yeux. On en oublierait la charge érotique de ce corps, manifeste jusque dans les pieds cambrés et les fossettes à peine suggérées à la naissance du dos.

S'il fallait trouver une illustration aux expériences d'Ivan Pavlov sur le «réflexe conditionné» du chien dans la salivation, la peinture d'Herculanum tiendrait une bien meilleure place que le chien de Pavlov, sosie de Leïka, fameuse «chienne de l'espace», envoyée en novembre 1957. Récemment, en 2007, deux scientifiques japonais, ont pu démontrer que le «réflexe conditionné» de Pavlov ne se limitait pas aux mammifères!

Rappelons que les néréides sont aussi des vers appréciés par les pêcheurs comme appâts. Libre aux lecteurs de lire les descriptions scientifiques de ces espèces de néréides, et spécialement celles qui «ont des dents», chez lesquelles «la cavité bucale forme en arrière une sorte de cul-de-sac qui ne communique que par une fente avec l'œsophage, qui est court, étroit, et reçoit la sécrétion des glandes salivaires».

Et dire que cet article, commencé au cœur de l'été, débutait par l'eau à la bouche dans la plus simple expression!



Suzanne et les vieillards, gravure de Pierre Marillier, d'après son tableau (?), vers 1890. Coll. A.B.



L'eau à la bouche, scène d'été, 2016.



eau
de Genève

Purement et simplement



Chez vous, chaque jour,
SIG vous procure une
eau d'excellente qualité,
locale et écologique.

www.sig-eaudegeneve.ch



L'EAU SIG

L'eau-delà du plongeon

Ève gravit les marches du plongoir de dix mètres, suivie de son ami Adam, bien que cela leur fut interdit. Mais de là-haut ne voit-on pas Genève comme si on la possédait? La cathédrale sur sa colline, le jet d'eau, la rade et ses enseignes lumineuses. Tenant dans la main son smartphone dernier cri, heureusement étanche depuis l'abandon par la marque à la pomme de la prise jack des écouteurs, Ève s'élança en premier et s'abandonna au vide quelques instants. Déséquilibrée, elle piqua du nez dans le lac au point de sentir pour la première fois l'eau lui presser tout le corps. Ève prit alors conscience qu'elle était nue.

JEAN-MICHEL PERRET

Adam ne se fit pas prier pour la suivre dans sa chute. Lui aussi découvrit sa nudité au contact de l'eau, et l'un face à l'autre ils eurent honte pour la première fois. Ils inventèrent les premiers maillots de bain avec les moyens du bord, et se cachèrent.

Le Seigneur Dieu, qui avait placé Adam aux Bains pour qu'il les exploite et les garde, s'y rendit au coucher du soleil, quand la bise et la fraîcheur du soir furent venues. Il appela: Adam, où es-tu, pourquoi te caches-tu? Adam était confus, au point de devoir se justifier en balançant Ève: «C'est elle qui m'a incité à gravir les marches du plongoir, pour y dominer le monde.» Le Seigneur Dieu se tourna vers la femme qui lui dit: «Mon smartphone m'a induite en erreur. Connectée au monde entier en tout temps et en tous lieux j'ai cru à ma toute-puissance.» Le Seigneur Dieu maudit le smartphone, l'obligeant désormais à n'être qu'un vulgaire téléphone. Il dit à Ève: «Désormais tes grossesses te seront douloureuses et tu enfanteras dans la souffrance, de plus ton désir te poussera vers Adam mais c'est lui qui dominera sur toi.» Quant à Adam, le Seigneur Dieu lui dit: «Par ta faute, plus rien ne sera facile, tu seras exilé sur un sol aride, loin de l'eau.» Adam et Ève se virent exclus des Bains, retrouvant le goudron des quais, le trafic bruyant d'un monde qui leur était inconnu.

Ils trouvèrent de l'aide à l'Espace Solidaire Pâquis, dans un temple qui héberge des associations de tous bords. À peine logée dans un appartement ancien et sans charme, Ève vit son désir la pousser vers Adam, qui la domina. Adam connut Ève à plusieurs reprises et Ève enfanta dans la douleur successivement trois fils, qui eurent des destinées bien diverses.

Elle songeait: se peut-il que la condition de la femme soit à ce point écrite à l'avance et définitivement par ce Seigneur Dieu au nom si masculin? Quand je pense à mon Adam, qui est parfois un peu pomme tant il me suit aveuglément, se peut-il que la force physique soit la seule loi qui prévale? Toute à ses pensées, Ève rencontra une voisine de palier d'origine bédouine, Sulamite, qui chantait à la fenêtre du matin au soir des poèmes d'amour d'une voix enjouée et languoureuse: «comme un pommier au milieu des arbres de la forêt, tel est mon chéri parmi les garçons. À son ombre, selon mon désir, je m'assieds, et son fruit est doux à mon palais». De l'autre côté de la rue une voix d'homme lui répondait: «tes lèvres distillent du nectar, ô fiancée; du miel et du lait sont sous ta langue». Ève commençait à sentir ses joues se rosir, mais déjà dans la rue un groupe de badauds qui n'avaient rien perdu des chants des deux tourtereaux entonnaient: «mangez, compagnons, buvez, enivrez-vous, chéris».



Henri Matisse, Deux danseurs, 1938.
Succession Henri Matisse/DACS 2014

Salomon rejoignit le chœur des badauds et leur parla de sa bien-aimée Sulamite avec une telle ferveur qu'il en faisait une déesse: «Qui est-elle, celle qui regarde vers le bas comme l'aurore, belle comme la lune, brillante comme le soleil?» À ces mots Ève se souvint de cette autre déesse, la Sagesse, qui apparaissait dans un hymne mystérieux: «Quand les abîmes n'étaient pas, j'ai été enfantée, quand n'étaient pas les sources profondes des eaux. Avant que n'aient surgi les montagnes, avant les collines, j'ai été enfantée.» Ève sursauta. Jusqu'à présent, elle pensait qu'elle n'avait été créée qu'après Adam, et qui plus est tirée de son flanc! Visiblement tout le monde ne voyait pas l'origine du monde de la même façon. En récitant la suite de l'hymne, Ève constata que non seulement la Sagesse est la première née de la Création, mais qu'elle en est même le principe primordial: «quand Yahwé affermit les cieux, moi, j'étais là, quand Il grava un cercle face à l'abîme. Je fus maître d'œuvre à son côté, objet de ses délices chaque jour, jouant en sa présence en tout temps, jouant dans son univers terrestre; et je trouve mes délices parmi les hommes». Et voilà, se dit Ève, la boucle est bouclée. Le vrai nom du Seigneur Dieu c'est Yahwé, et comme pour Dominique ou Claude ce n'est pas plus masculin que féminin. Ensuite, Yahwé n'est pas seul pour créer le monde, il y a une compagne qui l'inspire et le stimule, comme Sulamite pour Salomon. Enfin, l'être humain et l'être divin sont à l'image l'un de l'autre, à la fois homme et femme, mâle et femelle. Adam, qui connaissait bien sa compagne, finit par acquiescer face à tant de perspicacité, et se dit que bien de l'eau avait coulé sous les ponts depuis leur chute du plongoir. Il s'étonnait toutefois qu'on lui ait rapporté qu'aux Bains, durant l'été, il y ait toujours un côté femmes.

Le récit biblique d'Adam et Ève se trouve aux chapitres 2 et 3 de la Genèse. Le livre du Cantique des Cantiques contient les poèmes d'amour de la Sulamite et de Salomon. Enfin, le livre des Proverbes contient l'hymne de la Sagesse au chapitre 8, v. 22-31. L'ensemble de ces livres appartient à l'Ancien Testament.

Jean-Michel Perret est pasteur.



DESSIN AMBROISE HÉRITIÉR

La vieille femme à la robe bleue

Quand sa mère se rendait à la rivière pour laver le linge avec les autres femmes du village, elle s'arrangeait toujours pour pouvoir l'accompagner. *Pazza d'acqua*, disaient les femmes à l'enfant en riant.

NADIA BOEHLEN

Plus que quelques semaines et ce sera Noël. L'automne se prolonge encore, étrangement doux. Lorsque le train sort de la ville, elle regarde les vignes qui ont conservé leurs feuilles d'or et de feu. Puis elle tourne la tête vers le lac, si proche des rails à cet endroit : les barques dorment amarrées à la rive désertée par les passants, mais l'eau est lisse, terriblement lisse pour la saison, elle scintille sous un ciel bleu, comme en été. Dieu qu'elle aimerait y plonger. Le soleil tape dans le wagon chauffé. Si seulement elle pouvait briser une des vitres du train, courir jusqu'à la rive et se fondre dans le lac. Si seulement. À voir cette eau si proche, elle sent un désir chaud frémir dans son ventre.

Elle a toujours été comme ça. Folle d'eau. Enfant déjà, une journée sans eau était une journée perdue. Dès qu'elle l'a pu, elle se rendait seule à la rivière dans le village de sa mère. Elle y restait longtemps. Elle cherchait les rochers les mieux placés pour plonger et s'asseyait dans l'eau sur des pierres immergées pour que les flots la caressent. Elle remontait longtemps la rivière à la nage, faisait demi-tour et se laissait porter par le courant. Quand elle avait froid, elle cherchait un grand rocher à la surface plane pour s'allonger. Après la fraîcheur de l'eau, elle goûtait à la chaleur de la pierre sur

sa peau. Elle se réchauffait en mangeant des fruits mûrs et sucrés, puis retournait à la rivière. Elle ne rentrait à la maison familiale que lorsque le soleil disparaissait d'un coup derrière la montagne.

*Les reflets de la rivière dans la lumière d'un instant
La douceur verte des montagnes qui l'enserrent
L'eau tremblante qui m'invite*

Un jour, elle a amené son garçon et sa fille à la rivière de son enfance. Ils y ont inventé mille bonheurs : des toboggans le long de la pierre lisse, des grottes secrètes, des plongeurs depuis les rochers, là où l'eau est assez profonde, des surfaces à bronzer dans les endroits les plus isolés ou les plus escarpés.

– Viens maman, j'ai trouvé un siège du paradis, lui a dit sa fille.

Mère et fille s'y sont couchées. Elle a pris son enfant contre elle, dans le creux de son épaule ; elles se sont souri. Elle a senti l'odeur de la rivière sur les cheveux de l'enfant, la chaleur du soleil sur sa peau douce. Elle l'a embrassée sur le sommet de la tête, sur le front et sur les joues. L'enfant a répondu à ses baisers. La mère a caressée sa fille, sur le visage et sur les bras, autour du cou, là où c'est si doux, encore plus doux qu'ailleurs, en s'emplissant de son odeur. « Oh mon amour ! » Elle a fermé les yeux ; presque le même bonheur que lorsque la sage-femme avait posé son enfant, cette chair si douce

et chaude, sur son ventre. Presque le même bonheur que lorsque son enfant se nourrissait à son sein, son être si intimement lié au sien.

Ce jour-là elle est allée nager le matin. Depuis la rue du Grand-Pré, elle s'est rendue à la Perle du Lac à pied, en traversant le parc Beau-lieu et celui des Croupettes, puis en coupant par les Pâquis. Pas un nuage, déjà le soleil tape sur les quais. Elle chauffe son corps sur le mur de pierres qui surplombe le lac.

Elle se revoit dans la chambre de l'homme qu'elle aime. Il la retourne doucement contre l'armoire en bois acajou et soulève sa robe de soie. Ses mains glissent sur ses épaules, autour de ses seins, tandis qu'il danse doucement en elle. Puis elle se souvient de ce moment dans le salon baigné de soleil de l'homme. Elle ressent l'envie qu'elle a pour lui. Une envie qui la presse tout le temps qu'il est devant ses yeux, une envie telle qu'il lui en vient l'eau à la bouche. Mais l'homme a fermé la porte à son désir.

Elle chasse l'image de ses pensées en entrant dans l'eau. Comme lorsqu'elle était enfant, elle goûte au contraste entre la chaleur estivale et la fraîcheur soudaine du lac. Puis elle ferme les yeux.

*Retrouver le plaisir de l'eau
L'eau qui rassure et apaise
Oublier les aléas de l'existence
Entourée par les éléments
Élément du Tout*

Lorsqu'elle gagne la rive une vieille femme la rejoint. Son habit bleu souligne sa peau hâlée et le bleu de ses yeux qui sourient. Ses cheveux blancs ondulés qu'elle porte en carré court confèrent de la douceur à son visage sec et fin.

– C'est fantastique le lac, lui dit la vieille femme en souriant. Je devrais mettre une robe qui me couvre ces bras fripés, mais je m'en fiche.

– Vous êtes très jolie comme ça, lui répond-elle.

– C'est vrai ?, demande-t-elle hésitante, merci. J'ai toujours été comme ça, folle d'eau. Petite je me baignais partout, dans les lacs de montagne, dans les rivières et même dans les barrages. Tant que je peux faire ça, je suis vivante.

– Je ne nage jamais dans les piscines, poursuit la vieille femme. Ce n'est pas la même chose. Alors je profite, je me baigne jusqu'à fin septembre. Je suis triste quand c'est la fin, quand vient le moment de regarder l'eau sans plus pouvoir y entrer. L'hiver.

*J'ai tout traversé
Peines, joies, trahisons et deuils
Je viens à l'eau libre comme à l'enfance
Sans attente et détachée de tout
Je viens à l'eau pour goûter à la vie, encore*

Si la pêche est bonne...

C'est avec ces mots qu'Anaclet escha au ver de terreau : « Quand Brigitte dit qu'il faudrait une fois pour voir les faire cuire à la vapeur sur un lit de courgettes, puis les relever d'un filet d'huile d'olive et d'une pincée d'herbes de Provence, je réponds niet, pas de Betty, ni de Bossi et encore moins de cuisine légère... J't'en foutrais moi d'la vapeur, d'la papillote et autres fumisteries du même acabit !... La cuisine légère, c'est de l'invention de bureaucrates ! »

GERMANO ZULLO

Il jeta sa ligne au lac. « Du sel, du poivre, de la farine, du persil, du beurre... Du beurre nom de bleu !... Du vin blanc et du jus de citron. » La canne se pliait déjà : « Regarde-moi cette petite, comme elle comprend vite !... » Anaclet ramena doucement sa prise. Mais celle-ci résistait bien plus que ne le ferait une grosse perche. « C'est pas d'la meunière ça... On dirait plutôt une nantaise... S'il vous plaît !... S'il vous plaît !... Au vinaigre, à l'échalote... » Anaclet fatiguait sa proie. Il lui sembla vite qu'il s'agissait certes d'un brochet, mais femelle. Il l'estima à une quinzaine de kilos. Pour sûr, elle n'était plus toute jeune. « C'est parti pour les quenelles... Ah, mais il faut ici de la technique, de la culture !... Tout est dans la panade !... Et point de Moulinex !... Moi, je dirais à la sauce aurore... » Le poisson travaillait fort. Il tirait vers les profondeurs. Anaclet ruisselait de sueur. Au bout d'un quart d'heure, il finit par se demander s'il ne s'agissait pas plutôt d'un silure. « Ma parole, c'est du lourd ça !... Un égaré !... Un dur à cuire !... Et s'il pète pas la canne, c'est en persillade que je vais te le cuisiner... Façon grenouilles... » Mais la *bestiole* ne décollait plus du fond. Ça devenait compliqué. Anaclet commençait à fatiguer. Il ne voulait pas pour autant rater sa pêche miraculeuse. Il appela en renfort son pire ennemi, Ueli, le Saint-Gallois, qui braconnait au cadre multi-hameçons et appâtait aux leurres. « Une véritable industrie... Du massacre, ton truc !... Viens plutôt maintenir ma ligne !... J't'en serai reconnaissant... D'la bonne poissonaille pour tes spätzles. »

– T'as chopé un espadon ou quoi ? tenta de plaisanter Ueli.

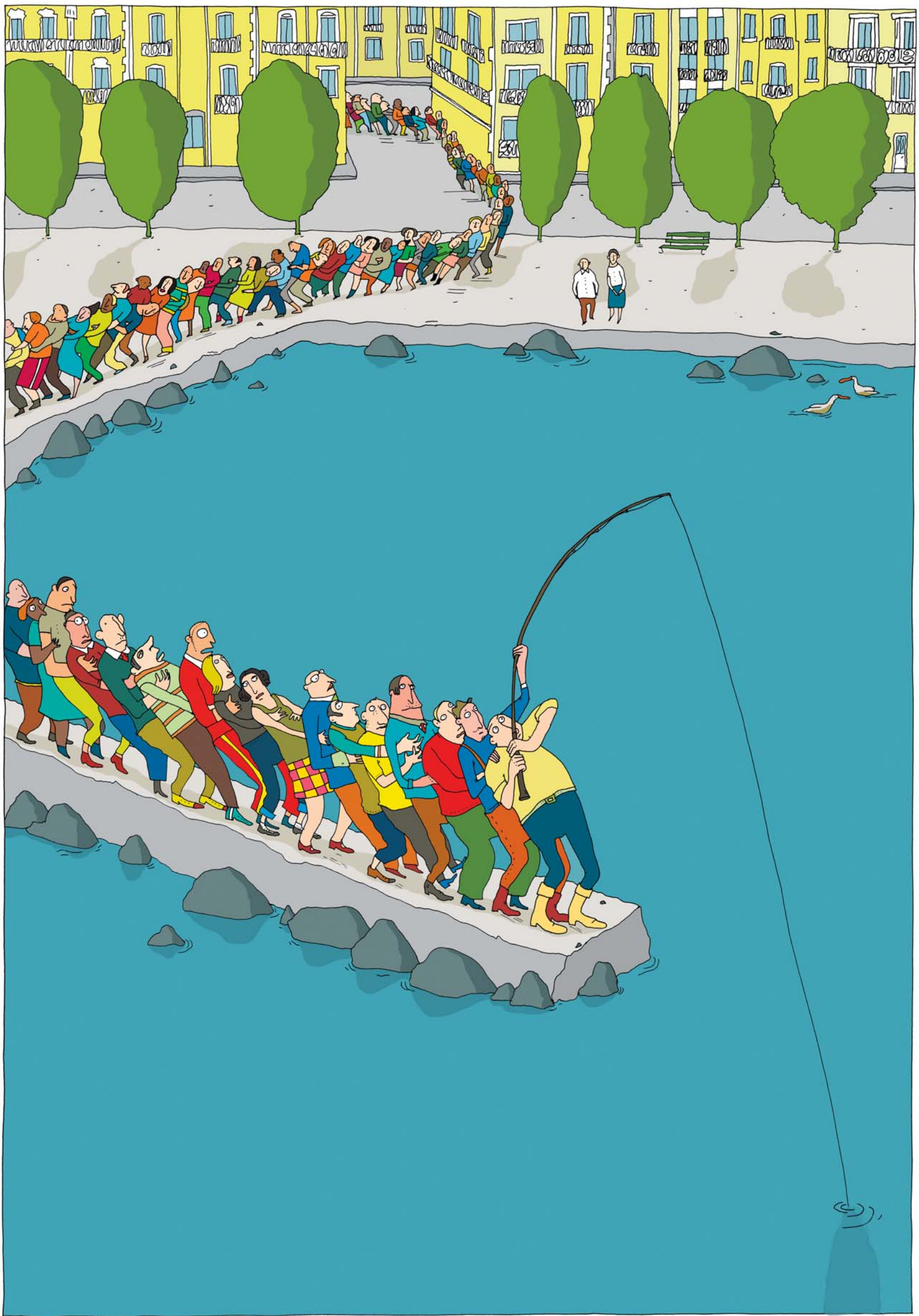
– Arrête de barjaquer et grouille !

Leurs efforts grimaçants attirèrent bien vite les curieux. Des touristes prenaient photos et selfies. Anaclet leur donnait du taborniaux et du boffiaux. Du coup, on se mit à encourager les deux pêcheurs : « Ho hisse ! » Enfin, les moins fainéants embrassèrent les deux hommes à la taille pour les aider à tirer. Une chaîne humaine se forma, elle s'allongea et l'attroupelement dont elle faisait l'objet grossissait en proportion. Sur le lac, une barque s'était mise à tourner autour du flotteur et d'autres raboulaient. La voie publique s'encombra, ça devenait épique. Le temps que la maréchaussée rapplique et la chaîne humaine s'étirait déjà sur la rue du Docteur-Alfred-Vincent. La foule, survoltée, empêcha les agents de confisquer la canne. Le bouchon gonflait sur le quai du Mont-Blanc. Anaclet se métamorphosait en amiral : « Branle-bas, moussaillons, à nous tous, on l'aura ! » La *bestiole* résistait toujours. Pour sûr, c'était bien autre chose encore que tout ce qu'on avait pu imaginer. Là où la ligne s'enfonçait dans les eaux, se formaient soudain de gros remous. « Je le vois !... Je le vois !... C'est énorme ! » cria l'un des plaisanciers qui avait accouru en l'endroit et juste avant que la brigade du lac ne vienne dissiper les embarcations.

– C'est énorme !... C'est énorme !... bouéla Anaclet en écho et quasiment hystérique.

– Ça ne tiendra pas, couina Ueli. Le moulinet s'emballait et quand on ramenait, la canne se ployait comme un arc. « Si ça tient, c'est que ça tiendra !... À moi, moussaillons ! » ordonna Anaclet. Une douzaine de mains s'agrippèrent aussitôt à la canne et la chaîne humaine redoubla, elle remontait désormais jusqu'à la rue des Pâquis.

Le chef de la brigade du lac essaya de couper le fil, mais un tourbillon, qui avait de l'extraordinaire, se forma soudain, faisant chavirer la



Albertine

DESSIN ALBERTINE

vedette. On sauva rapidement les gendarmes et on s'éloigna de la zone dangereuse. Deux hélicoptères des forces d'intervention se mirent alors à survoler le secteur.

Les pouvoirs publics furent alertés. En chemin, les politiques s'invectivèrent sur les mesures d'urgence à prendre, ainsi que sur les questions plus générales de sécurité. On parvint même à digresser sur la traversée de la rade et sur le flux de frontaliers.

In petto cependant, certains songeaient aux aubaines économiques qu'une telle affaire pouvait entraîner. Un gros poisson du lac, bien genevois, une attraction nouvelle pour la ville! La bête empaillée au Muséum d'histoire naturelle, la canne du pêcheur au Musée d'ethnographie, une statue monumentale sur la plaine de Plainpalais, un mythe à construire et une superproduction hollywoodienne en guise de cerise sur le gâteau! Voilà de quoi relancer les Fêtes de Genève! D'ailleurs, les journalistes faisaient déjà monter la sauce. La RTS s'était mise en mode BFM TV et CNN diffusait un bandeau qui disait littéralement: «Une truite géante a été pêchée dans le lac de Genève.»

Anaclet se sentait héroïque. Il savait que Brigitte ne devait pas être très loin. Elle ne pouvait que se rendre compte à présent, de combien son homme était grand. «Ah! ce n'était donc pas le bidagnol que j'croisais, mon époux... Ah! me voilà bien niaise avec mon filet de courgettes!... Mais c'est un banquet qu'il lui faut!... Un festin pour mon roi!... Ma pétolle...»

La chaîne humaine avait bifurqué sur la rue de Monthoux et s'étirait désormais sur la rue de Lausanne, en direction de la gare. Tout le long, des hommes et des femmes se relayaient pour encourager la colonne et donner le rythme à l'effort. Depuis l'Escalade, on n'avait guère observé pareille solidarité dans la République et cela même si beaucoup ne connaissaient pas la raison exacte pour laquelle ils s'impliquaient. Grosso modo, ceux du premier tiers pensaient participer à une opération de sauvetage, ceux du second à un show télévisé et ceux du dernier à une manifestation citoyenne. Tout le canton était paralysé et ça se répercutait sur Vaud, sur l'Ain et sur la Haute-Savoie.

– J'en peux plus, souffla Ueli, décomposé.

– T'as pas l'âge pour être rétamé! gronda

Anaclet, tire! nom de bleu!... Pense à tes spätzles!

«Ça y est! Ça y est! s'égosilla quelqu'un, on voit sa gueule!» En effet, depuis une minute ou deux, les remous faiblissaient, la bête cédait, on l'avait ramenée contre le bord. Mais, dans une ultime tentative de trouver la fuite et puisant ses dernières formidables énergies, elle faillit encore faire s'écrouler toute la colonne. Seul Ueli tomba, face contre terre.

«J'ai eu! exulta Anaclet, ça vient facile!» La victoire ne devait être que pour lui et il se tortilla du bassin pour se libérer des bras qui l'étreignaient. Il s'approcha du parapet et moulina lentement pour mieux faire durer le plaisir. «Arrêtez la baguenaude, sifflez l'équarisseur et sortez les casseroles!... M'sieurs, dames!... C'est Anaclet qui régale!»

L'expectation était à son comble... Une petite ablette apparut. Elle frétillait vivement au bout de l'hameçon.

Les esprits, pris d'une soudaine lenteur, eurent quelque peu de mal à décrypter. Comment se pouvait-il que cette petite ablette, car petite elle était, concentre une puissance telle à mobiliser une ville entière?

«Salaud! s'écria Ueli, le nez sanguinolent et l'index pointé sur Anaclet, tu nous as fait marcher!»

Cette prime accusation servit aussitôt à étouffer le mystère. Dès le lendemain matin, la *Tribune de Genève* titrait: «Le pêcheur aurait tout manigancé.»

Alors qu'il était appréhendé, Anaclet entraîneré Brigitte au milieu de la foule décontenancée. Il n'y avait pas de courgettes dans son filet à provisions, mais en lieu et place, une belle motte de beurre.

Des goûts d'égouts

Des tireurs à l'arc que le spectateur observe sur le tableau de Konrad Witz, *La pêche miraculeuse* (1444), il reste à Genève un souvenir: la rue du Jeu-de-l'Arc. Sur la place triangulaire envahie par les voitures qui l'utilisent comme lieu de stationnement, non loin d'une charmante fontaine, se remarque une plaque fixée au sol: «Ici même, à plusieurs centaines de mètres sous vos pieds, se trouve la nappe d'eau souterraine du Genevois qui s'étend des Eaux-Vives à Chancy. Son eau très pure, filtrée par les sables et les graviers, couvre près de 20% des besoins du canton. Préservons cette ressource essentielle pour l'avenir! (2013, Année internationale de l'eau)»



SERGE ARNAULD

La pensée naturellement fouineuse s'enrichit de curieuses associations. C'est ainsi qu'une mise en garde de Nietzsche a secoué momentanément mon esprit: «Où tu es, creuse profondément. Au fond est la source! Laisse les hommes sombres crier: «Là-dessous toujours est... l'enfer.»

Tandis que la cible est visible sur une partie du retable exposé au Musée d'art et d'histoire, ainsi que son environnement dans le paysage genevois, celle située dans l'ancre de la terre, annoncée par une lourde plaque amovible, dite plaque d'égout, est invisible. Ce qui relie ces objectifs serait peut-être la distance que parcourt la flèche, qui est quatre à cinq fois plus grande pour pomper l'eau sous terre que l'est sur terre la position du panneau sur lequel vise l'archer par rapport à celle du tireur! Le slogan datant du printemps 1968, «Sous les pavés la plage», nous parle encore aujourd'hui d'armes et d'eaux, de libertés proches à conquérir et à maintenir.

La vue de cette plaque de petite dimension marquant l'importance de l'eau pour la population et le lien avec cet avertissement du philosophe poète ont fait que je me suis surpris à regarder le sol bien plus que le ciel. Je me suis aperçu que je posais les pieds sur terre comme si je marchais sur un gigantesque morceau de fromage Emmentaler. Partout se trouvent des plaques d'égout circulaires, des éléments de fonte parfois circonscrits par un carré en béton ou usant de ce matériau à l'intérieur d'elles-



mêmes. Ces plaques indiquent ou non ce qu'elles dissimulent, des câbles, des vannes souterraines, des points d'accès à un réseau d'évacuation aquatique sous terre. Elles signalent également à leur surface le nom du fabricant et le lieu de production, notamment Von Roll et Rondez (Les Rondez, site à proximité de Delémont). Nombreuses sont les inscriptions ou les devises des cités; intéressants sont les blasons des villes qui s'offrent à la curiosité du passant.

Ce qui frappe l'attention à la vue de ces bouches pénétrées par certains ouvriers et les égoutiers, ce sont les variétés des motifs illustrant chaque plaque. On y voit des rosaces, des losanges, des carrés; les formes les plus diverses y sont présentes. Il y a lieu de se demander pourquoi le constructeur de plaques en fonte a fait preuve de tant d'art et d'une invention qui ne se met pas en avant au sens de l'exhibition créatrice. Nous marchons sur ces œuvres *sans y prendre garde* et il est amusant de se dire qu'elles portent pour les initiés le nom de *regard*. Une nouvelle association se forme à ce carrefour linguistique. Le langage est fécond: pour parler d'une plaque d'égout, non seulement «le regard» se distingue, mais



«la gondole» en caractérise le trésor intestinal de façon imagée et renvoie à ce que chacun connaît de ce moyen de transport dans les canaux puants de Venise.

Les sens caractérisant les organes de la perception humaine sont assortis parfois à une réalité immédiatement repérable, par exemple *l'eau à la bouche* est en rapport direct avec le besoin de saliver lors d'une expérience attractive. Mais également le français se saisit de ces sens en les accroissant de perspectives poétiques lorsque pour flairer on dira d'un individu qu'il a du nez, pour flatter on emploiera l'expression caresser l'oreille, pour décrire l'action d'un voyeur on utilisera l'image de l'abondance du liquide: se rincer l'œil.

Est-ce que l'égoutier passe par une trappe ronde pesant près de cinquante kilos comme un voyeur se trouve planté devant une vitre d'appartement qui le rapproche de son sujet d'observation? Est-ce que cet égoutier (qui ne saurait avoir le nez bouché) est flatté d'avoir accès à cette ouverture comme s'il était un prêtre de Antiquité passant par la porte sacrée de son sanctuaire?

L'eau à la bouche a favorisé les histoires les plus fantastiques, notamment celle d'une bande dessinée ou d'un récit illustré dont je ne

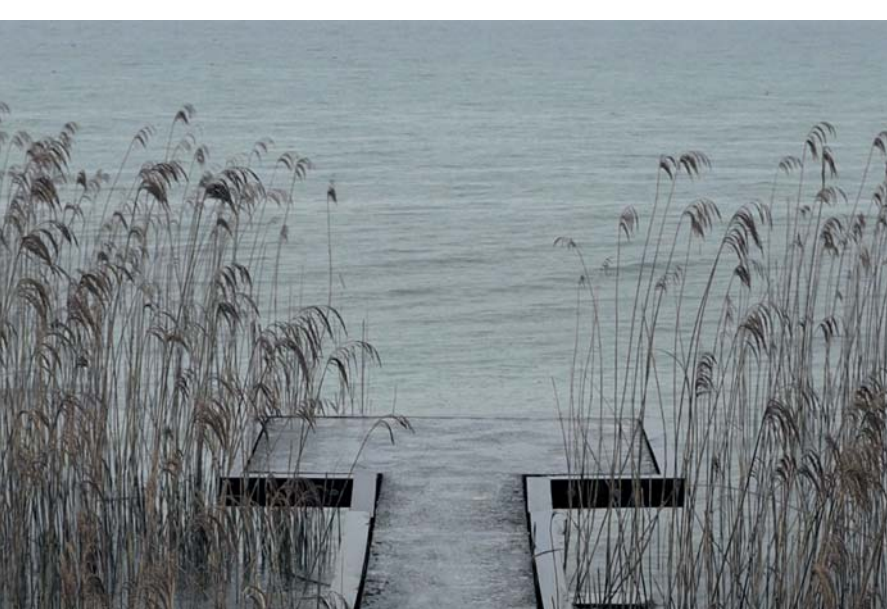
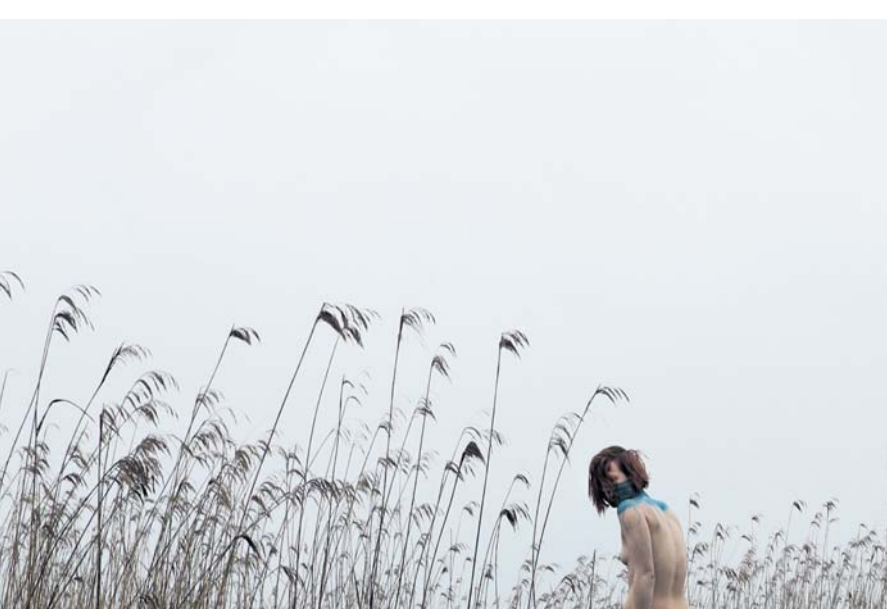


retrouve pas le titre original dans ma mémoire. Serait-ce *Scappa scappa alligatore* de Peter Lippman? Je me souviens cependant que le livre d'images s'inspirait de cette affaire de bébés crocodiles jetés dans les water-closets en offrande à la terre fécondatrice autant qu'aux dangers encourus par l'homme devant l'animal grossissant. Il advint par la suite que des longs museaux à grosses dents sortirent des caniveaux lorsque la croissance des alligators les obligea à voir le jour, à force d'avoir mangé les rats nageant ou pataugeant dans les couloirs odorants formant la circulation et ses embouteillages sous terre.

Il faut avoir du talent pour concevoir de telles résurgences du dragon primitif offrant aux lecteurs des attrait mêlés aux effrois. Il m'est arrivé de manger du serpent ou du caïman; je n'ai pas le souvenir d'avoir salivé. Qu'est-ce qui me faisait continuer ma lecture de la bande dessinée ou du récit illustré avec cette passion et cette peur suscitant l'excitation de poursuivre? Je l'ignore et me dis que la compréhension du désir qui appelle la salive n'est pas seulement le savoir scientifique d'une activité glandulaire et la seule action du stimulus. C'est aussi un transport qui nous échappe comme nous est étranger le pourquoi des endroits et l'importance des trous qui apparaissent dans le fromage de l'Emmental.

Photographies Fausto Pluchinotta





Dans mon silence fleurissent les plus belles fleurs, souvent les plus beaux visages, les étreintes les plus souples, et j'arrive à croire que le meilleur de l'amour est l'imagination d'un amour parfait ou d'un amour ajourné par l'absence, ou bien encore son souvenir épuré des lumières laides, des tristesses, des inconforts, et des visages soudainement fatigués qu'on ne reconnaît plus.

Mireille Havet, 1918

Remerciements à Viva Rosa



DESSIN LYDIA FROST

Chatouillement

Autant qu'il s'en souvienne, il l'avait toujours ressentie. Une légère sensation de chatouillement, au niveau du menton, presque imperceptible parfois, très sensible à d'autres moments.

VITTORIO FRIGERIO

C'était quelque chose d'ondoyant, d'irrégulier, qui montait et descendait, parvenant tout juste jusqu'à l'extrémité de sa lèvre inférieure, pour la frôler, la caresser, l'asticoter, comme une petite bestiole toute poilue, une espèce de mille-pattes invisible. Alors, forcément, cela lui donnait envie de se frotter le menton, et il lui était venu cette habitude – en particulier quand il était assis ou quand il conversait – de passer régulièrement le dos de la main juste sous les lèvres, s'y attardant parfois un moment, ce qui pouvait lui donner l'air d'être éternellement en train de réfléchir, d'hésiter entre deux voies.

Mais il y avait aussi une autre conséquence, dont il ne s'était jamais vraiment rendu compte jusqu'au jour où il lui arriva de croiser, en pleine rue, une fille qu'il connaissait depuis peu. Elle avançait le long du trottoir, il n'y avait personne entre eux, ils se virent de loin et leurs yeux se rencontrèrent. La fille sourit, d'un sourire toujours plus large à mesure que la distance entre eux s'amenuisait, et quand ils s'arrêtèrent enfin l'un en face de l'autre, elle rejeta sa tête en arrière et lui dit combien elle aimait sa démarche, son air fier, son dos droit. Il en fut surpris autant que flatté, et eut d'instinct l'idée de s'en

défendre en plaisantant, prétextant quelque malformation congénitale, une incapacité physiologique à courber l'échine, à diriger son regard ailleurs que vers le ciel. Cela fit rigoler de bon cœur la fille, ce qui est toujours bien, mais ne parut guère la persuader. Elle secoua la tête dans un tourbillon de mèches ondoyantes. Pas vrai, dit-elle. Les gens sont mous. Il n'y en a pas beaucoup qui te ressemblent.

Cela n'alla pas plus loin, mais cela lui donna à réfléchir. Il se prit à jeter des coups d'œil en biais à son image reflétée dans les vitrines des magasins, pour essayer de se surprendre dans cette posture qui était pour lui inconsciente mais qui, apparemment, pouvait sembler si remarquable à d'autres. Il dut bien se rendre à l'évidence. C'était vrai. Il gardait en effet le dos très droit, de quoi le prendre pour une sentinelle de faction à quelque palais royal. Son menton, qu'il avait naturellement assez pointu, faisait presque angle droit avec le cou et il ne fallait qu'un peu de bonne volonté pour y voir la proue d'un navire fendant les flots. Cela pouvait s'interpréter d'autres manières aussi, bien sûr. Il était tout aussi aisé d'y lire un rapport hautain au monde, une volonté de marquer les distances. Fierté ou suffisance; la frontière entre les deux demeurait floue.

Jusqu'alors, une fois passées les années de l'adolescence pendant lesquelles on se découvre comme un pays étranger, il n'avait pas souvent

pensé à lui-même, à son aspect, à son attitude. Trop pris à tenter de déchiffrer les autres, de les deviner pour pouvoir traiter avec eux, autant que possible d'égal à égal, pour comprendre leurs désirs et essayer de déterminer si cela lui convenait d'en faire aussi les siens, il s'était toujours laissé en arrière-plan. Il observait le monde comme depuis les coulisses, voyant se dérouler sur scène des actions auxquelles il imaginait qu'il pourrait se joindre, selon les cas avec plaisir ou profit, si seulement il soignait le moment de son entrée. Mais ce moment, quel allait-il être? Il ne le renvoyait pas, il ne voulait tout simplement pas se montrer excessivement hâtif, ne pas courir le risque de rater ses effets. Parce que des entrées, on a beau dire, il n'y a que la première qui compte. Si on la rate on peut réessayer, parfois, ça dépend, mais en tout cas pas indéfiniment. Et à chaque fois cela marque un peu moins les esprits, cela laisse un goût d'incomplétude, d'amateurisme, de bâclé. La plus belle des entrées, après deux fois qu'on s'est pris les pieds dans le décor, ne satisfait plus personne.

En y réfléchissant, ce devait être à cette époque qu'il avait commencé, sans s'en rendre compte, à ressentir ce perpétuel chatouillement. Il était là, juste à côté du banquet de la vie, comme avait l'habitude de le qualifier pompeusement son pauvre père, qui n'en avait lui-même au fond guère profité, même s'il se donnait par

vanité l'air de l'avoir bien connu. Et il en avait positivement l'eau à la bouche. Mais il hésitait à se lancer, il avait la crainte de plonger.

Voilà ce qu'il aurait dû faire: plonger. Et puisqu'il hésitait, qu'il renvoyait toujours, qu'il restait les pieds au sec juste au bord de l'eau, l'eau l'avait retrouvé. Elle était montée tout doucement, insensiblement, sans le moindre clapotis, sans que jamais, avant ce jour, il ne la remarque. Et maintenant elle était là, caressant en silence l'extrémité de sa lèvre. Lui, il aurait beau continuer de rejeter la nuque en arrière, cette eau il l'aurait bientôt dans la bouche. Et ensuite dans le nez.

Si on plonge dans l'eau on remonte à la surface. Si on s'y glisse sans la déranger on coule.

Ce matin-là, il nageait sur son dos, comme il avait toujours préféré le faire sans savoir pourquoi – mais maintenant il avait compris – l'eau formant un ovale autour de ses traits détendus, estimant au jugé sa direction, non sans une légère crainte d'avoir mal calculé, de se heurter soudainement à quelque obstacle imprévu. Et tout à coup il se retourna, sentit avec surprise la fraîcheur de l'eau sur le visage, rit en bulles d'air joyeuses, ébaucha deux ou trois brasses maladroitement mais vigoureuses et toucha de ses doigts la berge. À la sortie des Bains, il eut l'impression, pour la première fois de son existence, que chacune des rues de la ville l'invitait.



Trente-six fontaines

PIERRE LIPSCHUTZ

Genevoises ou carougeoises, elles ont toutes l'eau à la bouche. Serez-vous les reconnaître et les situer ? Mais cinq images d'ailleurs se sont glissées parmi elles : des fontaines situées à des centaines de kilomètres d'ici. Réponses détaillées en page 31.

À ceux qui n'ont jamais bu la tasse !

Un nageur crawl vigoureusement alors qu'à quelques mètres de là d'autres prennent l'apéro. Dans l'eau le rythme est soutenu, sur la terrasse le ton est enjoué. Ils boivent un verre... il boit la tasse. Malgré son apparence translucide, l'eau ingurgitée par notre crawlleur est bouillonnante de vie, peuplée d'une multitude d'animaux et de végétaux invisibles à l'œil nu ! En buvant la tasse, il a ingurgité un peu de plancton, minuscules habitants d'un monde extraordinaire, foisonnant, et sans cesse renouvelé.

ANDRÉ PIUZ **m** séum genève

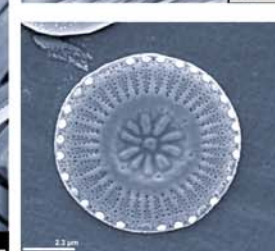
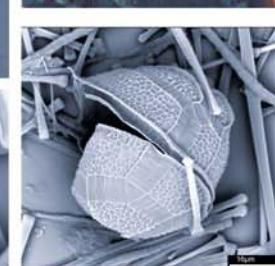
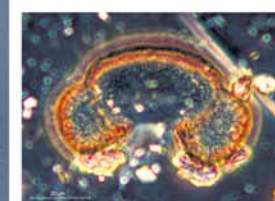
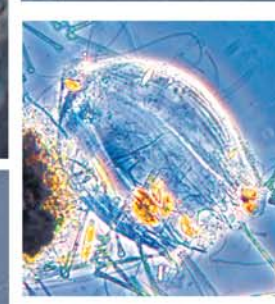
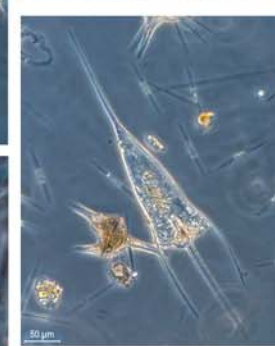
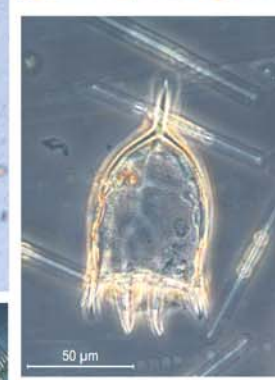
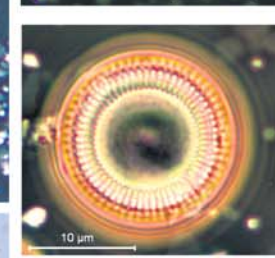
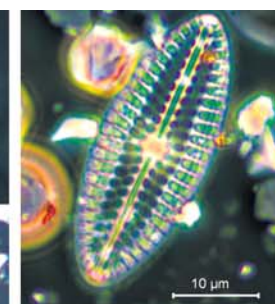
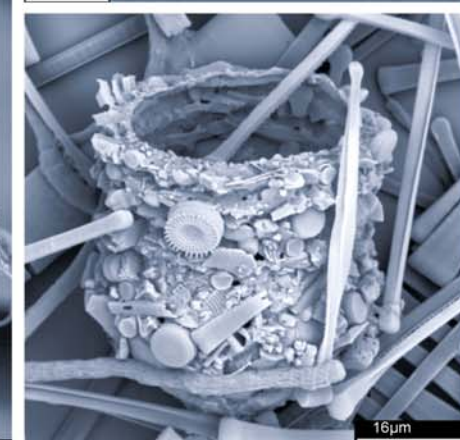
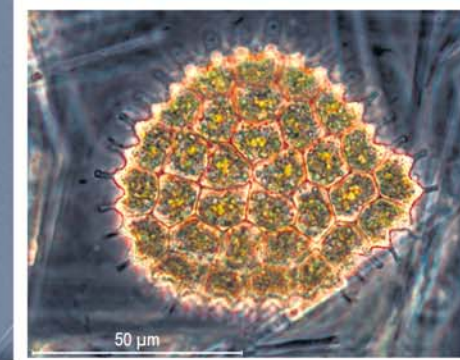
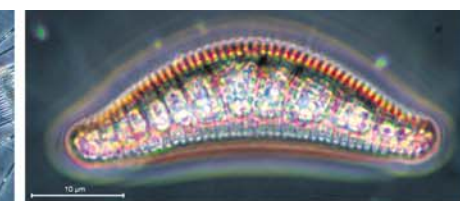
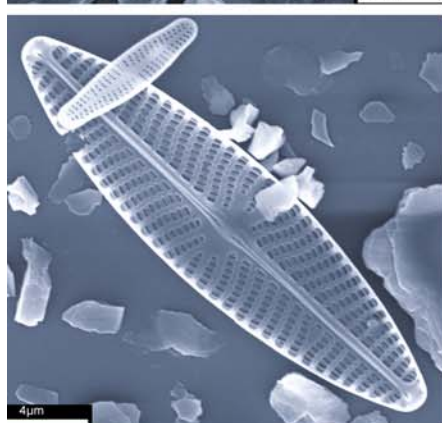
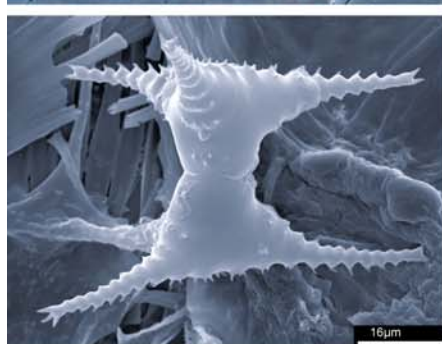
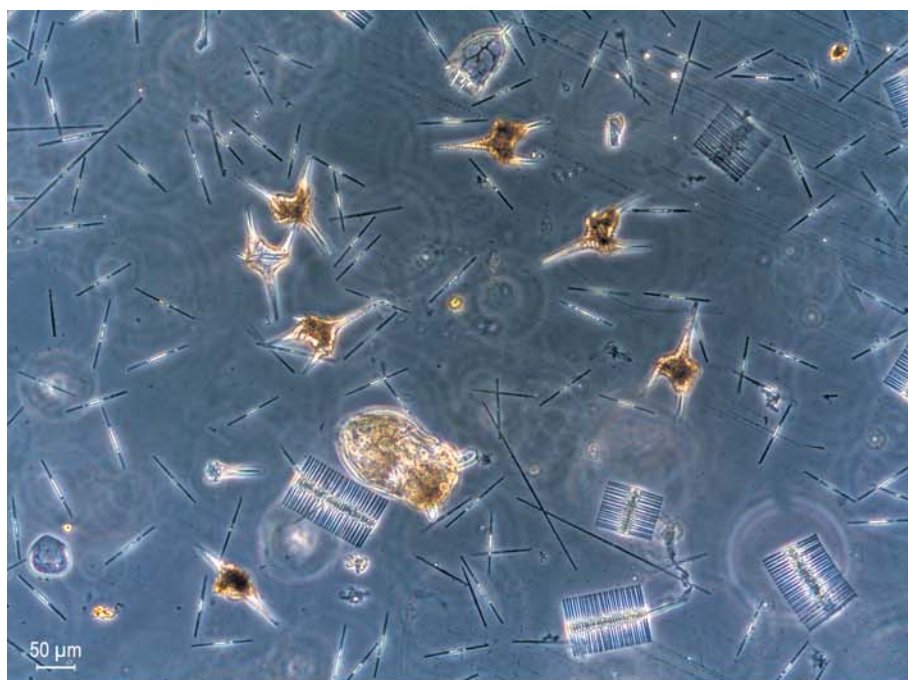
Méconnu, le plancton commence à être étudié en détail avec l'apparition des premiers microscopes. Son esthétisme et sa complexité géométrique séduisent immédiatement les scientifiques qui vont décrire et nommer, un à un, des milliers de ces minuscules organismes. Ils vont leur donner des noms barbares dignes des pires insultes du capitaine Haddock : cyanobactéries, diatomées, dinoflagellés, copépodes, rotifères, chrysophycées, chlorophycées !! Certains sont végétaux, le phytoplancton, d'autres animaux, le zooplancton ; mais dans cette tasse, on trouve aussi des quantités incroyables de bactéries, de virus et d'autres substances insoupçonnées. Tout ce petit monde, fascinant, est interdépendant et imbriqué dans un système complexe où chacun est indispensable à la survie des autres. Dans ce monde lacustre microscopique, les plus petits sont primordiaux à l'équilibre de tout le système. Le phytoplancton, à la base de la chaîne alimentaire est consommé par les animaux du zooplancton (petits crustacés copépodes par exemple), eux-mêmes mangés par de plus gros animaux (petits poissons) qui, à leur tour sont dévorés par d'autres prédateurs (plus gros poissons, oiseaux, mammifères) et ainsi de suite. Chaque maillon de cette chaîne est indispensable à la survie de ses prédateurs.

Commençons par les algues microscopiques formant le **phytoplancton**. Comme les plantes, elles utilisent l'énergie des rayons solaires pour créer leur matière organique à partir de substances minérales (nitrate, phosphore, silice, potassium, fer, magnésium) et de gaz carbonique (le fameux CO₂). Elles transforment ainsi, grâce à ce procédé appelé photosynthèse, de la matière minérale en matière organique consommable par d'autres organismes vivants ! De même, consommant du CO₂, elles produisent de l'oxygène, dans l'eau comme dans l'atmosphère. Avec leurs cousines marines, elles fournissent près des deux tiers de l'oxygène de l'air de notre planète ! En plus d'être à la base de la chaîne alimentaire, elles sont donc un poumon indispensable à la vie sur Terre. Leur importance n'a définitivement d'égal que leur discrétion !

Parmi le phytoplancton, les **diatomées** seraient les plus répandues. Vous vous souvenez peut-être de ces minuscules boîtes de verre, perforées de trous formant stries et dentelles, leur donnant cette esthétique incomparable ? Elles étaient richement illustrées dans un précédent numéro du *Journal des Bains* (n° 4, printemps 2011, accessible en ligne). Certaines diatomées sont directement consommables par l'homme. C'est le cas par exemple des *Odontella*, des diatomées marines cultivées pour leurs propriétés antibiotiques, leurs teneurs élevées en protéines, lipides, vitamines, oligo-éléments et oméga-3.

Parmi le phytoplancton, il y a aussi de nombreuses autres microalgues « fourrage » qui sont au zooplancton ce que l'herbe est à la vache. Parmi elles, les **chrysophycées**, ou encore les **chlorophycées**, dont certaines, très prolifères (chaque culture peut voir son poids multiplié par quatre en 24 heures) et très riche en nutriments et en chlorophylle, contiennent près de 60% de protéines végétales ainsi que de nombreuses vitamines et sels minéraux. *Chlorella* est une de ces microalgues largement consommée comme complément alimentaire.

Il y a aussi les **cyanobactéries** qui prolifèrent là où les autres ne peuvent vivre, et sont souvent indicatrices d'une eau de mauvaise



qualité. Certaines d'entre elles peuvent être toxiques pour les mammifères et pour l'homme en particulier. Quelques rares espèces non toxiques sont de plus en plus consommées par les humains pour leurs qualités nutritionnelles. Particulièrement riche en protéines, fer, vitamines et oméga-3, *Arthrospira*, bien connue sous le nom de spiruline était déjà consommée par les Aztèques au XVI^e siècle.

Les **dinoflagellés** contribuent eux aussi à l'alimentation de base de la chaîne alimentaire lacustre. Certaines espèces marines sont extrêmement toxiques (empoisonnements lors de la consommation de coquillages contaminés par exemple), mais dans le Léman, aucune espèce dangereuse n'est connue.

Échelon suivant dans la chaîne alimentaire, le **zooplancton** (animal microscopique) se nour-

rit de matière vivante diverse ; il peut être carnivore, herbivore ou omnivore.

Les **copépodes**, minuscules crustacés, sont capables de sélectionner leur repas de manière très précise afin d'améliorer l'apport énergétique. Ils circulent en pleine eau et ont été surnommés cyclopes à cause de leur œil unique qui les attire vers la lumière, là où pullule le plancton végétal. Ce zooplancton herbivore

Vue d'ensemble d'une pêche au filet à plancton, 50 cm de fond, 20 à 100 de la rive au large d'Hermance (août 2016)		Diatomée (Epithemia)	Diatomée (Diploneis)
Abondantes diatomées (Fragilaria), dinoflagellés (Ceratiium) et rotifères		Diatomée (Epithemia)	Diatomée (Cyclotella)
Algue verte charophyte (Staurastrum) MEB	Vers Nematode dinoflagellés et diatomées	Cladocère (Bosmina)	Rotifère (Keratella)
Diatomée (Navicula) MEB	Rotifère (Keratella) MEB	Algue verte charophyte (Spirogyra)	Rotifère (Kelicottia)
Copépode (Cyclops) MEB		Dinoflagellé (Ceratiium) MEB	Rotifère (Notholca)
Les échelles sont en µm (1000 µm = 1 mm)		Thecamœbien (Diffugia) MEB	Pollen (Pinus)
MEB désigne les photos prises au microscope électronique à balayage. Les autres images sont prises au microscope optique.			Dinoflagellé (Peridinium) MEB
			Diatomée (Cyclotella) MEB

puise sa substance dans le phytoplancton et sert de nourriture au zooplancton carnivore, transmettant au second l'énorme richesse nutritionnelle du premier. Si certains poissons gras sont riches en oméga-3, c'est grâce aux copépodes qui se sont préalablement abondamment nourris de diatomées qui contenaient des oméga-3.

Les **rotifères** prolifèrent dans tous les milieux humides et composent une grande partie du zooplancton d'eau douce. Ils mangent du petit phytoplancton, surtout des chrysophycées et chlorophycées et profitent ainsi de leurs valeurs nutritives exceptionnelles, avant de se faire manger à leur tour, par des petits poissons par exemple.

Encore bien plus petites que les végétaux et animaux du plancton, les **bactéries** sont incroyablement abondantes : on en trouve 40 à 200 millions dans un verre d'eau (1 dl). Elles sont primordiales au bon fonctionnement des systèmes aquatiques, consommant les déchets organiques (excréments, animaux ou végétaux morts) avant de servir de nourriture au maillon suivant de la chaîne alimentaire, zooplancton par exemple. Étonnantes recycleuses présentes dans tous les milieux aquatiques, elles peuvent malheureusement être parfois mêlées à des bactéries pathogènes (provenant d'eau usée contenant des matières fécales) responsables de diverses maladies hydriques comme la typhoïde, le choléra, la dysenterie ou la salmonellose.

Les **virus** constituent les êtres vivants les plus abondants des écosystèmes aquatiques ; leur concentration est de l'ordre de plusieurs centaines de millions dans un verre d'eau. Ils ont un rôle très important comme par exemple la régulation de la production bactérienne ainsi que celle d'autres microorganismes. La majeure partie des virus prenant pour cible des bactéries, ils contrôlent les populations dominantes et

permettent ainsi la coexistence de populations minoritaires moins compétitives.

Dans une eau chaude estivale, il se pourrait aussi que notre baigneur croise un minuscule ver **nématode**, ou le **trématode**, parasite du nom de *Trichobilharzia*, fameux responsable de piqûres et démangeaisons bien connues des baigneurs dont nous parlions dans un précédent numéro du *Journal des Bains* (n°2, été 2010, accessible en ligne).

Différents **pollens** flottant à la surface de l'eau pourraient se trouver dans la tasse de notre nageur, avec éventuellement une petite amibe à la dérive, qui pourrait être entourée d'une esthétique coquille qui permettra de l'appeler **thécamœbien**.

Bien sûr, les chimistes détecteront dans la tasse de notre nageur des quantités infimes de différents sels provenant de l'industrie, du déneigement et de l'agriculture, délicatement accompagnés de métaux lourds, pesticides, résidus médicamenteux et PCB. Mais même si certaines de ces substances seront progressivement concentrées dans la chaîne alimentaire, leurs teneurs restent minimales et, malgré la présence de ces micropolluants, le Léman est une précieuse réserve d'eau potable. Aujourd'hui un traitement simple suffit à la rendre potable selon les normes en vigueur. La santé du Léman est suivie de près par la CIPEL, Commission internationale pour la protection des eaux du Léman (www.cipel.org) dont l'un des objectifs, menés avec succès, est de garantir que l'eau du lac soit de bonne qualité.

Alors tout à l'heure, à l'apéro, après avoir bu la tasse, fort de tous ces compléments alimentaires issus du plancton, et avant de les compléter en dégustant un délicieux poisson du lac, vous pourrez raconter : « Dans une tasse d'eau du Léman vit un monde fabuleux... »

Vous reprendrez bien une huître ?

On ne sait plus sur quelle nageoire danser dans ce foutu Léman. Les envahisseurs y sont légion et n'épargnent guère la faune locale. Mais n'y voyez là aucune allusion politique. Pour la plupart, de guerre lasse, nous nous y sommes faits. Soit, la moule zébrée originaire de Russie a bien réussi son coup ; il n'y a pour ainsi dire plus qu'elle dans le lac. Soit l'écrevisse américaine domine de par son agressivité et de par sa taille les coteaux sous-lacustres, ayant anéanti la belle et fragile décapode aux pattes blanches originaire de nos contrées. Soit.

Voilà qu'on y pêche maintenant parfois des esturgeons. Comme si quelque industriel de génie avait misé sur le bonheur rémunérateur d'un caviar bien de chez nous.

En vérité, le Béluga des Alpes n'est pas un rêve, mais il faut aller le chercher plus loin, en Suisse alémanique, près de Frutigen.

Bien dans l'air du temps, c'est un crabe *made in China* qui a été remonté dernièrement dans les filets d'un pêcheur d'Évian. Une espèce invasive qu'on retrouve dans toute l'Europe, appelée le crabe à mitaine (on le comprendra, vu les frimas de nos contrées), délicieux par ailleurs quand bien mitonné au fond d'un faitout. Peu de chance cependant pour lui de survivre puisque, pâture dans les bucoliques vallées subaquatiques du Léman, celui-ci ne se reproduit qu'en eau salée. Une belle trotte et quelques barrages jusqu'à la Méditerranée.

Il y a peu, c'est une autre surprise de taille qui attendait les habitants des rives lémaniques. Et ce par l'entremise d'ostréiculteurs du Salève ayant implanté, sur les vestiges immergés d'un site palafitte de la rade de Genève, une colonie d'huîtres bien charnues et goûteuses. À déguster évidemment avec une mondeuse pour les plus ouverts, ou avec un chasselas pour ceux qui craindraient que l'envahisseur, décidément, ne finisse par se substituer aux pique-meurons que nous sommes...

Reste que, durant tout l'hiver, ces gluantes molles iodées, océaniques en l'occurrence, seront à déguster *in situ* pour une peccadille, mais non sans se souvenir des conseils d'Ali Bab, immense gastronome français auquel on doit la non moins immense somme culinaire recueillie sous le titre de *Gastronomie pratique*, publiée en 1928 et contenant plus de cinq mille recettes, dont celle ci-dessous.

Ph. C.

Comment doit-on manger les huîtres crues ?

Certaines personnes les avalent sans les mâcher. Que ne les prennent-elles en cachets ! D'autres consentent à les mâcher, mais après les avoir arrosées de sauces incendiaires qui en masquent absolument le goût, et dont je ne comprendrais l'emploi que si j'étais condamné à manger des pieds de cheval ou des portugaises ; d'autres enfin les additionnent simplement de jus de citron et les accompagnent de tartines de pain noir beurré ou de sandwiches au caviar. Chacun croit employer le procédé le meilleur. Voici celui des amateurs qui estiment que la bonne huître mérite d'être aimée pour elle-même.

Faites ouvrir, seulement au moment de les manger, des huîtres appartenant aux espèces préférées, grasses, charnues, et assurez-vous pour chacune qu'elle est bien vivante, en explorant ses réflexes ; c'est là un signe objectif qui ne trompe pas. Puis enlevez-la délicatement de sa coquille, portez-la immédiatement à la bouche, toute nue, sans aucun accompagnement et aussitôt, d'un coup de dent, percez-lui le foie. Si le sujet répond à ce que vous êtes en droit d'attendre de lui, vos gencives doivent baigner dedans toutes entières et votre bouche doit être inondée de jus...

Tout l'hiver à la buvette

6 huîtres de Marennes-Oléron, n° 2 ou n° 3 pour 10 francs et avec un verre de sauvignon blanc vieilli en fût de chêne de chez Emilienne : 15 francs



L'esprit du goûteur : comprendre pour savourer

Paolo Basso a été élu meilleur sommelier du monde le 29 mars 2013 à Tokyo. Depuis son Tessin adoptif, il nous parle des exercices de préparation pour les concours de dégustation et nous livre quelques conseils pour affiner notre expérience du goût. On pourrait croire que le super goûteur est une personne douée de facultés extraordinaires avec une langue tapissée de milliers de papilles supplémentaires, un nez hypersensible et un palais infaillible. Que nenni ! Le secret du bon goûteur se situe surtout dans la mémoire. Comme un sportif ou un joueur d'échecs, il peut s'améliorer tous les jours à force d'entraînements et d'exercices mnémotechniques. Au nez et à la barbe des forces sensorielles occultes qui pourraient habiter notre imaginaire de béotien du goût.

ENTRETIEN AVEC PAOLO BASSO

Quels talents faut-il développer pour être un super goûteur ?

La curiosité et l'absence de préjugés sont vitales pour développer le goût. Quand on déguste un vin, on boit d'abord avec la tête, on fait appel à notre bibliothèque de souvenirs gustatifs. Il n'y a pas de mystère, deviner la richesse du goût est surtout un grand travail de concentration et de mémoire. Contrairement à ce que pensent les gens, la préparation aux concours de sommellerie est avant tout théorique. On passe beaucoup plus de temps la tête dans les livres qu'un verre à la main. Quand on mange ou quand on déguste un vin, chaque indice dans le mets ou le liquide qu'on goûte fait référence à une expérience gustative. Notre cerveau cherche à ce moment-là un mot qui décrit au mieux ce vécu gustatif afin d'étiqueter et de cataloguer cette expérience. Le vocabulaire choisi pour définir ce goût bien précis est donc très important car il permet de réactiver le souvenir d'un goût en le classant. Sans ces étiquettes de vocabulaire, on n'a pas de référence.

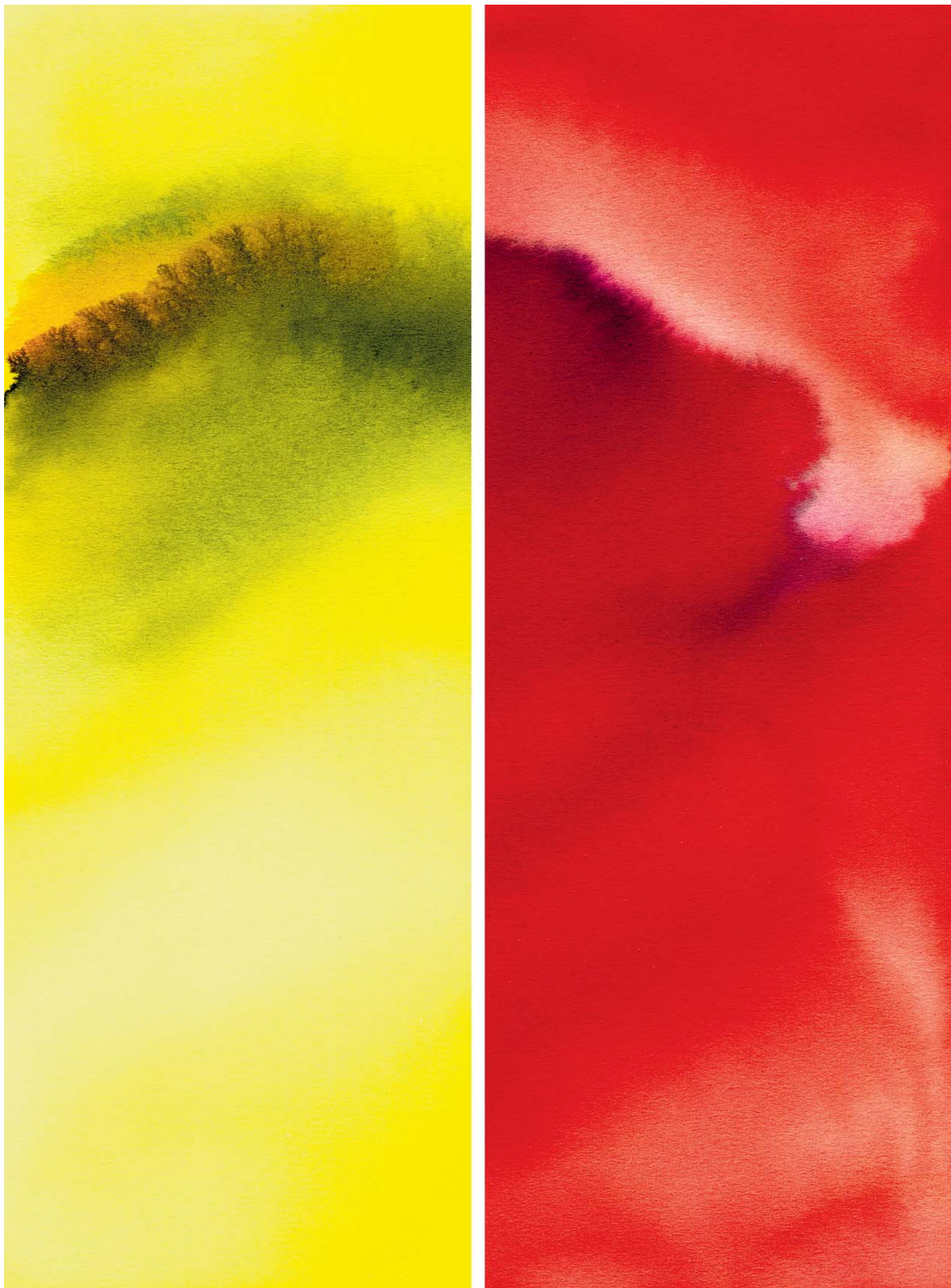
La dégustation est une discipline complexe qui nécessite de la concentration. J'estime que 80% se passe dans la tête pour seulement 20% dans le palais. Le nez et la bouche sont des récepteurs qui transmettent les informations au cerveau. C'est lui qui élabore les sensations.

Le choix des mots est très important. Les tanins dont la qualité laisse à désirer se définissent par des adjectifs qui sont porteurs de sens. On parle alors de vins «verts», «anguleux», «rugueux», «secs»... Le vocabulaire nous aide beaucoup dans la description des goûts. Quand les tanins sont plaisants, on dit alors qu'ils sont «souples», «charnus», «enrobés», «gras», «pleins»...

Quand on parle de «pierre à fusil» dans les vins blancs par exemple, on doit vraiment sentir un goût de silex qui en ressort. Il est ainsi difficile pour nous humains de goûter des minéraux mais cette expression «pierre à fusil» nous permet de faire le lien entre un goût bien particulier et une image forte. Une fois ce goût très minéral mémorisé, mis en mot et donc catalogué dans notre cerveau, on peut le ressortir de notre bibliothèque de la mémoire lors d'autres dégustations.

Comme dans une enquête, on cherche des indices. Quand nous sommes dans le domaine de l'olfactif, il convient de les traduire par des mots, ce qui nécessite un peu d'entraînement. Les marqueurs olfactifs sont souvent fiables. Par expérience, un chardonnay offre des arômes de citron, de beurre et de pâte feuilletée. En bouche, il est rond, charnu et propose une belle acidité avec des notes d'agrumes.

Mais il est aussi crucial de comprendre le vin, pas seulement de le reconnaître. Goûter est une chose mais comprendre un vin c'est une autre paire de manches. Prenez le tempranillo espagnol par exemple : c'est un cépage très étrange et plein de surprises. Il a des expres-



Dessin Guy Mérat



sions très différentes selon le rendement à la vigne, le niveau de maturité, la durée de cuvaison ou encore le type d'élevage choisi par le vigneron. Conscient de cette difficulté, j'ai toujours cherché en priorité à comprendre et définir les qualités d'un vin plutôt que d'essayer de déterminer sa provenance et son origine. C'est aussi un calcul rationnel quand on aborde un concours. En effet, il faut savoir que les 4/5 des points dans les concours de dégustation sont obtenus à la compréhension d'un vin. L'identification pure et simple, c'est bien sûr la cerise sur le gâteau, une forme de bonus que vous décrochez si vous tapez dans le mille mais pas le plus gros du travail de dégustation. Il est donc prioritaire de comprendre la qualité de ce vin, son potentiel de développement en bouteille, d'imaginer son évolution dans une perspective de garde, sa capacité de s'accorder avec telle entrée, telle viande ou tel dessert.

Quels exercices peut-on pratiquer au quotidien pour affiner son goût ?

Les arômes du vin donnent des indices sur le cépage, la région, le type de vinification et l'âge d'une cuvée. Pour les reconnaître, il faut apprendre, ou plutôt réapprendre, à utiliser son nez et son palais. Il y a une manière très simple de s'entraîner. Quand vous allez vous promener dans la nature, il est bon de mettre son nez sur les fleurs, le foin, les fruits des bois, les fruits du verger. Vous pouvez faire la même chose à la cuisine avec les épices, le poivron, le poivre, le café... Toutes les odeurs bien typées qui vous aideront à classer un goût. Voilà pour le nez ! Pour la bouche, on peut s'entraîner en dégustant des séries de sorbets à l'aveugle. Je fais cela très souvent avec ma fille. C'est un très bon exercice de mettre un nom sur les arômes que l'on ressent. Bien sûr, il faut utiliser des sorbets produits avec des fruits naturels et pas avec des arômes de synthèse sans quoi l'exercice n'a pas de sens.

Le meilleur entraînement pratique à la dégustation consiste à toujours goûter. Je parle des vins bien sûr. Au début, il ne faut pas dépasser cinq vins différents en faisant attention de prendre des produits qui se démarquent. Dans une deuxième étape, il est bon de déguster plusieurs vins d'une même région, qui présentent des caractéristiques comparables. Dans ce cas l'exercice est plus précis : on se concentre alors sur la forme que le vin a en bouche, sa texture, son intensité et sa longueur.

Pour décrire les qualités et défauts d'un vin, il y a plusieurs questions à se poser : la première est de définir si le vin est équilibré entre le sucre, l'acidité, l'alcool et les tanins pour les rouges. On évalue ensuite s'il est linéaire, aqueux, riche, concentré, soyeux, tendre... Il ne fait aucun doute que la longueur en bouche est le meilleur des arbitres dans la détermination de la qualité d'un vin. Quand les saveurs restent dans le palais au moins quinze secondes après l'avoir avalé, nous avons le premier indice d'un vin de

qualité. Il est impératif de ne pas tomber dans le piège de juger un vin durant les premières secondes. Cette première sensation, c'est l'attaque en bouche. Un vin peut vous sembler agréable dans un premier temps, mais ses arômes disparaissent très vite du palais. Afin de visualiser ses sensations gustatives, vous pouvez dessiner une courbe comme dans un graphique afin de voir croître ou décroître une intensité ou un goût. C'est un truc que j'utilise encore pour m'aider.

Le climat a-t-il une influence sur le goût du vin ?

Les vins présentent des profils très différents s'ils sont issus d'un climat frais, chaud ou tempéré. Et on y trouve de belles surprises. On imagine que les pinots noirs de la région de Baden, en Allemagne, sont frais et fruités. Eh bien certains vins sont cuits comme ceux qu'on trouve dans le sud de l'Italie. Il en va de même en Suisse, où nous savons parfaitement qu'il peut faire très chaud en Valais par exemple, avec des syrahs qui peuvent avoir des accents du sud dans certains millésimes. Si on ne connaît pas la région, ce qui est le cas de nombreux sommeliers et consommateurs étrangers, on se dit que ce sont des vins de montagne qui doivent ressembler à des crus dans des pays froids comme le Canada. Pour se faire une idée juste, il faut goûter. Il n'y a pas d'autre solution.

Peut-on tout déguster et n'importe où ?

Quand on déguste, il faut un cadre propice, un endroit ni trop chaud ni trop froid, sans odeurs parasites. L'environnement est déterminant : déguster un vin, même très normal, dans un cadre agréable le rendra effectivement plus attrayant. Cela vous est sans doute arrivé d'acheter un vin que vous avez aimé en vacances et de le trouver on ne peut plus banal une fois de retour à la maison. Mais les influences extérieures ne sont pas seulement psychologiques. Dans l'avion, par exemple, la perception des vins change car l'environnement change aussi avec les qualités spécifiques liées à l'air conditionné. Comme il y a très peu d'humidité dans les avions, on a évidemment la bouche plus sèche. En l'absence de salive, on ressent plus fortement les tanins et l'acidité. C'est simplement chimique et physiologique. Quand on choisit des vins pour une compagnie d'aviation par exemple, on doit tenir compte de ce biais. Il convient alors de goûter dans les mêmes conditions que les passagers. Une chose est sûre dans le monde du goût : le meilleur vin est celui que l'on aime et que l'on préfère.

*Propos recueillis par
Florence Artigot*

À lire :

Paolo Basso, *Le vin selon le meilleur sommelier du monde*, Éditions Favre, 2016.

POCHE

2016_2017

saison_d'eux

Vous allez aimer vous rencontrer!

GVE

sloop3 i-monsters

Unité modèle

Guillaume Corbeil
/Manon Krüttli
14.11 - 29.01

// Avoir deviendrait être
Être deviendrait avoir
Le bonheur
Clé en main //

Les Morb(y)des

Sébastien David
/Manon Krüttli
21.11 - 29.01

// C'est pas dur à comprendre
Le monde est fou //

Nino

Rébecca Déraspe
/Yvan Rihs
05.12 - 29.01

// Le plus beau cadeau que tu peux faire à un enfant
C'est d'y apprendre à s'endormir tout seul //

J'appelle mes frères

Jonas Hassen Khemiri
/Michèle Pralong
09.01 - 29.01

// Mais c'est quoi ton problème, pourquoi tu veux
que je sois de l'hélium ? Tu trouves que ma tête
ressemble à un ballon ? Que j'ai une voix de canard ?
C'est toi l'hélium ! C'est ta mère l'hélium ! //

et ensuite :

cargo5

Dans le blanc des dents

Nick Gill
/Collectif Sur un Malentendu
27.02 - 19.03

// J'essaie juste de te permettre
de réconcilier tes croyances
avec la réalité du monde //

accueil2 bienvenue aux Belges

Alpenstock

Rémi De Vos
/Axel De Booséré & Maggy Jacot
03.04 - 12.04

// Le bon sens est
profondément conservateur, Grete ;
de là vient ton trouble. //

Loin de Linden

Veronika Mabardi
/Giuseppe Lonobile
24.04 - 30.04

// L'endroit que tu veux
absolument éviter.
C'est là qu'ils t'attendent //

POCHE /GVE
Théâtre /Vieille-Ville
Rue du Cheval-Blanc 7 / 1204 Genève
+41 22 310 37 59 / billetterie@poche---gve.ch

poche---gve.ch

**HUGO MICHALET**

L'illustration d'Hugo Michalet, élève graphiste de 3^e année au CFP Arts, évoque un instant teinté de magie au large des Bains des Pâquis. Espiègle et joyeuse, cette jeune naïade à la chevelure ondoyante s'amuse en chevauchant un puissant silure. Derrière elle, on perçoit le jet d'eau qui reflète comme par enchantement le rouge chaleureux d'un coucher de soleil amplifié par le charme de la rade.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts

Voilà au moins une chose qu'elle a toujours sur elle : une langue qu'elle sort du grand trou de sa tête

Je m'appelle Isabeau. J'ai un petit nom : on me dit Belle. Je suis fille du seigneur de W., tout en haut de la carte, à droite, aux marches de l'Empire. Quand, faute d'héritière, le domaine de Bois-Dormant fut mis à l'encan, mes proches, par taquinerie (je suis paresseuse) puis par calcul, me pressèrent de faire acte de prétendante.

JEAN-LUC BABEL

« Qui va à la chasse trouve sa place. » Je fis mon baluchon suivant la suggestion rassurante de mon père. Le dernier flocon de neige ayant déboussolé la ville, je me rabattis sur un pétale de cerisier : il indiqua l'ouest. J'irais où le printemps avait un ou deux mois d'avance. Occident, le mot est tellement plus beau en allemand : le pays du soir, *Abendland*.

Adieu mes chers parents, mes frères, mes cousins, mes cousines, mes compagnons de jeu, adieu mon agile alezan ! Je pris le train fantôme et, par les montagnes russes et les vallées lacrymales, au bout d'un long parcours, je parvins en douce France.

Devant le Château de Bois-Dormant les curieux venus en masse hésitaient à forcer la grille. On attendait le commissaire-priseur et le notaire. Leur retard commençait à peser. Entrés dans le domaine depuis trois jours, ils n'en étaient pas ressortis. Les rumeurs de maléfice allaient bon train. Avaient-ils été changés en souris vertes ou en lévriers de pierre ? Des sarcasmes secouaient la foule. On n'a pas souvent l'occasion de rire en province.

Outre les journalistes de la presse écrite et de la télévision, on distinguait quelques professionnels, dont le Ramoneur, un Savoyard qui passe chaque année. Sa marmotte est du vaste clan des Dormeuses : elle a flairé l'aubaine. Au portail les bouteilles de lait formaient déjà un petit troupeau moutonnant qu'une Marie-Antoinette de Mardi gras comptait et recomptait sans relâche en se servant de ses doigts roses.

Le facteur, qui ressemblait à Charles Trenet, bleu et blond, avait laissé un mot demandant qu'on taillât réglementairement le lierre autour de la boîte aux lettres (seul le liseron est admis, jugé moins têtue). Armé d'un sécateur d'argent, le voisin, l'irascible et cruel Roi de Trèfle, coupait d'autorité les branches qui, par-dessus le mur mitoyen, menaçaient de bousculer ses rames de haricots et d'ombrager ses tomates.

Mes cheveux sont longs, je peux m'asseoir dessus. N'importe quel poney peut en faire autant, disaient mes frères pour me faire enrager. Je ressens le mal du pays. Viens, Printemps. Ramène ta fraise. D'autres ont arpenté ces terres avant toi pour y vêtir l'arbre de Mai. Dans l'herbe neuve le ruisseau mêle un chant joyeux à son fil et l'oiseau dans sa branche le rechante à voix claire.

J'étais jeune, naïve, costaude et audacieuse. Je décidai de tenter ma chance et d'escalader la grille en ignorant les murmures désapprobateurs et les conseils de prudence. Je remontai l'allée de fin gravier et gagnai l'escalier du Château. Sur le perron la bouche de la Vérité mangea ma main comme un automate bancaire gobe une fausse carte de crédit. Cependant la porte s'ouvrit, sans bruit, lentement. Deux cochons roses à nœud papillon et crayon sur



Dessin Guy Mèrat

l'oreille en profitèrent pour s'échapper à toute vitesse. Très fatiguée par le voyage je plongeai aussitôt dans le lit qui me parut le plus confortable. D'ailleurs il n'y en avait pas d'autre. C'est ainsi que massicotée, asticotée, je fus mise au lit dans un livre. Car vous connaissez mon histoire, pas vrai ?

Passent les saisons.

La nuit tombe sur les montagnes de France. Les corbeaux sonnent la charge. Alors les ténèbres investissent le Château. Les sapins alentour ont l'air de pénitents à capuchon pointu en pèlerinage vers le Champ des Étoiles, tout au bout, où finit la Terre. La neige tombe, elle ensevelit profondément le domaine de Bois-Dormant, lequel sombre peu à peu dans le silence et l'immobilité.

*

Je m'appelle Dix-Sept. Mon nom n'est pas le quantième du mois où je fus trouvé mais le chiffre qui était brodé dans mes langes. J'ai un petit nom : on me dit Prince. Pourquoi ? Parce que ce chiffre, 17, se rehaussait d'une couronne de fil d'or. Et l'étoffe était des plus fines, des plus moelleuses, des plus chaudes.

Voici mon histoire.

On se souvient peut-être de l'avion qui s'écrasa dans la montagne, non loin d'ici, à la Noël 1999. Il venait des îles parfumées et transportait des singes à destination d'un cirque belge. Les sauveteurs les retrouvèrent vivants, alignés sur le névé dans leurs tuniques rouge et or à brandebourgs, sages comme des écoliers punis. Ils boudaient. La neige avait bâti des bonnets d'âne sur leurs crânes.

Ils redescendirent à pied vers la vallée, enveloppés dans les grandes feuilles de métal brillant qui leur tenaient chaud. Le rhum les avait rendus rigolards. Ils ressemblaient aux Rois mages en lente procession dans l'Arabie heureuse. Quand la petite troupe arriva la fête était finie. Mais le Roi des Forêts, enguirlandé, ampoulé, poudré, un peu défraîchi tout de même, se dressait toujours bien droit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et il leur fit signe.

C'est sous cet arbre splendidement vêtu qu'on me trouva, comme un cadeau oublié. Qui m'avait placé là ? Le mystère est total. La mère guenon, au cœur moins glacé que celui des humains, me prit sous sa garde. Tenu au chaud, allaité, je lui dois d'être encore en vie.

On nous mena au Jardin d'hiver, où nous trouvâmes un asile provisoire dans la serre aux plantes succulentes. Tel fut mon paradis terrestre. Et il ne dura pas. Il ne pouvait pas durer. Les autorités communales me remirent à un Père Noël désœuvré qui m'emporta dans sa chaumière. Lui et sa femme, brave couple qui désespérait d'avoir un enfant, m'adoptèrent dans la joie.

Cet homme venu du fond de l'hiver, mon père, l'homme que j'appelle mon père et que j'appellerai toujours ainsi, exerçait le métier de ramoneur. Sa longue fréquentation des toits et des cheminées l'avait, sans heurt et très logiquement, conduit à briguer la fonction de Saint Nicolas quand celle-ci se trouva libre. Cette tâche l'occupait une bonne partie du mois de décembre. Il y mettait tout le sérieux requis.

Au début de ce millénaire, rappelez-vous, on coupait les antennes aux vaches et les cornes poussaient sur les façades. L'amour du prochain, devenu universel, était définitivement converti en philanthropie, et l'amour de l'ennemi s'appellerait désormais tolérance. Le drapau de toutes les couleurs n'en avait aucune. La paix, on n'avait que ce mot à la bouche. Mais dans les arrières-boutiques de belles âmes vendaient des armes.

Ma mère adoptive, femme joyeuse et souple, provenait d'une époque disparue : elle chantait du matin au soir, faisant merveille. Un jour sur sept, cependant, elle s'endimanchait d'un long cou et, sa main autour de ma main, filait rapidement vers l'église. Mon père ne venait pas. Il lisait Charles. Perrault ? Non, Fourier.

Je grandissais en âge et en sagesse.

Les jeunes garçons commencent le ramonage à la main, avec la raclette. Quand le tuyau est trop étroit pour s'y glisser, on ramone à la corde, en faisant descendre et monter une boule formée de lames ou de pointes d'acier flexibles : le hérisson. Quand la cheminée est de pierre et qu'on n'a pas à craindre d'incendier la maison, on construit sur la dalle un grand feu qui mange la suie. Au fond de l'âtre est le contrecœur. La loi sur la prévention des incendies autorise les ramoneurs à pénétrer dans les maisons en tout temps. Je suis le passe-muraille.

*

Bois-Dormant dort.

Le ciel est noir. La terre est blanche. Peut-on dormir tranquille quand on est jeune et belle ? Dans mon rêve un homme noir marche sur la terre blanche. Il est coiffé d'un ridicule petit haut-de-forme de marié. Il porte une échelle à l'épaule. Le blanc des dents et le bleu des yeux sont superlativés par tout le noir de la peau de la figure. S'agrippant au lierre et aux ronces il grimpe sur le toit du Château qui est mon château. Il s'introduit dans la cheminée qui est encore ma cheminée. Il tombe dans la chambre, se redresse comme un ressort, se profile sur le ciel de lit.

Je le retrouve sous la couette.

Mon Prince ! Son nom me monte aux lèvres et se noie dans le baiser, nous avec.

Adresse ultime aux égorgés de fontaine

Ah oui, tonnerre, voyez bien plongeant d'enfance en vous-mêmes comme le monde en votre œil neuf & libre était & reste beau. Comme le monde en son muscle même était & demeure d'aimante douceur & non de tueries, non de rapines & non de guerres. Voyez l'eau vive jaillie nue d'une bouche de roche. Jaillie claire du nid spongieux de rousse mousse où couvaient, je les ai vues tout juste nées, sous un caillou moussu, six salamandres. Parole de vivant par les rivières à pied qui rôde.

JEAN FIRMANN

Points jaunes exacts, intenses cercles net inscrits au noir fuligineux, au noir resplendissant du dos & brillant du plus beau charbon du matin levé. Et juste venues au monde mais qui tonnaient déjà une si délicate, une si fragile splendeur de leurs quatre pattes caoutchouc.

Un jour l'eau, le château-la-pompe, la flotte, le champagne à diamants, la gorgée folle de cristal, l'absinthe sans alambic, l'as-tu bue l'eau tintante lèvres ouvertes & qui tombe sur l'émail dur des dents en pluie si claire d'en-haut? Celle jaillie en averse tendre & drue tombée par les trombes déguillées du ciel au vent têtue qui brasse comme un fou le noir, le blanc, le bleu? Le charbon pur, le magnésium en sa brutale efflorescence, la turquoise mêlée de l'indigo sans fond des mers? Par les choux-fleurs & les enclumes monstres des nuages?

Par les citernes enceintes du cyclone sur les îles qui tournoie? T'es-tu régala de leurs bulles bleues & de leur odeur transparente un peu & comme limée du soufre vulcanisé & que le front du ciel distille goutte à goutte cascading sur l'os ovale que tu as au crâne? Entendis-tu pétillement douceur vertigineuse, oui goutte après goutte, à ces oreilles qu'on a tous à la tête des deux côtés? À l'ouest comme à l'est, au sud comme au nord? Ah vaste crâne tournant d'être un humain.

Il y a comme un vent forcené de tempête intime dans les mots & nous mâchons le pemmican d'oser vivre. Parler, écrire. Dire de la langue l'éclat déchiré de la foudre. Prononcer les adjectifs roulant du tonnerre. Et les tempes autant qui sont des caisses claires & des clarinettes fines à anches en bois véritable de grenouilles. Battant d'un bleu que nul jamais ne gouverne. Celui le rouge qui roule, celui le bleu qui souffle, frappant du cœur par nos petits tuyaux de veines & d'artères au jus si chaud rouge boum boum incognito en nos corps partout chaque seconde distribué. C'est cela que doit être vivre aux antichambres cavernes du grand noir huilé de haine qui règne aux culasses du canon tant que de la carabine.

Oui c'est le sang bon chaud ici qu'on dit qui court par les veines et c'est bien de viande écarlate, charnue en diable en dieu que je parle. La nôtre, les largués de plus en plus du centre. Qui avons soigneusement éteint les bleuets par tous les champs de seigle & d'avoine, qui avons étranglé de ciment prompt sur toutes terres, sous toutes mers de ce monde, du poisson-clown au corail, du rhinocéros au moustique & de l'éléphant au passereau, les éponges libres & bleues.

Alors penses-tu vraiment que chaussé de souliers caoutchoutchés au fin fond des fausses chaises orange & visière abattue comme le plus grand des niais sur la nuque tu pourras fouler

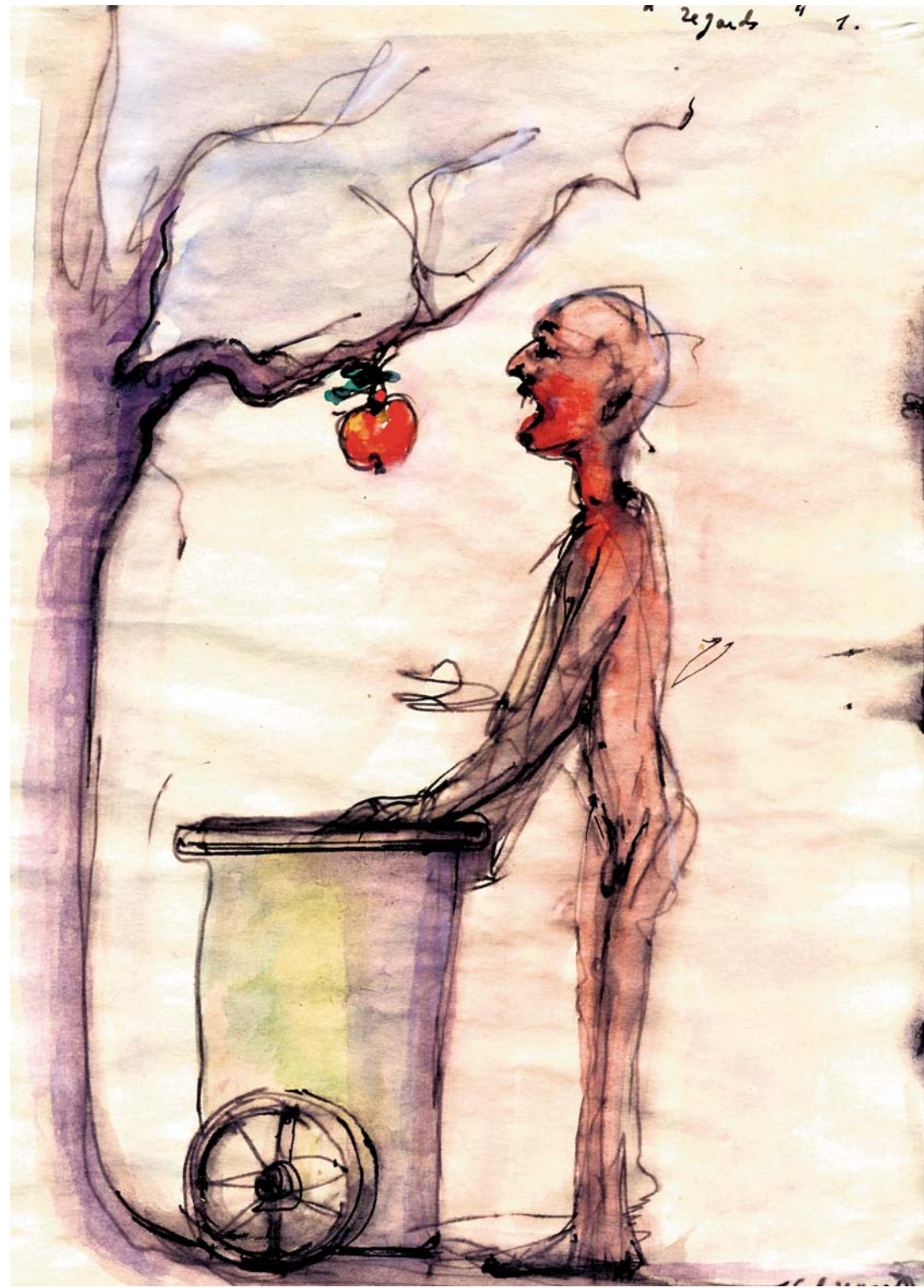
sans merci la face cachée de notre antique marraine, la cousine germaine des dieux.

Penses-tu vraiment que les tétons compressés sous un polo orange encore et d'un orange déchirant de vulgarité bourré de trop de jaune chimique imbécile, bourré de tant de rouge à cent pour cent par les pendules colorimétriques lors même que les gens de cette terre, tatoués hideusement jusqu'à l'anus, jusqu'aux aisselles de dessins aussi laids que stupides systématiquement étranglent au cou le monde & jusqu'à la jugulaire de ses ultimes fontaines, penses-tu que tu pourras fuir ainsi le centre?

L'imbécillité vicieusement nous gagne & chacun jouit de se laisser envahir par sa stupidité rapide & convocable à l'instant sans cesse sur les écrans que des millions de défenestrés des deux pouces écerclés, sans cœur autre que de ciment prompt tapotent. Empreintes digitales sur le front lisse gris-bleu de la mort. Selfies regardez-moi exosquelette baiser le vide au vide - & m'y ruant joyeusement - selfies regardez-moi sourire du rictus photogénique de la mort afin que tous mes amis s'imprègnent de cette horreur chérie si tendre. Car le plus grand profit ordonne partout illico qu'on la répande.

Ah, l'eau à la bouche, thème intime de cette édition du *Journal des Bains*. Mais de quelle eau & de quelle bouche? Car nom de diable nous parlons de vivre, car nom de dieu nous chantons d'être (diable & dieu les deux soudés du petit dé) à qui depuis des siècles on a foutu, comme à liberté, comme à égalité, comme à fraternité infiniment trop de majuscules. Trop de dés majuscules & qui n'ont toujours pas aboli le hasard. Pour vider mieux ces mots de leur substance et leur faire gonfler le gosier comme le fait le dindon de toutes ses caroncules quand il glousse comme un perdu sur le doigt qui montre la lune. Tu vois comment?

Osez donc les voir & les considérer en leur «Mud Days», en leurs «Jours de boue» couchés de mode immonde toute nouvelle se ruer par



milliers en leurs trainings d'étoffes flasques de plus en plus se ruer, en leurs polos acryliques, en leurs liquettes & leurs culottes élastomères se vautrer, sous leurs casquettes d'avortés, comme l'ont prisé longtemps les militaires dans des fosses à boue emplies de déjections humaines. Plonger jusqu'aux yeux dans la papotche gluante de terre à la chasse aux grands jus sales. Chie-moi sur la tête, pisse-moi dans les yeux, fin du monde, dépêche-toi, je t'en prie.

Fosses à purin, longs parcours barbelés militaires. Mouillements gluants & masochistes & sadique abrutissement du cœur qui dans leur poitrail de femmes & d'hommes bat têtue pourtant. Un sang sans boue & du plus vif rouge. Aveuglement détestable. Culte en batteries de la haine. Elevage en containers de la maigre humaine. Parcours rampants, murs à franchir de la médiocrité organisée la plus barbare.

Alors autre eau à autre bouche, j'ai songé, puissant jet halluciné d'amour, à une grande image catholique tant qu'elle est toute païenne. Car la religion catholique est depuis toujours une religion animiste & païenne avec ses trois dieux même réputés être un seul en la crucifixion des deux mains et des deux pieds sanglants du saint-esprit, et la vierge leur fameuse, leur haute dame, leur très considérable frangine. Sans compter les grappes de saints de tous acabits au droit canon qu'ils canonisent. Comme à Alep, boum & boum encore!

D'où la petite reproduction ci-contre de cette grande peinture, dite du mystère de la lactation de Saint-Bernard de Clairvaux, brossée en 1650 par Alonso Cano & que chacun peut aller contempler, au prix tueur de ciel & de terre d'EasyJet, d'Emirates Airlines ou de Swiss & de tant d'autres massacreurs des champs jadis bleus du ciel, à Madrid au musée du Prado.

Et puis des fieffés vendent ces temps jusqu'à Zurich du lait de chamelle dont Daech dit qu'il fait bander sur le pont 4 x 4 des Toyota, sous le drapeau noir en plein vent, tant les

mitraillettes que leurs serveurs en leur culottes & leurs pantalons si seyants d'élastomère. Voyez comme le monde est beau & combien il est sincère.

Mais qu'en est-il du lait du sein droit de la Vierge. Petite fille, petit garçon entends, je t'en supplie que par le monde, il demeure jusqu'à la fin des temps des mystères horriblement sanglants.

Pour honorer enfin - & non séduire - femmes, filles & mères, je livre encore ici, moi petit reporter des Eaux-vives pour le *Journal des Bains* de l'hiver 2016, une image tirée d'une petite étagère du demi-sous-sol où je crèche. Elle n'a pour titre que *Regards*. Elle fut dressée par un flamant sculpteur nommé Denis Schneider & qui vit bien plus haut que Neuchâtel. Car j'aime en ma sauvagerie joyeuse, que ce regard lucide congédie les théories malfaisantes répandues par ces mauvaises gazettes que sont tant la Bible, le Coran que la Torah et qui de pétoche pure mais sainte prétendue, qui de haine effroyable & tenue haut depuis des siècles, tiennent qu'Eve la femme, par le truchement comme Guillaume Tell d'une pauvre pomme, tenta & pervertit l'homme à jamais d'un seul coup. Ce sont des calomnies, ce sont des fadaises. Ce sont des abrutissements. Ce sont des télévisions.

Voyez donc debout nu ci-haut, la pomme à l'Adam, debout contre une poubelle à récolter je vous en prie les déchets durables comme disent les pharisiens les déchets, oui voyez le rouge de la pomme qui lui vient tout seul pulpe rouge à la bouche & qui le tétanise Adam tout seul jusqu'à la nuque. Pure égoïste gourmandise. Eve n'est pas là. Elle a plus vif à faire. Il l'a fait tout seul. Adam. Il continue de le faire. Et tous ses brutaux congénères. L'arrachement sec du paradis.

S'étonnera-t-on dès lors que parfois aux profondes dolines, aux si belles lavognes bleues, aux emposieux sans fond s'enlise en un été, carcasse vivante à toutes nervures, si hautes & si blanches, un grand amour?



De bouche en bouche

FAUSTO PLUCHINOTTA

Éclaboussures d'écailles

Nuit noire, 3h30 du matin: je me dirige vers Allaman où j'ai rendez-vous avec les hommes de la famille Clerc pour aller pêcher. Après quelques hésitations, je dénicher la maison. Le père m'accueille tout en fracassant une mouche avec une tapette jaune et rouge.

NATACHA DE SANTIGNAC

Je m'assois et je l'écoute me parler des différentes techniques de pêche utilisées: la monte, les filets de lève, les meniers, les grands pics et les nasses. Il comprend immédiatement que je suis déboussolée. Il me rassure: «On va vous montrer!» Puis les noms de poissons que j'ai coutume de lire sur les menus de restaurants résonnent dans la pièce: féra, brochet, ombre chevalier, perche, truite.

Nicolas, le fils aîné, cherche une paire de bottes non trouées, mais fait chou blanc. Jérémie, le benjamin, grille une cigarette pour se mettre en route. Nicolas avoue «Moi, je carbure au café». Les bacs de glace installés, nous fendons la nuit vers le bateau. Pas un bruit. La pleine lune de juillet nous accompagne, éclairant notre route. Le bateau chargé, nous quittons le rivage et traversons le port. Nous sommes seuls. Un vent doux caresse nos joues. Un sentiment d'exaltation et de liberté totale me submerge. «Nous allons aux féras.» Les huit filets grand pic, déposés la veille en fin d'après-midi, vont être levés. Le courant est très faible, ils n'ont pas vraiment dérivé.

Féras, nous voilà! La pêche est silencieuse. Chacun à son poste: Nicolas tire le filet, Jérémie dégage les poissons qui s'abattent dramatiquement sur le pont. Il replie ensuite le filet sur une barre métallique en prenant grand soin des flotteurs. En tombant dans la barque, les féras émettent un cri déchirant, comme un râle profond, qui surprend de prime abord puis émeut tant il exprime la douleur. C'est la première fois que j'entends le cri du poisson.

Le jour commence à se lever, le noir cède la place aux dégradés de bleu. Les goélands s'invitent autour de nous, sachant que bientôt, ils recueilleront leur pitance. Les huit filets ne sont pas encore tous remontés que déjà Jérémie vide les poissons et les dépose dans les bacs garnis de glace. Le festin des goélands peut commencer en grande pompe. Cris, battements d'ailerons, claquements de becs, vols rapides, tous les coups sont permis. Ce n'est pas le supermarché, c'est la nature dans toute sa beauté, dans toute sa cruauté.

Nicolas et moi filons vers Prangins. Mission à l'arrivée: s'occuper des soixante kilos de féras. C'est au tour d'une écailleuse de s'en charger, décorant au passage les alentours de la cabane de petits points colorés. Deux canettes cancanent en se tordant pour attraper et manger tout ce qu'elles peuvent! Elles délaissent les écailles mais découvrent avec bonheur des restes de viscères glissant vers le lac.

Les féras bien au frais, Nicolas et moi embarquons les filets à perches. Surprise: les formes ovales les décorant sont des flotteurs, non des appâts. Délicatement, nous les installons. Nous reviendrons dans l'après-midi recueillir ce que la nature nous aura réservé. Nicolas espère que son travail portera ses fruits: «On pêcherait une tonne de perches par jour qu'on les vendrait».

C'est au tour de Mesdames les écrevisses de nous tendre les pinces. Attention, ça fait mal! Dix nasses à visiter, elles ont été placées la veille. À l'intérieur, des restes d'ombre chevalier pour les appâter. Nicolas est déçu: douze kilos seulement. Ils sont vendus de suite à un collègue qui doit honorer une commande importante de ces crustacés. «Aujourd'hui, il y a une bonne entente entre pêcheurs. On travaille ensemble. À l'époque de mon père, ils se tiraient dans les pattes». Il est presque 10h: cap sur Prangins. Le père et le benjamin arrivent les bras chargés de victuailles! Assise sur une chaise maculée de café et couverte de poussière, entourée de filets et mes affaires décorées d'écailles, je me régale, je suis au paradis.

Mais ici, pas de place à la rêverie! L'heure est à la pêche à la monte. Un long filet est alors déposé dans l'eau, sous la forme d'un cercle, puis deux pêcheurs soulèvent chacun des côtés. La récompense se situe dans «la poche». Par cinq fois nous allons tenter notre chance. Le rituel est immuable: d'abord on jette l'ancre garnie d'une bouée orange bien visible, puis on dépose le filet lesté de carrés en pierre faisant office de poids pour atteindre les profondeurs. Chacune des extrémités est ensuite remontée vers la surface, la poche en dernier. Un seul pêcheur la soulève pour que les poissons se déversent sur le pont du bateau. Voici des brochets de trois kilos et des boyas,



Photographies Natacha de Santignac



grandes perches, en quantité. Le soleil tape sur le lac.

Enfin, retour sur Prangins. Je n'ai jamais été aussi ravie de retrouver l'ombre. Jérémie et Nicolas préparent les brochets. Écaillés, éventrés, lavés à terre, la botte sur la queue, avec un jet d'eau si puissant qu'on dirait un Kärcher. Il est 14h, petite pause dégustation: à chacun sa glace cassis-mangue, achetée par le père. Entre deux cuillerées, il évoque ses souvenirs de stars du Festival de Montreux. La maison juste à côté abritait, à l'époque, un hôtel de luxe. Nina Simone, Véronique Sanson ont passé un moment avec lui au retour de leur concert, à l'aube.

Nicolas et moi repartons ensuite vers nos filets à perches. Combien de poissons aurons-nous la surprise de découvrir? Voici la bouée, Nicolas commence à tirer... Tout à coup une, puis deux, trois perches apparaissent. Elles piquent! Il faut se méfier car c'est au niveau de la tête que les filets sont le plus délicats à

retirer. Mais ce n'est pas le pire. Ces derniers débordent d'écrevisses dont toutes les pattes et les pinces sont emmêlées. De la folie! Dans le lac, la vie n'est pas de tout repos pour les écrevisses. Si elles ne tombent pas dans les mailles ou les nasses des pêcheurs, elles régaleront les boyas qui les avaleront avec leur carapace!

En revenant, Nicolas et Jérémie déposent les grands pics pour la pêche du lendemain. Nous avons évité la pluie, la lumière change. Nicolas me donne la barre, me voici aux commandes. Il me fait signe d'y aller: je fonce. Le vent s'emporte un peu plus, les vagues nous éclaboussent, je souris à la nature et à la vie. Quelle extraordinaire journée, en compagnie de pêcheurs respectueux de leur environnement et dont l'amour de leur métier transparait dans chacun de leurs gestes, dans chacune de leur parole. Je repars le cœur comblé, mais pas seulement. Dans ma besace: une mousse et un tartare de féra avec des filets de perches, le tout préparé par mes acolytes!

Le Léman vu de ma fenêtre

STÉPHANE BLOK

Je recherche un endroit où m'arrêter
un instant
juste le temps de sentir dans le calme
se lever le vent

Puis reprendre ma route

À cet endroit
peut-être
un saule effleure l'eau
et les oiseaux sans cesse tournent
[au-dessus de moi]

Je recherche l'endroit où tout s'arrêtera

Il existe
je le sais
ici, ailleurs
qu'importe
il existe un endroit
où se suspendent les pas
le temps
etc.

Il est là
peut-être
juste là
à côté de moi

L'endroit où tout s'arrête
un instant
dont on ne se lasse pas

Je l'aperçois parfois
dans l'aube ou dans le crépuscule

Il traverse le lointain
m'emmène
sans le savoir
bien au-delà

Je l'ai croisé à l'autre bout du monde
quand mes pas m'amenaient
[où je ne le cherchais pas]

On s'arrête au hasard
c'est fou
on le croise justement là

Il m'a surpris
lorsque allongé dans l'herbe
dans l'ombre des branches au-dessus de moi
je m'étais assoupi
j'ai rouvert les yeux...
je ne m'y attendais pas

On ne s'y attend jamais

L'endroit où tout s'arrête
bien caché et discret
d'où je t'ai vue glisser dans l'eau
Un habit sur la rive
ton cœur près de moi

Mais tout s'arrête
bien sûr
à chaque instant
tout prend fin

Je recherche ce qui ne sert à rien
le calme
la tempête
qu'importe

Bien sûr



Francine Simonin, *Léman vu de ma fenêtre*, 2014. Pointe sèche sur monotype, 181,5 x 98,5 cm

J'aimerais par cet endroit repasser encore
repasser cent fois

L'endroit où tout s'arrête
Le temps
les pas
etc.

Où les oiseaux sans cesse tournent
[au-dessus de moi]

Dans les reflets du lac
une seconde aperçus

Une seconde suffit parfois

Dans les reflets du lac
se projettent les cimes
le ciel
et même plus loin que ça

Je recherche l'endroit où tout s'arrête
où tout s'arrêtera
où le vent bouge
et je serai là

Un instant
à ma fenêtre

Un reflet suffit parfois

Par-delà l'océan Pacifique

Du Chili à l'Australie, après sept mois de navigation, la traversée du Pacifique a conduit *The Ocean Mapping Expedition* aux antipodes de son point de départ, en avril 2015 à Séville. Dans sa première partie, cette très grande traversée s'est avérée houleuse à tous les sens du terme avant que les charmes écornés de la Polynésie n'apportent leur lot de questions sur la notion de découverte et ses effets pas toujours... pacifiques.



Carnet de bord, 2^e épisode : Valdivia, 10 avril – Brisbane, 15 novembre 2016

SAMI LINDEN

Toutes les bonnes choses ont une fin. En ce début avril 2016, l'escale de *The Ocean Mapping Expedition* dans le sud du Chili pendant deux mois s'achève sous un ciel bas, pluvieux et froid. Après de longues et lumineuses semaines rythmées certes par les inévitables travaux de maintenance à bord de *Fleur de Passion*, mais aussi par les joyeuses visites d'écoles, l'été austral arrive à son terme. Valdivia renoue progressivement avec sa réputation de ville la plus humide du pays. En prévision des huit semaines de traversée vers la Polynésie, l'équipage charge deux tonnes et demie de vivres dans les cales du voilier. Il s'agit de nourrir convenablement quinze ventres qui seront inévitablement creusés par le large si l'on veut éviter une mutinerie – du moins le croit-on... Sans parler que les produits alimentaires sont très chers dans les îles. Aussi le pont ressemble-t-il pendant quelques jours à une chaotique épicerie à ciel ouvert où le responsable de l'intendance veille scrupuleusement à ce que chaque denrée trouve sa juste place pour être facilement accessible et ne pas s'abîmer bêtement avant terme. Magellan n'avait pas des soucis très différents...

**Valdivia, île Robison et île de Pâques :
entre coup de froid et coup de tabac**

La météo au large s'annonce chahuté mais les options de départ ne sont pas légion si l'on veut arriver à Tahiti début juin comme prévu. Ce 10 avril, par un noir dimanche matin et sous un crachin morose, *Fleur de Passion* largue donc les amarres pour faire face à son destin pacifique. Le groupe de sept adolescents romands en réinsertion et leurs trois éducateurs du programme socioéducatif *Jeunes en mer* ne sont à bord que depuis la veille mais les exigences le veulent ainsi. Et au sortir du rio Valdivia, la houle du grand océan cueille sa cargaison de passagers pas encore amarqués. Le choc est rude... Cap au nord, l'expédition longe la côte chilienne pour aller se réfugier dans la baie de Concepción et y attendre que la dépression s'éloigne. Pendant ces premiers jours, la mer s'avère trop agitée pour procéder à des échantillonnages d'eau de surface dans le cadre du programme scientifique *Micromégas* sur la pollution des océans par les micro-plastiques, en partenariat avec l'association genevoise Oceaneye. L'hydrophone est en revanche déployé et capte tout ce qu'il peut de sons sous-marins dans le cadre de l'autre programme scientifique, 20 000 sons sous les mers, cartographie de la

pollution sonore des océans en partenariat avec le Laboratoire d'applications bioacoustiques (LAB) de l'Université polytechnique de Catalogne à Barcelone.

Sans que l'on en prenne encore la mesure, cette météo en demi-teinte est annonciatrice du coup de tabac qui guette l'expédition. Latente depuis le départ de Valdivia, une sourde tension a vite fait de distiller son venin sous les effets pernicieux de deux des jeunes du groupe, incapables de s'approprier l'incroyable expérience qu'ils s'apprentent à vivre. Un climat lourd s'installe bientôt dans ce huis clos flottant qu'est le voilier. Les jours et les nuits se suivent, émaillés de non respect des consignes de sécurité les plus élémentaires, de paroles et de gestes de défiance envers l'équipage. L'escale sur l'île chilienne de Robison n'apporte aucun répit, bien au contraire. Elle devait être une fête jalonnée de visites à bord d'habitants ravis de cette opportunité et d'invitations à terre par des descendants des familles suisses établies sur ce confetti au XIX^e siècle. La tension du bord ayant déversé son trop plein à terre par jeunes interposés, le voilier reprend en fait la mer de manière anticipée pour ne pas infliger pareil affront à des îliens incroyables. Et arrivés à l'île de Pâques quinze jours plus tard, décision est prise de rapatrier en Suisse les deux « mutins » qui n'ont toujours pas entre-aperçu le potentiel d'horizon nouveau qui leur a été proposé en venant à bord, eux qui en étaient tellement en panne.

**Tahiti et la Polynésie française :
la soif de renouveau d'un paradis écorné**

Au palmarès des images d'Epinal, la Polynésie française se pose là. En bons Occidentaux que nous sommes, on y aborde avec nos de représentations fantasmées qui volent en éclat aux premières déambulations dans un Papeete cachant mal sa misère morale et matérielle. Mais où donc est ce paradis de carte postale tant imprimé dans nos esprits ? Que s'est-il donc passé au fil du temps dans cette capitale sale et suintant l'ennui ? Que nous racontent ces confins du monde de la rencontre dévastatrice avec d'autres confins, ceux d'une métropole française que l'on sent encore omniprésente ? L'arrivée de l'expédition, le 4 juin, ouvre une séquence de quelque trois mois de navigation dans cet archipel grand comme l'Europe qui vit à cheval, d'une manière qui semble schizophrénique, entre deux mondes : le monde Pacifique et l'Occident à la française. Dans les îles australes d'abord puis dans les Tuamotu, les programmes scientifiques de l'expédition poursuivent leur cours. Les baleines commencent

L'aventure

Quelque 500 ans après Ferdinand de Magellan et le premier tour du monde (1519-1522), quelle est notre île aux épices ? Quelle richesse matérielle ou immatérielle nous faut-il trouver pour relever les enjeux de développement durable d'aujourd'hui ? Le 13 avril 2015, *Fleur de Passion*, plus grand voilier battant pavillon suisse avec ses 33 mètres, s'est élancé de Séville dans le sillage du célèbre navigateur portugais pour répondre à cette interrogation dans le cadre de *The Ocean Mapping Expedition*, tour du monde de quatre ans (2015-2019) mêlant programmes scientifiques, socio-éducatifs et culturels. L'objectif de cette expédition en forme de jeu de miroir entre passé et présent, conçue et mise en œuvre par la fondation genevoise Pacifique, consiste à cartographier la pollution sonore et la contamination plastique des océans. Elle permet à des jeunes en rupture de se forger de nouveaux horizons au contact des exigences de la vie en mer tout en étant les témoins privilégiés de ces problématiques. Elle embarque aussi à tour de rôle des illustrateurs de bande-dessinée, qui cartographient à leur manière l'état de la planète. Ou de simples passagers épris de mer, de rêve et d'ailleurs. L'objectif est d'être de retour à Séville en août 2019, date qui marquera formellement le départ de l'expédition de Magellan.

Pour suivre *The Ocean Mapping Expedition* ou embarquer pour l'aventure à bord de *Fleur de Passion* : www.omexpedition.ch

progressivement à remonter des eaux antarctiques pour mettre bas dans celles, chaudes, de l'archipel. Un arbre qui fleurit quand elles arrivent et fane lorsqu'elles repartent quelques mois plus tard porte même un nom éloquent : « l'arbre à baleine ». L'enregistrement de leurs chants... et des pollutions sonores produites par l'activité humaine, occupe l'équipage en continu. Les prélèvements d'eau de surface, quant à eux, rapportent à bord leur lot de micro-particules de plastiques qu'un œil nu suffit à observer dans quasiment tous les échantillons, avant même leur analyse approfondie au Laboratoire central environnemental de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) par les biologistes d'Oceaneye.

À bord, pendant ces mois d'« été », c'est un nouvel équipage qui a pris le relais. Deux mousses ont succédé au groupe de jeunes. Dans le cadre du programme culturel *Dans le miroir de Magellan*, la dessinatrice genevoise Isabelle Pralong est la septième à embarquer depuis le départ

de l'expédition de Séville, en avril 2015. Sous les traits colorés des scènes qu'elle croque au gré des mouillages dans les îles affleure un monde qui n'a pas fini de se remettre de sa rencontre forcée avec les Européens il y a plus de 200 ans de l'autre côté de la planète. Et l'on se prend alors à se demander si, au grand jeu de l'histoire, on ne préfère pas quand même avoir été le découvreur que le découvert, l'explorateur que l'exploré...

Dans cet univers hybride, la vitalité de la culture locale que l'on sent en pleine effervescence apporte son lot de rencontres inoubliables. Ainsi les membres de l'association Faafaite, qui œuvrent au renouveau de ce que l'on nomme la navigation traditionnelle. Entendez : sans autre instrument que l'observation des astres, de la houle et parfois des animaux marins, des oiseaux en particulier. La visite à bord de leur pirogue-catamaran à voile de 22 m est l'occasion de découvrir comment, grâce à ce savoir ancestral, ils parviennent à rejoindre des destinations aussi éloignées que Hawaï ou la Nouvelle-Zélande, à plusieurs semaines de navigation de Tahiti. Ce lien intime avec l'élément marin semble évident, mais il n'en est rien. Dans cet univers insulaire pourtant si imbriqué avec l'océan, pléthore d'enfants n'ont jamais navigué et certains n'ont jamais vu de baleines autrement que sur un écran de télé. Modestement, l'expédition apporte sa goutte d'eau pour que ce lien se renoue entre les Polynésiens et la mer. Plusieurs classes d'école primaire viendront en visite à bord de *Fleur de Passion* pour y goûter un peu du large. Deux d'entre elles auront même le privilège d'une sortie en mer, une vraie, pendant laquelle hélas les baleines n'ont pas daigné se montrer.

Début septembre, c'est avec regret que *The Ocean Mapping Expedition* quitte Tahiti et reprend le large, tant les rencontres y ont été intenses avec une foule d'acteurs locaux du renouveau polynésien. Cap sur l'Australie via les îles Cook, Samoa, Tonga, Fidji, la Nouvelle-Calédonie puis Brisbane, soit deux mois et demi de mer avant d'atteindre l'Australie mi-novembre. À bord, un huitième dessinateur, le Valaisan Ambroise Héritier, a pris le relais de sa consœur, tandis qu'un groupe de trois nouveaux jeunes en réinsertion accompagnés de leur éducateur écrit la fin de cette très grande traversée du Pacifique. En route vers les antipodes de son point de départ, vers l'Australie, l'expédition donnerait presque l'impression que l'heure du retour a sonné. Presque...

Prochain épisode :
Sur la Grande Barrière de corail

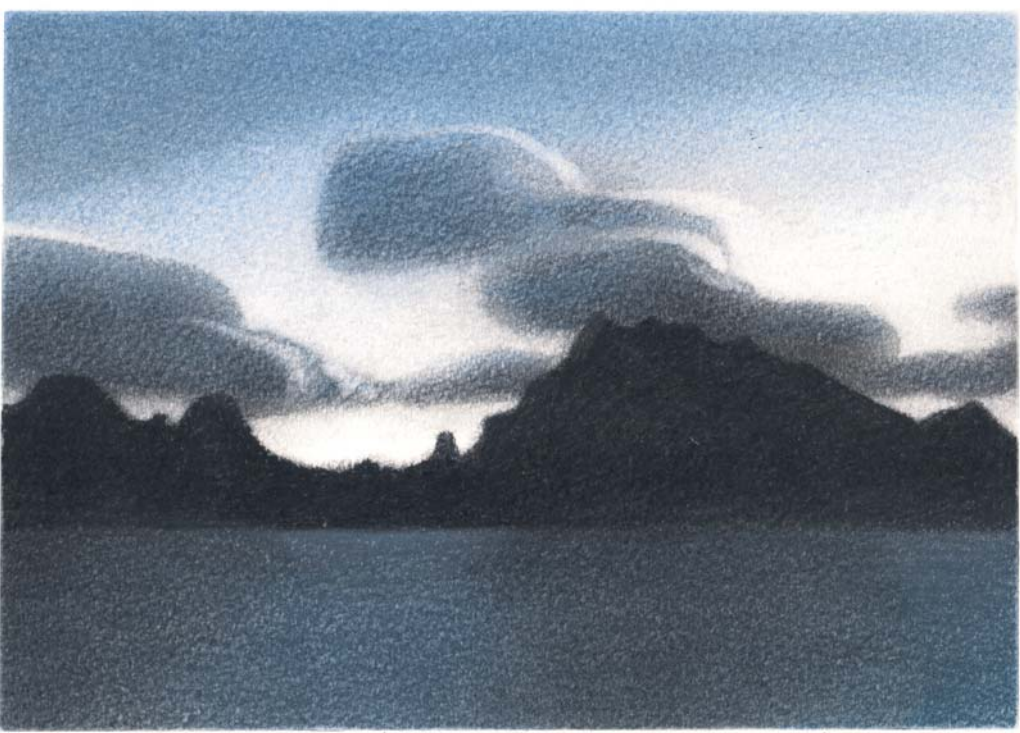


PREMIER RÉVEIL
SUR LE BATEAU
POUR AJMAN



AMELETINÈS
METTENT
EN PLACE
LES LIGNES
POUR LA PÊCHE
À LA TRÂNE.

ISABELLE PRALONG
Polynésie française, juin 2016



Mookes Polynésie Française 3 septembre

Ambroise H 2016



Neiafu " à l'ombre du ciel sombre "

Ambroise H 2016

AMBROISE HÉRITIER
Tahiti-Fidji, septembre-octobre 2016



Fleur de Passion au large du Chili, avril 2016



Photographie Fausto Pluchinotta

Le comité de rédaction du *Journal des Bains* a chaussé ses godillots pour faire une étonnante balade islandaise à la fin de l'été. Il s'est plongé dans des paysages tourmentés et des eaux sulfureuses pour rapporter ces quelques impressions de bains d'ailleurs.

Lettre d'Islande

BERTRAND THEUBET

Ma très chère Zoé,

Tu te demandes pourquoi cette lettre alors qu'une carte postale t'aurait épargné l'histoire que je vais te raconter. J'ai pensé à toi parce que là-bas, près du Cercle polaire arctique, ton prénom Zoé ne figure pas sur la liste officielle recommandée par le gouvernement. La lettre Z est même totalement absente de l'alphabet islandais. Le Z a été aboli en 1974 ! J'ai cherché les traductions, mais pas de risque d'entendre un Islandais zézayer/lisp.

Le Z ? C'est la lettre de l'alliance entre le début et la fin. Le Z est alors associé au A, bouclant la ronde des lettres. Alors commençons par le début.

Un court voyage en cette fin d'été nous a amenés dans la région des Kerlingarfjöll, au cœur de l'Islande. Ce sont des zones/svæði volcaniques, situées bien plus haut que le refuge que nous avons atteint après des heures de traversée en zigzag/sikksakk sur des pistes chaotiques balayées par les vents et une pluie tenace, accessibles quelques semaines seulement par année. Aucun panneau publicitaire, des indicateurs discrets aux rares croisements, et surtout pas un seul zinc/sink où s'accouder en chemin. Succession de paysages très étranges et colorés, pas de gazon/torf, mais de la mauvaise herbe et de l'ivraie dont seuls moutons et chevaux semblent se repaître.

En suivant des piquets de sécurité, nous nous sommes rapprochés des solfatares et des glaciers. Florencio est parti le premier au cœur de ce gouffre volcanique. Des marches ont été taillées pour accéder aux différents points érodés, rosés ou jaunis par les émanations de fumerolles saturées d'hydrogène sulfuré qui, au contact de l'air, se déposent sous forme de soufre. À mon tour je me suis laissé envelopper dans cette atmosphère effrayante et assourdissante. Des orifices crachent des vapeurs de gaz/gas et des râles terrifiants, semblables au grognement à l'agonie d'Odin, dieu viking de la guerre. Et cette eau bouillante qui s'écoule et forme de petits torrents qu'on évite pour ne pas risquer de faire fondre nos semelles... Je ne retiens que l'odeur âcre. À force de zieuter/skoda, mes lunettes s'embrument. Le voyageur est averti, ces Hautes Terres de l'intérieur recèlent quantité de pièges : crevasses, failles, terrains friables, sables mouvants. S'y risquer seul relève de l'imprudence, voire de la folie.

Mon nez/nef irrité par tant de soufre, les vertiges ont commencé. Florencio, tel un funambule, arpentait les crêtes des monticules. Il apparaissait et disparaissait dans les rideaux de brumes obnubilantes. C'est là que j'ai paniqué. Tous mes repères s'effaçaient... une sorte d'apesanteur.

J'étais troublé au cœur de ce puzzle/ráðgáta géologique. J'avais parcouru le monde mais ici, rien pour m'accrocher. C'était comme la terre avant la vie, avant les plantes et les animaux. Tout revenait de ce que j'avais ressenti les heures précédentes. Les déserts, ces contrées qui furent abandonnées par les vikings/vikingar pilleurs une fois qu'ils eurent coupé tous les arbres qui ne repousseront sans doute jamais. Les espaces lunaires à l'état sauvage, choisis par la Nasa pour l'entraînement – en mode survie – des astronautes des missions Apollo.

Et surtout cette inquiétante énergie bouillonnante sous nos corps. Nos pieds reposent sur un magma prêt à cracher sa lave au sommet des 130 volcans actifs, certains situés sous les grands glaciers de l'île. L'activité sismique et l'érosion continuent de faire croître cette terre d'environ deux centimètres par an !

À y regarder de plus près, je me suis demandé si les Islandais n'ont pas eu peur. Comme si le Z était devenu une menace pour la survie de l'île et de ses habitants : effets du climat, de son sol en alerte, son économie, le Z comme une menace pour la langue islandaise si particulière. Le Z est une lettre finale étrange. Elle symbolise un va et vient, le croisement des temps.

Et en Islande, plein de choses semblent absentes. Les cheminées sur les toits des maisons, par exemple. Il n'y en n'a point, zéro/núll ou presque. Les colons ayant anéanti les forêts, les Islandais ont exploité leur ressource naturelle : ici pas de trace de mazout/svartolíu

dans les chaumières. On exploite la géothermie, chaleur invisible, alors cheminées invisibles !

Loin de moi l'idée de m'installer en Islande. Je devrais y suivre un minimum de 150 heures de cours d'islenska avant le visa. Je suis incapable d'un tel zèle/vandlæti pour apprendre cette langue que même les Scandinaves ne comprennent plus. Pour tout dire, l'Islandais est très proche de l'ancienne langue nordique parlée par les premiers Vikings de l'île.

Aujourd'hui, tout est mis en œuvre pour défendre cette culture contre l'invasion de mots étrangers : les néologismes internationaux et le vocabulaire technique y sont intégrés en les adaptant. Par exemple : téléphone/simi (fil qui parle) ; logiciel/hugbunadur (équipement pour penser) ; passeport/vegabréf (feuille de route) ; télécopieur/myndsendir (émetteur d'images). Les autochtones n'ont aucune difficulté à lire et comprendre un texte ancien, au point que n'importe quel enfant pourrait parcourir une saga du X^e siècle sans avoir recours à la traduction. C'est à ce prix que l'Islande peut préserver son indépendance.

Voilà, ma chère Zoé, ce que je voulais t'écrire au retour de notre périple, au-delà des cartes postales stéréotypées de pays que nous visitons parfois. Je t'entends déjà me demander : alors comment font leurs personnages de BD pour dormir ? ZZZZZ... Promis, j'irai chercher du côté du savant fou Zorclub* !

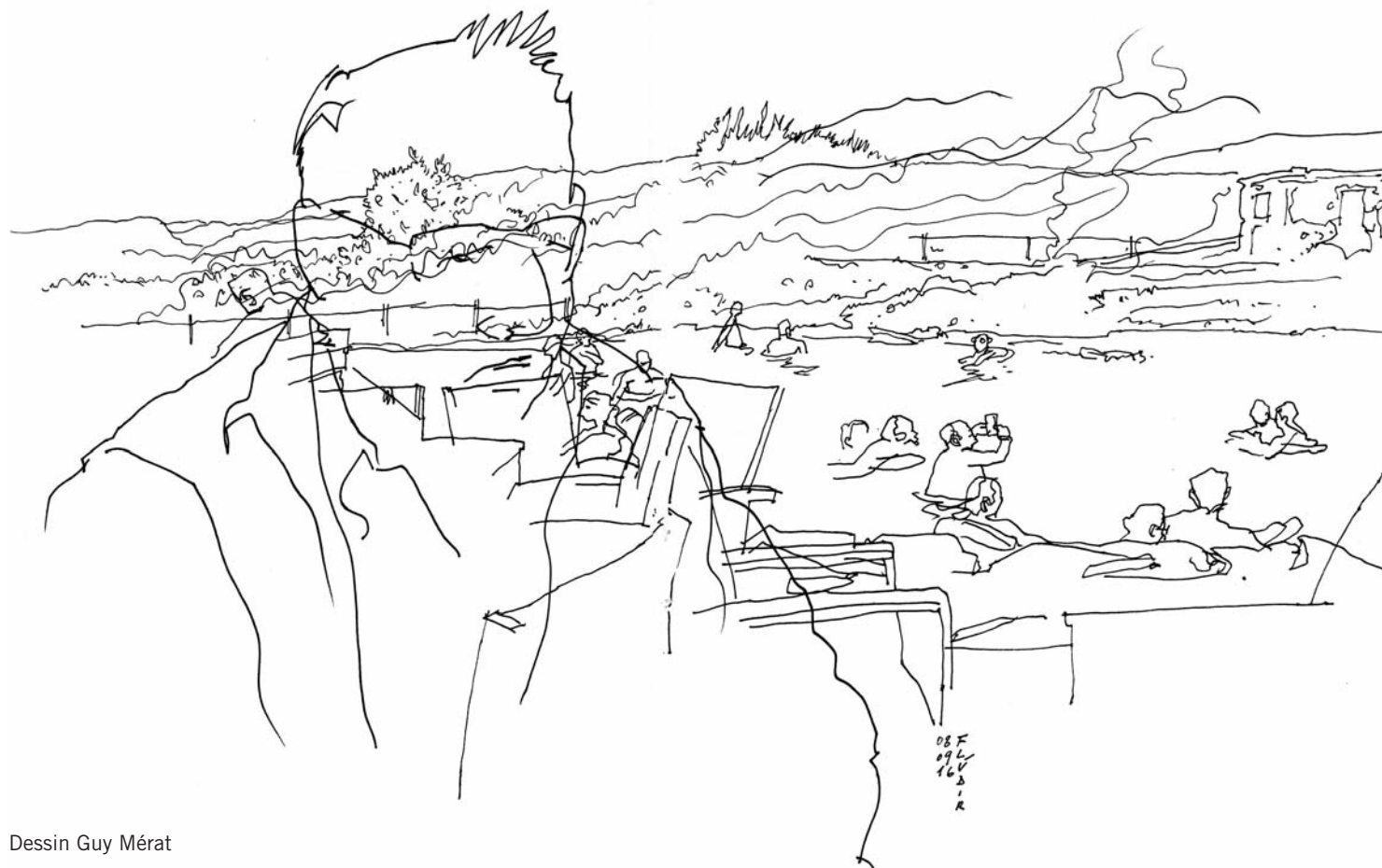
Ah, zut/heck, j'allais oublier : j'écoute Björk, elle chante, telle une « profération » Medúlla

qui parle d'une « moelle » faite de sang, de muscle et d'un peu de terre, quelque chose qui nous ramène à notre propre intérieur. Björk arpente les crevasses. Sous ses pas, les lacs gelés craquellent, créant une onde de choc venue des tréfonds, vers le crépuscule. Cette petite elfe des glaces que l'on dit bizarre/undarlegt nous entraîne dans la perte de nos repères. Björk dit : « ...mon sang est fait des cinq mille ans d'histoire de mon pays ! » Serait-ce ainsi que les Islandais protègent le fruit de leurs entrailles ?

Mais voilà qu'une nouvelle fait le buzz/suð : un culte assez obscur se développe sur l'île. Le culte de Zu. Il promet à ses fidèles une réduction fiscale dans ce pays où les églises sont financées directement sur les deniers de l'État. Aussi, pour échapper à cette taxe, de plus en plus de contribuables se convertissent au « zuisme » religion d'origine mésopotamienne qui, à défaut de leur promettre le paradis, leur garantit au moins d'échapper à l'impôt. En 2015, les zuistes sur l'île étaient... quatre. Depuis, les fidèles sont passés à 3100, soit presque 1% de la population nationale. Le culte de Zu a dépassé celui de l'Islam... L'Etat va devoir faire du zèle/vandlæti pour remettre les églises au milieu des villages, au risque d'une vraie zizanie/discord.

Bien à toi, Bertrand

* Zorclub, personnage de BD apparu dans *Z comme Zorclub* de la série Spirou et Fantasio, créé par Franquin et Greg en 1959.



Dessin Guy Mérat



Photographies Fausto Pluchinotta

Barboter dans la rivière fumante

Il y a deux genres de bains chauds en Islande : les eaux stagnantes et les eaux vives. Secret Lagoon et Blue Lagoon appartiennent définitivement à la première espèce. Des bains devenus classiques sur cette île en convulsion. Il ne fait aucun doute que les bains dans une rivière à flanc de montagne sont plus rock'n'roll, parmi les herbes hautes, entre fumerolles blanchâtres, gargouillements de boues en ébullition et quelques moutons égarés.

Les bains de Reykjadalur sont donc bien de ceux-là. Et ils se méritent. Pour y accéder,

après une bonne heure de marche, on emprunte un petit chemin de terre qui se faufile dans la montagne, bien pelée au début, verdoyante à l'herbe grasse sur la fin. Sur ce parcours initiatique, des petits geysers réglés comme des soupapes crachent mécaniquement tout du long des fumées horizontales. Des nuages blancs remplis de soufre aux senteurs d'œufs pourris vous enveloppent parfois. Cela dépend du vent. Marcher ici c'est crapahuter à mi-chemin entre les marais d'ammôniaque du pays de Mordor et le jardin maléfique de Gargamel. Pour les téméraires ou les têtes en l'air, il est préférable de contracter une bonne assurance complémentaire. Un pas de travers, une petite glissade, une escapade un peu folle... et votre pied s'enfoncé brutalement dans une flaque de boue brûlante qui marquera à jamais votre séjour en Islande.

Arrivés en haut de la montagne, on peut enfin se détendre. Il y a là une rivière fumante qui sort directement des entrailles de la roche volcanique. L'eau gargouille à près de 90 °C. Un torrent d'eau de pluie fraîche coule juste à côté. On connaît la chanson, ou plutôt la saga. Robinet d'eau chaude contre robinet d'eau froide. On laisse alors tous ses vêtements sur le ponton en bois et plouf ! Enfin plutôt splash... car il n'y a que 30 cm de fond. À plat, le corps est entièrement immergé dans la rivière, juste au bon endroit. On cale alors son dos sur un matelas de galets. Les jambes, les bras et même les orteils s'orientent naturellement comme une boussole dans le sens du courant. Un flux d'eau chaude à 40 °C glisse sous la nuque, traverse mes doigts, ruisselle sur mon bassin. Les oreilles plongées sous l'eau, la membrane du tympan entièrement inondée, au contact du ruisseau, on entend alors un long murmure minéral. On flotte, on part, on vole. Pour la première fois, je m'endors dans le lit d'une rivière.

Florencio Artigot

Pour cette escapade islandaise, le *Journal des Bains* remercie APN Voyages, Icelandair et le comité de l'AUBP.

Le bonheur est au Secret Lagoon

« En été comme en hiver, c'est ici que les enfants de la région apprenaient à nager il y a plus d'un siècle. Et cela n'a pas changé depuis », explique Björn Kjartansson de sa voix caverneuse en montrant la petite bâtisse en pierres grises qui servait à l'époque de vestiaire. Björn est le propriétaire du Secret Lagoon. Ce grand type blond aux mains deux fois plus grandes que les miennes est l'arrière-arrière petit-fils du « grand Kjartans », un géant qui avait creusé ces bains en 1890 avec une grosse pelle et un pic en fer. Aujourd'hui, le « Lagoon » n'a plus rien de secret. Mais les enfants de moins de 16 ans ne paient toujours pas leur entrée et ils reviennent faire leurs premières brasses quand le flot de touristes diminue. Björn a transformé une vieille serre en salle d'accueil : il est fier de ses bains naturels où des émanations de vapeurs de soufre caressent de hautes herbes folles.

Nous sommes à Flúðir (prononcer Flû-eu-dir), latitude 64° 82 Nord, à un degré près du cercle arctique. C'est le début du mois de septembre et il fait déjà froid. L'air est à 6 °C et l'humidité flirte avec les 97%. Le froid pénètre les os. Mais l'eau d'un petit geyser bien cadencé en amont qui coule sur une roche laminée chauffe naturellement les bains à 38-40 °C. C'est la température parfaite.

Il pleut presque à l'horizontale. Ici, dans ces bains chauds, le petit crachin islandais si désagréable hier, qui vous craquelait les oreilles et mordait votre nuque mal protégée, est un bonheur. Le supplice d'hier se transforme aujourd'hui en délice. La tête est rafraîchie juste ce qu'il faut, le corps bien au chaud reste immergé dans cette eau trouble, presque troublante. Au fond, un tapis de gros galets parfaitement polis vous masse les pieds à chaque fois que



vous faites un pas. Alors vous en faites un, puis un autre, puis un autre... On marche ainsi lentement, mécaniquement, méthodiquement, le sourire béat, sans savoir pourquoi.

Au Secret Lagoon, on ne voit que des têtes échevelées qui émergent entre les volutes de vapeurs. Tout le monde sourit. Enfin presque tout le monde car quand on se rapproche du geyser naturel dont les gros glouglous s'épanchent dans la lagune, là c'est la surprise ! Surgissent alors brutalement à votre esprit ces

gravures de tortures du Moyen Âge, ébouillanté tout cru dans la casserole pour avoir fauté ! Pas de doute : l'eau sort directement sous pression à plus de 100 °C. L'eau brûlante vous lèche alors la peau à distance en vous tatouant une belle ampoule. « Vaut mieux ne pas aller là-bas, sourit pour la première fois Björn Kjartansson. Un Italien a voulu faire le malin cet été et il s'est brûlé une partie de la jambe. Depuis, j'ai dû mettre une petite cloison en fer pour que les gens ne s'approchent

pas trop du geyser... » Le crachin poursuit son bonheur, presque à l'horizontale. Je tire la tête en arrière. Au loin, un peu de névé brunie par les giclées des fumerolles apparaît sur le flanc du volcan, entre deux nuages plats. Je suis étonné de ne pas voir de trolls, d'elfes sautillants, une neige blanche ou même sept nains. Je ferme les yeux, la lumière est encore plus forte... C'est ça le Secret Lagoon.

Florencio Artigot

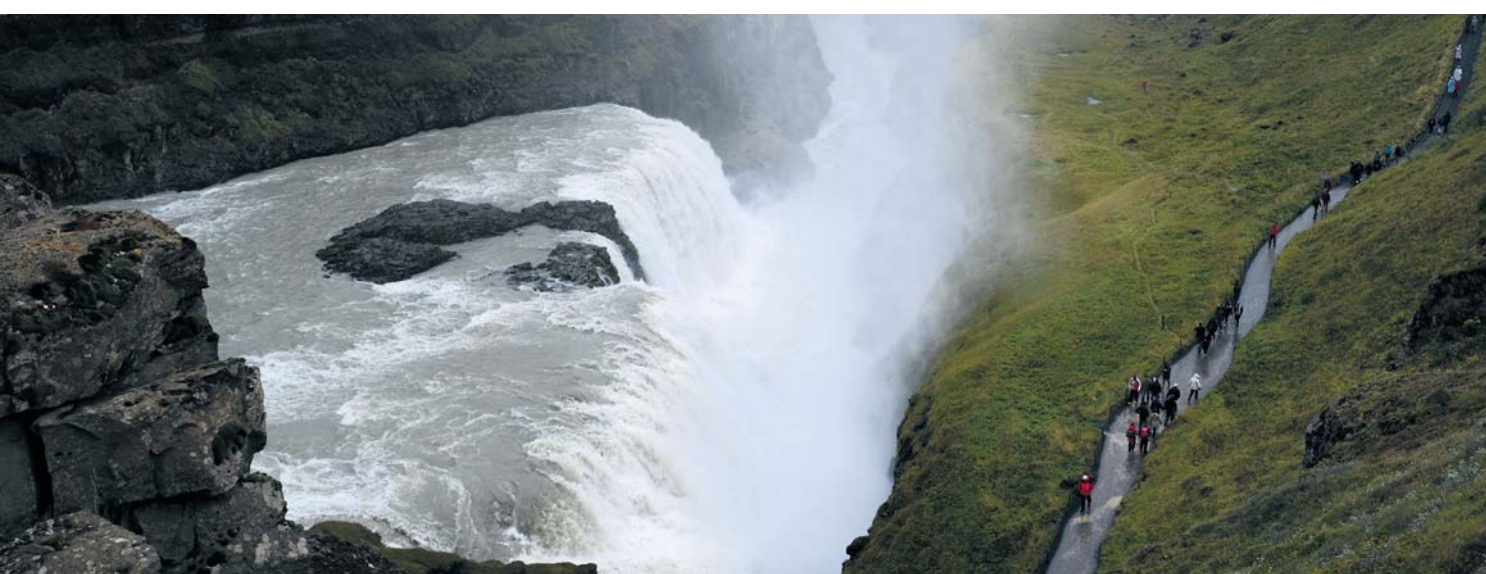
www.secretlagoon.is



PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

Le poète

Snær est un petit gars à 3,90 €. Prix Bonus garanti. Un exploit en regard du coût de la vie en Islande.



Le bouquin trône là, tout à côté de la caisse du supermarché, tout à côté de tous les emballages de sucreries et de bubble-gums que quelques sales gamins islandais quémanderont demain à leurs parents en attendant que la caissière ne scanne les achats sous cellophane.

Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es. Formule transposable en « dis-moi ton supermarché et je te dirai ta société ». Dans tous les pays que je visite, j'aime à flâner dans les supermarchés et les cimetières. Des balades hautement sociologiques. Car demain, pareillement, la mort sera vendue en barquette sous vide et les cercueils soldés sur les étals des Brico-Marché, Ikea et autres magasins Bónus.

Je suis donc allé au Bónus d'une petite ville de province, où la seule perspective d'avenir serait de se pendre. Les fumerolles d'une rivière folle alentour n'y changent rien. La pluie et la tristesse transpirent jusque dans les rayons de la supérette, jusque dans le blockhaus réfrigéré des fruits et légumes, jusque dans celui de la viande et des fromages, jusque dans les rayons des produits de nettoyage.

Une version moderne de la *Divine Comédie*. Dante y flirte avec le nourrain de l'économie, tirebouchonné comme une tirelire. Enfer, purgatoire et paradis. Le paradis étant le maigre rayon des produits frais.

Mais Snær n'est pas que cela. Chez Bónus, bien rangé entre la caissière et les bonbons, il s'est libéré de ses complexes et du consumérisme, libéré de sa peur de la solitude, enfin apte à devenir célèbre, comme n'importe quel produit, comme n'importe quelle marque...

Alors qu'il était en visite à Genève, ici, au grand supermarché des Bains et des rêves, dans le cadre de Poésie en ville, et que nous partagions une tisane de gingembre, j'ai vu soudainement s'allumer dans son regard la surprise d'une nouvelle poésie à écrire.

Philippe Constantin

On est ce que l'on mange

Mon grand-père était à 70% eau
il était à 70% le ruisseau
qui longeait la maison
descendant des montagnes

Il était à 30%
la truite dans le ruisseau
la perdrix dans la bruyère
et les agneaux dans les herbages
qui ondulaient au vent
autour de la maison

Je ne suis pas à 70% eau
tout au plus 17% d'eau minérale gazeuse
le reste est un mélange de Coca light et de café

Je suis pâtes italiennes et riz chinois
je suis jambon danois et ananas sud-africain
dans mes veines coule du ketchup américain

On est ce que l'on mange
je suis un monde en miniature

Je suis un Bónus miniature

ANDRI SNÆR MAGNASON

À lire : Andri Snær Magnason,
Bónusljóð. Poèmes de supermarché
édition bilingue (traduction de l'islandais
par Walter Rosselli), Éditions d'en bas, 2016
www.enbas.net

On est ce que l'on mange (II)

Je ne suis pas à 70% eau
je suis à 95% pétrole

Le poisson n'est pas du poisson
c'est du pétrole, celui qui l'a mené à terre

Le blé n'est pas du blé
c'est du pétrole, celui qui l'a semé, celui
[qui l'a moissonné
et celui qui l'a transporté chez moi

Le bœuf n'est pas du bœuf
mais vingt tonnes de pétrole

Je suis Arabie Saoudite, je suis Mer de Barents
je suis désert irakien et libyen
je suis Texas

On est ce que l'on mange
je suis un champ de fougères dans la Pangée
je suis un dinosaure volant, je suis un
[tyrannosaure

De sang froid
j'appuie sur le champignon



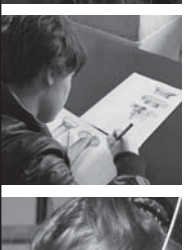
DESSINS GUY MÉRAT

PROCHAINS RENDEZ-VOUS À L'ÉCOLE STEINER DE CONFIGNON

AUTHENTIQUE MARCHÉ DE NOËL

LE 19 NOVEMBRE 2016 de 10h00 à 17h00

Divers stands, animations, ateliers pour grands et petits, spectacle de marionnettes et plus encore.



SOIRÉE D'INFO SUR LA PÉDAGOGIE STEINER

LE 20 MARS 2017 à 20H00

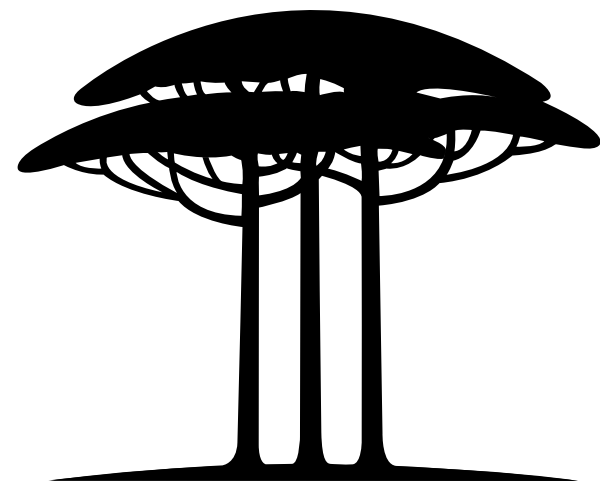
PORTES OUVERTES

LE 4 FÉVRIER 2017 de 10h00 à 14h00

Visite guidée de l'école et des jardins d'enfants, rencontre avec professeurs et jardinières, expositions des travaux d'élèves.



plus d'infos sur ersge.ch ou



DOMAINE DU CLOS DES PINS

MARC RAMU
Vigneron - Encaveur

Route du Mandement 458 • 1283 Dardagny / Suisse
Tél. 022 754 14 57 • Mobile 079 204 14 49 • marcramu@bluewin.ch

“ En l'espace de deux minutes à peine, le lecteur de Natacha de Santignac se sent d'emblée, "immédiatement", c'est-à-dire au sens littéral de l'adverbe, "sans médiation aucune", embarqué : ici dans un bus des TPG, là dans un jardin, plus loin dans un café-épicerie, une librairie, parmi les copeaux de l'atelier d'un charpentier suisse, à bord d'un bateau de pêcheurs sur le Léman, voire chez une artiste japonaise fabriquant des sacs d'une beauté à couper le souffle; et cependant, la médiation de l'écrit est bien là, sous vos yeux, et c'est peut-être précisément en ceci que réside la magie de cette écriture. Elle fait corps non seulement avec la vie, ce qui est bien le moins que l'on puisse attendre de la littérature, mais de surcroît avec le lecteur lui-même. Elle ne lui laisse d'autre choix que d'être transporté à la fois par les mots, et par les photographies, capturant des détails de la vie quotidienne qui souvent nous échappent, alors qu'ils donnent à celle-ci une grande beauté, une grande poésie. ”

Natacha de Santignac
Journalisme - Photographie
www.kaleidoscopes.ch

la couleur des jours
journal d'auteurs d'ici et d'ailleurs

offrez un abonnement!
45 fr. pour 2 ans (8 numéros)

Top Suisse! Une histoire de coups de pied
De seconde classe
Rue des Gares et autres lieux rêvés
Une semaine à Calais
Au Pirée, purée
Explorations de la gare de Lausanne
Moi S., enfant de...
Et souvenirs

Fenêtre avec vue
L'ange blanc
Excroissances anti-SDF
Photographies ébouriffées
La dernière coupe
Tandems linguistiques
Monsieur et Madame Ri
Des Érythréens sur les pas des Yénich
Rockaway Beach Br
Le merveilleux de McSorley
Prix suisses de litt

Paysage
Sor
Un ét [18]

Le cinéma de Pippo Delbono
Trois contes nordiques
«Greetings from Auschwitz»
Les limaces et l'empereur
Vies et morts d'un Crétois lépreux
On m'appelle le lac Léman
Les étagères blanches
Vingt ans à Berlin, la mode et n

La Couleur a 5 ans
Les graines du monde
Les deux bouts
Babel à New York
Histoire de Jimmy, histoires immortelles
La Suisse de travers
Autour d'une carte du Lot-et-Garonne
Cindy Van Acker a l'esprit zaoum
L'écran comme mobile
La photographie sous toutes ses formes
Louis Soutter, probablement

[17] [20]

www.lacouleurdesjours.ch

Les magistrats parlent des Bains

Un écrin populaire et de *dolce vita*

Ayant moi-même grandi dans l'ouest du canton, loin du centre-ville, j'ai peu fréquenté les Bains sur une base régulière – préférant le calme des sentiers à la trépidation des rues. Mais c'est précisément ce qui traduit au mieux la réussite du lieu : sa réputation rayonne au-delà du cercle des usagers habituels.



ANNE EMERY-TORRACINTA*

Les Bains symbolisent l'accès démocratique aux berges du lac, l'esprit d'expérimentation culturelle et la participation politique aux décisions de proximité. Ils contribuent à définir l'identité de Genève – son histoire et son esprit – au même titre que le Mur des Réformateurs ou le Musée Rath.

«Genève en été? Dommage de partir en vacances»: c'est ainsi que de nombreux habi-

tants du canton expriment leur amour des lieux quand viennent les beaux jours. Les possibilités sportives et artistiques se multiplient – et les eaux douces du lac aimantent les amateurs de *dolce vita*. Les Bains des Pâquis, à mes yeux, représentent d'abord cette complicité entre nature et culture qui donne à notre ville son cachet particulier. C'est un écrin de culture et de douceur de vivre au cœur de la cité.

Mais ce n'est pas un écrin de luxe conçu hors-sol et réservé à quelques heureux privilégiés. C'est au contraire un lieu populaire – puisque, grâce au prix modique de l'entrée

et de la buvette, les Bains sont un îlot de mixité sociale et de convivialité urbaine. Au long de rives généralement interdites au public, et à un jet de pierre des grands hôtels, les Bains contribuent ainsi à réduire un peu l'inégalité d'accès au Léman.

Les Bains sont aussi un lieu enraciné. Enraciné dans l'histoire locale, puisqu'ils offrent leur jetée aux baigneurs depuis bientôt cent cinquante ans et que de très nombreux enfants y ont appris à nager. Et enraciné dans le cœur des Genevoises et des Genevois: la lutte pour la sauvegarde des Bains, couronnée d'un

succès dans les urnes en 1988, reste un moment important dans l'histoire de la participation politique locale. On ne peut ainsi trouver meilleur exemple de patrimoine vivant: une réussite architecturale que les habitants se sont appropriée et font vivre au présent.

Ce caractère vivant des Bains, aujourd'hui, tient pour beaucoup au travail de l'Association d'usagers des Bains des Pâquis (AUBP), née à l'occasion de la mobilisation de 1988 et à qui fut dès lors confiée la gestion du site. Il faut la remercier pour l'extraordinaire activité culturelle qui s'y développe depuis des années. Aubes musicales où se mêlent Bach et percussions africaines, apéros poétiques, cinéma itinérant d'Helvetas, concours littéraire, ateliers d'écriture: on trouve aux Bains des Pâquis ce goût de l'exploration artistique sans œillères et cette générosité un peu folle dans la programmation qui font le sel des villes créatives contemporaines. La scène culturelle genevoise doit donc beaucoup à l'AUBP. Et je suis très heureuse que le *Journal des Bains* ouvre ses pages aux élèves du Centre de formation professionnelle Arts appliqués – donnant ainsi à ces jeunes artistes l'occasion de «sortir de l'école» pour se confronter au public.

Pour toutes ces raisons, je considère que les Bains des Pâquis sont un précieux laboratoire de la ville idéale: diversité sociale, égalité d'accès, participation politique, créativité, vitalité associative, urbanisme en synergie avec l'environnement naturel. Il est donc tout naturel qu'ils soient si chers au cœur des Genevois – et au mien.

*Conseillère d'État chargée du Département de l'instruction publique, de la culture et du sport.

Photographie Fausto Pluchinotta

À la soupe!

Les parents disent qu'elle fait grandir. Plus sûrement, elle réchauffe. La soupe vous est servie!

THIERRY OTT

1. La signification de l'expression «être trempé comme une soupe» (tout mouillé) n'est compréhensible que si l'on connaît le sens originel du mot «soupe». Qu'était-ce d'abord qu'une soupe? ...un bout de lard: **allez au 10**.
...une tranche de pain: **allez au 19**.
...un morceau de fromage: **allez au 28**.

2. Bien vu! **Autre expression avec la question 27**.

3. Aucun rapport! Le zamponne, certes tessinois, est une espèce de saucisson. La soupe aux tripes, c'est la busecca. **Oubliez ce faux pas avec la question 20**.

4. Le minestrone est italien, la busecca tessinoise et le gaspacho espagnol. Celui-ci est un potage à base de tomate, de piments et d'épices. Il se mange...
...froid: **allez au 13**.
...chaud: **allez au 18**.

5. Vous y êtes! Le minestrone est une soupe au riz (ou aux pâtes) et aux légumes. **On passe à la question 30**.

6. Eh non! **Retour au 27**.

7. Dans la pièce *Les femmes savantes* de Molière, Chrysale s'écrie soudain: «Je vis de bonne soupe, et non...». De grandes promesses? D'amour et d'eau fraîche? De beau langage? **Réponse au 24**.

8. Faux! **Retour au 30**.

9. Juste! La soupe à la pomme de terre est, en revanche, une spécialité thurgovienne, et la soupe au riz et aux châtaignes une spécialité schwytoise. **Pour répondre à la dernière question, allez au 7**.

10. Pas du tout! **Retour au 1**.

11. Dans le monde du spectacle, l'expression familière «faire de la soupe» est bien connue des musiciens de jazz. Quelle est sa signification? ...jouer dans un orchestre de variétés: **allez au 2**.
...improviser, mais sans talent: **allez au 25**.

12. Vous n'y êtes pas! Minestrone est du genre masculin. **On passe à la question 30**.

13. Vous avez raison! **Rendez-vous à la question 11**.

14. Dans la tradition culinaire tessinoise, quel nom porte la fameuse soupe qui est faite de légumes,

de purée de tomates, de parmesan et surtout de tripes?

...zampone: **allez au 3**.
...busecca: **allez au 26**.

15. Exact! Des massepains de toutes les couleurs. **Question suivante, la 4**.

16. Eh oui! **Avant-dernière question, la 17**.

17. À Bâle, il est de tradition, dans l'attente du Morgenstreich qui, chaque lundi suivant le mercredi des Cendres, ouvre officiellement le carnaval, de savourer une soupe. Une soupe à quoi?
...à la farine rôtie: **allez au 9**.
...à la pomme de terre: **allez au 23**.
...au riz et aux châtaignes: **allez au 29**.

18. Vous avez tort! Le gaspacho se mange froid. **Rendez-vous à la question 11**.

19. Bien sûr! Mais une tranche de pain que l'on arrosait de bouillon ou de lait. **Deuxième question, la 14**.

20. L'autre soupe fort appréciée des Tessinois l'est aussi des Italiens: minestrone est son nom. Mais de quel genre est ce mot-là?
...masculin: **allez au 5**.
...féminin: **allez au 12**.

21. Eh non! **Retour au 27**.

22. Faux! **Retour au 30**.

23. Erroné! **Retour au 17**.

24. De beau langage! **A bientôt!**

25. Mal vu! Pour un musicien de jazz, «faire de la soupe» c'est jouer dans un orchestre de variétés. **Autre expression avec la question 27**.

26. Parfaitement! Alors que le zamponne, est une espèce de saucisson tessinois. **Filez maintenant à la question 20**.

27. Quelle expression utilisent parfois les comédiens pour dire qu'ils ont un rôle secondaire?

...préparer la soupe: **allez au 6**.
...servir la soupe: **allez au 16**.
...manger la soupe: **allez au 21**.

28. Pas du tout! **Retour au 1**.

29. Erroné! **Retour au 17**.

30. C'est la Mère Royaume qui, à Genève, dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602, versa une marmite de soupe bouillante sur un assaillant savoyard. Chaque année, pour fêter l'Escalade, les Genevois savourent des marmites remplies de petits légumes. Les marmites sont en chocolat. Et que sont les petits légumes?
...des biscuits: **allez au 8**.
...des massepains: **allez au 15**.
...des bonbons: **allez au 22**.

Trente-six fontaines

Voici les fontaines genevoises et carougeoises représentées en page 13, et parmi elles les cinq «intrus».

1^{er} ligne, de gauche à droite: Parc La Grange – Marché de Plainpalais – Place du Marché à Carouge – Parc Mon-Repos – Place Chevelu.

2^e ligne: Grand-Rue – Parc Mon-Repos – Fontaine de l'Escalade à la rue de la Cité (deux figures) – Parc Beaulieu.

3^e ligne: Petite-Fusterie – Fontaine sur l'Amagertorv à Copenhague – Place Claparède – Rue du Môle – Rue de Saint-Jean, près de la rue de Miléant.

4^e ligne: Fontaine de Gefion à Copenhague – Fontaine de l'Ange déchu à Madrid – Place du Temple à Carouge – Fontaine Stravinsky à Paris

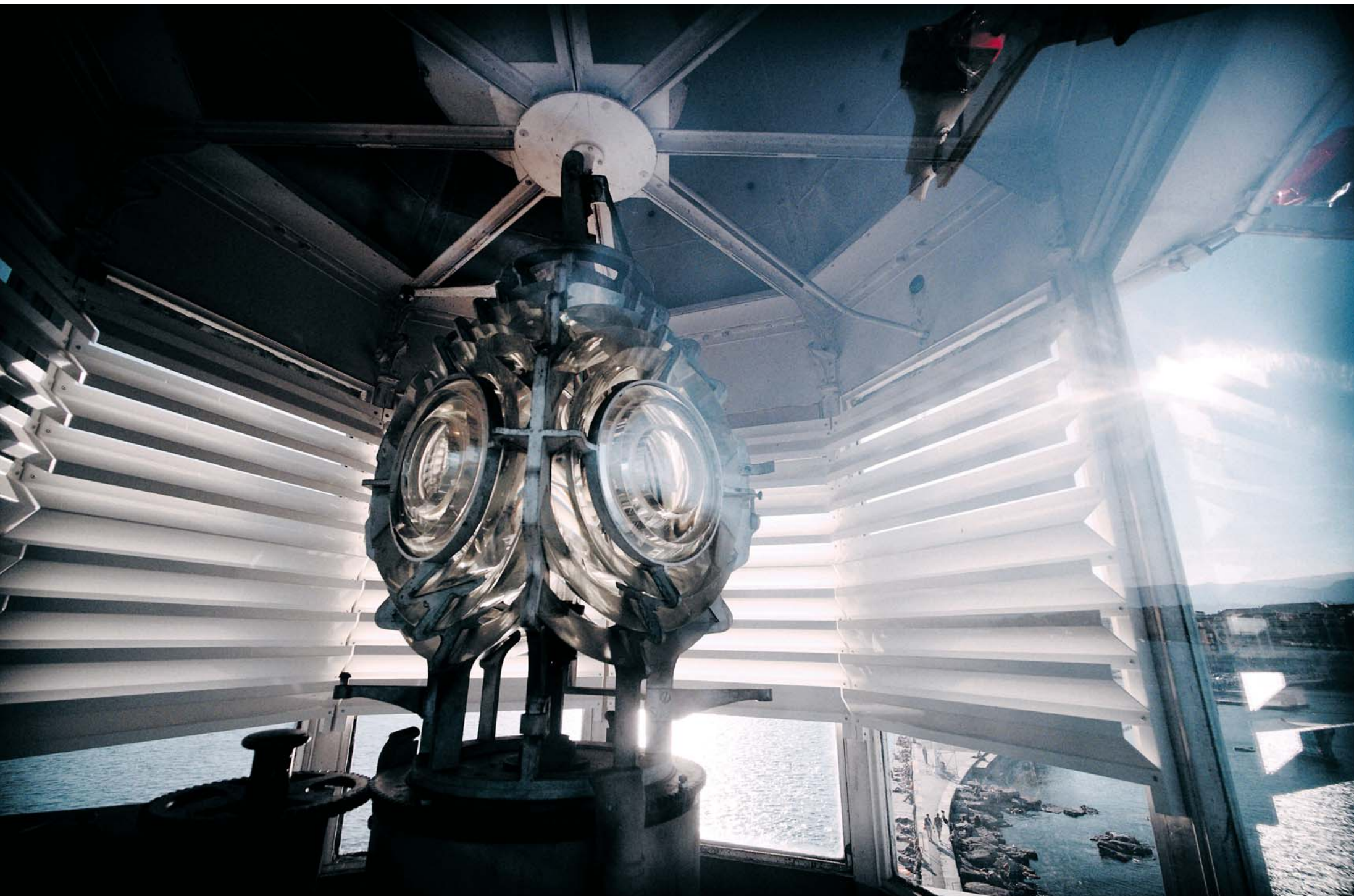
– Rue Ancienne à Carouge. **5^e ligne:** Rue Beauregard – Place Dorcière – Place de la Madeleine – Mönckebergstrasse à Hambourg – Rue du Marché/

rue du Collège à Carouge (à l'intérieur de l'îlot). **6^e ligne:** Place du Grand-Mézel – Rue de la Corratierie – Rue des Buis – Parc Mon Repos

– Rue Jacques-Dalphin, à l'arrière du temple de Carouge. **7^e ligne:** Avenue de Frontenex, à proximité de la mairie des Eaux-Vives – Rue Saint-Léger.

8^e ligne: Quai du Mont-Blanc – L'une des nombreuses bornes-fontaines de la Ville de Genève (ici rue de Berne, angle rue du Prieuré)

– Place de la Navigation – Parc Mon Repos. *Bon voyage à leur découverte!*



Hommage au dernier gardien du phare

PHOTOGRAPHIES LAURENT GUIRAUD

Unique phare de Suisse, le phare de la jetée des Pâquis a récemment perdu son gardien principal. Durant près de trente ans, celui-ci a œuvré avec abnégation dans sa tour d'ivoire. Rares sont malheureusement les personnes à l'avoir connu.



On le prétendait taciturne, plutôt bourru, voire misanthrope dans le meilleur des cas. Il n'en était évidemment rien. En vérité, il avait endossé son sacerdoce comme un prêtre se couvrirait d'une chasuble ou d'une étole. Plus que gardien d'un simple phare, c'est sur lui-même qu'il veillait, ayant trouvé-là son havre de paix et y vivant presque en ermite.

Ceux qui ont pu l'approcher se souviendront sans doute de sa timidité, de sa générosité, en même temps que de sa difficulté à communiquer avec le monde autrement que par des signaux lumineux.

Loin d'être l'anonyme sentinelle que certaines personnes dans la République se plaisaient à imaginer, il représentait avant toute chose le guide et la flamme qui ramenaient au port les marins perdus.

Sa fonction, par essence nocturne, faisait de lui un personnage peu connu et peu sollicité. On ne le croisait qu'entre chien et loup, que

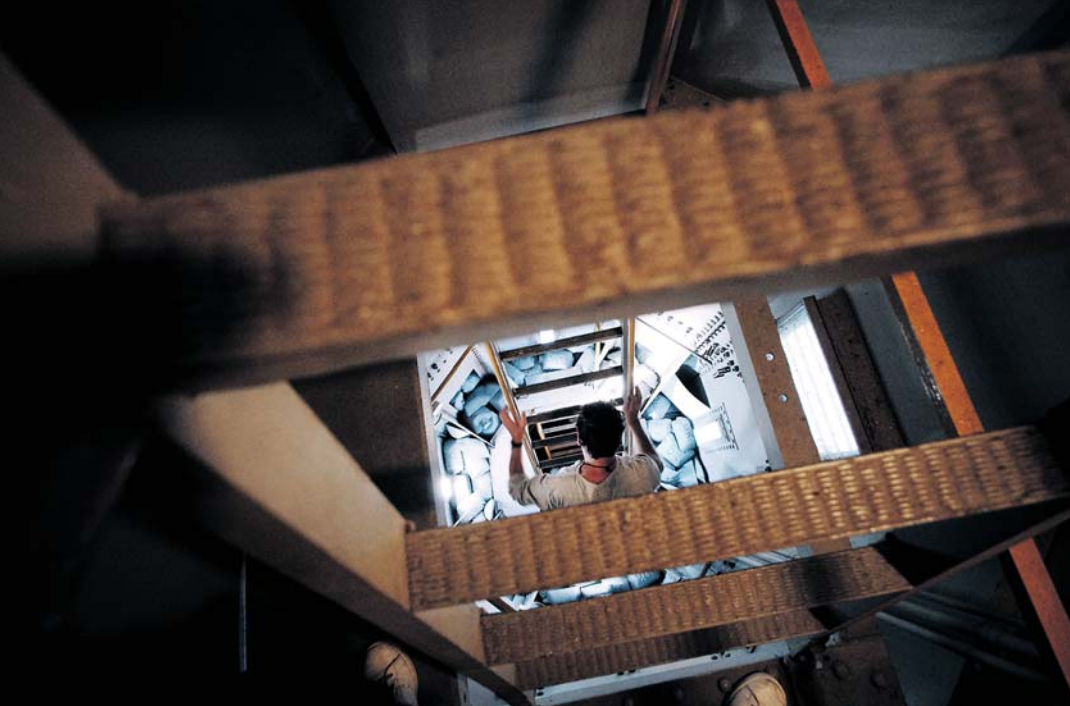
ce soit au crépuscule ou à l'aurore. Il refusait toute interview et toute photographie, heureux de coucher sur un pliant en haut de sa lanterne et de déclamer face à la nuit et aux tempêtes des poèmes de Saint-John-Perse.

Nombre d'employés des Bains s'en souviennent heureusement, pour lui avoir chaque matin apporté son petit déjeuner. Encore que, le plus souvent, celui-ci soit resté en berne au pied du phare ; notre gardien faisant la sourde oreille à toute sollicitation.

Son suppléant, qui le remplaçait lors des jours de congé et de vacances, et que nous saluons ici, ayant choisi de prendre une retraite anticipée, l'État de Genève a décidé d'automatiser le phare des Pâquis. Il sera désormais géré directement par la capitainerie via un ordinateur.

Bon vent donc, ô cher gardien de notre phare, qui si longtemps aura guidé avec tant d'amour et tant d'humilité les vents et les voiles qui cherchaient refuge dans notre rade.

Philippe Constantin



Le chanteur du petit matin

Certains sifflent en travaillant. Lui chante à gorge déployée en passant le jet de bon matin. Sa voix couvre le bruit de l'eau qui chasse les saletés au loin. Il y a du rythme, de la joie dans l'air. De loin, ce travailleur semble content d'œuvrer dans ce décor de carte postale. De près aussi. Car Eustache Hodebar, en charge de la propreté des Bains des Pâquis, de la billetterie jusqu'au bout du phare, est bien dans ses pompes, bien dans son boulot.

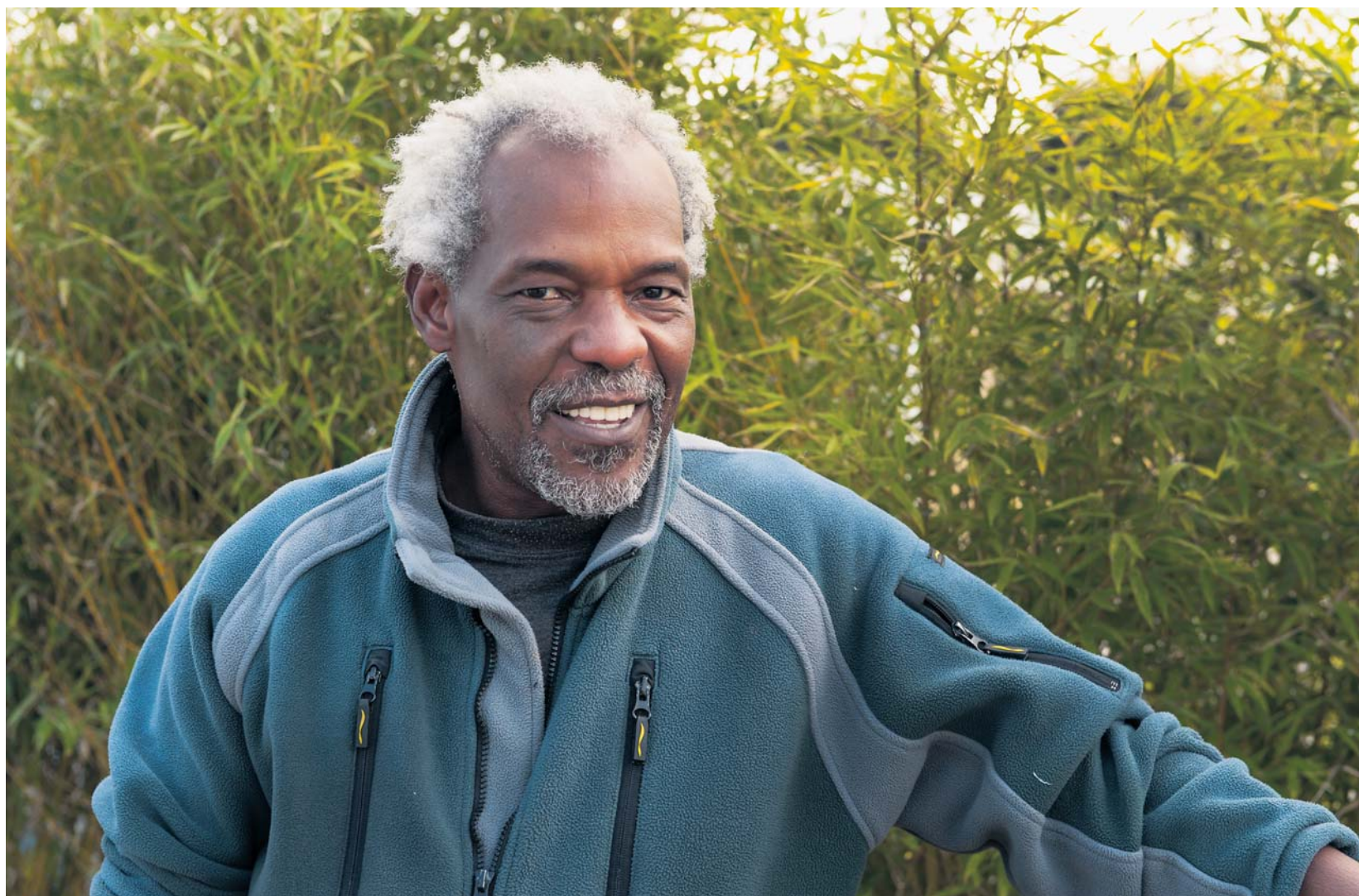
FRANÇOISE NYDEGGER

Le chant lui vient comme ça, tout seul, quand il se sent à l'aise. Il exprime alors tout ce qui lui passe par la tête. Les personnes qui ont l'occasion de l'entendre apprécient. Encore faut-il se lever tôt : le nettoyeur commence ses journées à 4 heures du matin ! Il n'y a donc pas grand monde pour assister au spectacle. En fin de matinée, c'est plus pareil. L'homme fatigue un peu. S'il chante moins, il a le sourire en coin. Il se réjouit déjà d'aller piquer une tête dans le lac, quelque soit le temps et la saison. Car il adore l'eau fraîche. « C'est le meilleur médicament que j'aie trouvé. Ça me donne la pêche et m'empêche de tomber malade. Et si, malgré tout, j'ai un petit début de rhume, je vais le noyer dans l'eau froide. C'est magique ! »

Entre l'eau froide et lui, c'est une vieille histoire. Elle a commencé en Martinique, où il est né. Le gamin qu'il était n'hésitait pas à parcourir des dizaines de kilomètres depuis son village pour aller se baigner non pas dans l'océan, mais dans une rivière. Celle qui coule de la Montagne Pelée, ce fameux volcan dont l'éruption, en 1902, avait détruit la ville de Saint-Pierre et causé la mort de 30 000 personnes. Ce lieu de sinistre mémoire ne faisait alors pas peur au garçon. Au contraire, il l'attirait mystérieusement. Et puis la rivière formait à un endroit un grand bassin. « J'allais nager là-haut avec mes frères rastas, c'était bien pour se rafraîchir, quand il faisait trop chaud. »

Mais Eustache ne se la coulait pas toujours douce. Aussi loin qu'il s'en souvienne, il a bossé dans les champs avec sa mère qui élevait seule ses enfants. Et ce n'était pas une mince affaire, la famille comptant tout de même cinq sœurs et trois frères. Rapidement, le jeune homme se lance dans le commerce des fruits et légumes. Il les vend en faisant tout d'abord du porte-à-porte. Puis il installe ses affaires dans un local situé dans un endroit touristique, où il étouffe un peu. Le travail enfermé entre quatre murs, c'est pas son truc.

Sa vie aurait pu continuer à s'épanouir au soleil de la Martinique s'il n'avait rencontré une femme. Une Genevoise. Avec elle, il vivra sur son île jusqu'à ses 30 ans. Le couple attendant un heureux événement, la future maman dé-



Photographie Fausto Pluchinotta

cide de rentrer accoucher chez elle, au bout du lac. Que faire ? Le futur papa achète un billet aller-retour, valable six mois, pour accueillir son fils en Suisse. C'était il y a 27 ans ! Depuis, Eustache n'est plus retourné chez lui, si ce n'est pour des vacances. Il aura encore deux filles. Sa vie est désormais ici.

Pour se faire à son nouvel environnement, il a dû s'accrocher ferme. De l'Île des Fleurs à la froide Genève, il y a un monde. Mais l'homme est un bosseur. Il commence par travailler sur un stand bio de fruits et légumes au marché de Plainpalais. Puis, la crise venant, il s'en va œuvrer, toujours dans le même rayon, dans une centrale de grand magasin. Il y tient trois mois enfermé. Pas plus. Dehors, sous ses yeux, une grande construction est en cours. « C'est là

que je veux bosser, se dit Eustache. En plein air ! ». Et il est engagé. Il va ainsi travailler dix ans sur les chantiers, commençant manœuvre et terminant coffreur maçon, responsable d'équipe. Une expérience gratifiante. Usante aussi. Il se dit que le bâtiment va le tuer. Mais c'est un accident de vélo qui le fera changer de cap.

Alors qu'il se remet de ses blessures, il passe un jour aux Bains des Pâquis au moment où le bois est livré pour chauffer le local à fondue. On lui demande s'il veut donner un coup de main pour décharger les bûches, il ne dit pas non. On lui demande ensuite s'il veut bosser au nettoyage de la buvette et des terrasses. Il dit oui, du moment que c'est dehors. Et il récuré à fond, jusqu'à ce que le client puisse manger par terre... Pendant quelques années, en plus

de manier le jet et la brosse, Eustache va aussi tenir la buvette à fondue, où il prépare les religieuses...

L'amoureux du plein air quittera un jour la sphère de la buvette pour s'attaquer au nettoyage complet des Bains. C'est ainsi que depuis huit ans, les habitués le voient s'activer sur la jetée ou dans les installations, nettoyant avec un collègue sauna, hammam, polo, plus tout le reste. Quand c'est fini, ça recommence, et Eustache remet l'ouvrage sur le métier sans sourciller. Mais tout de même. Se lever toujours avant quatre heures du matin, c'est pas trop dur ? « Quand le corps est habitué et qu'il a le rythme, il se lève tout seul ». Et quand il chante, en plus, c'est que du bonheur !

« Bains des Pâquis »

CLAUDE TABARINI

L'esthète va aux Bains des Pâquis en semaine quand le mauvais temps menace. Une menace qui est comme la promesse d'une ombrageuse et tumultueuse fiancée. Le ciel y est immense et la sirène des bateaux égrène les saisons de la vie en un discret appel de détresse venu du large. Des Africaines pressent des jus de fruits qui font des taches dans la grisaille. Une mouette couleur nuage un instant se pose sur l'horloge, telle une vivante girouette, pendant qu'un canard déploie le bleu de son aile pour notre plaisir. Fourchettes et couteaux au bord d'une table sont les protagonistes d'un improbable festin. L'on se tient là au centre du monde en de perpétuelles vacances. Des retraités à lunettes noires jouent aux cartes comme sur une place de village et les moineaux, sur le treillis de paille qui ombrage

la terrasse, font de mouvants pâtés d'encre. Il y a aussi des vieillards quasi nus à la corpulence de lutteurs de sumo, des employés de bureau à cravate de prédicateur mormon et des étudiantes chevelures au vent qui mordillent, solitaires, leur stylo bille. Le plongeur, comme une tour de guet à jamais délaissée, regarde au loin vers le Salève. Là des anges du rock and roll sont les nettoyeurs de l'aube qui couchent leurs peines en alexandrins. Au cœur de l'hiver, longer les rangées de cabines comme autant d'yeux ouverts sur le mystère de l'être. Un jour Jupiter vint soudain s'acharner sur le mât surmontant la rotonde, voulant frapper en leur quartier général les impies philosophes, mais ce fut un coup d'épée dans l'eau et il se retira tout honteux bien au-delà des nuages, là où la légende situe sa résidence.

Extrait de
Claude Tabarini, *Rue des Gares et autres lieux rêvés*
Éditions Héros-Limite, 2016, 184 pages
www.heros-limite.com



La jetée des Pâquis après la tempête du dimanche 15 août 1864



Photographie inédite, obligeamment prêtée par Patrick Constantin.

Le photographe a placé deux femmes dans son objectif, sous les platanes qu'il s'agira de replanter en carré. Au lendemain du désastre, le journaliste du *Journal de Genève* écrivait : « Il a régné, pendant toute la journée de dimanche, une bise d'une force extrême et tout à fait inaccoutumée dans cette saison. L'ouragan a soufflé avec une violence particulière dans la soirée et, combiné avec les hautes eaux, il a donné aux étrangers de passage à Genève le spectacle d'une vraie tempête maritime resserrée dans l'étroit bassin de notre lac. D'immenses vagues venaient sans interruption se briser violemment sur toute la longueur des jetées du port, par-dessus lesquelles elles passaient à chaque instant en lançant à plus de vingt ou trente pieds dans les airs leurs tourbillons d'écume.

» Malheureusement, s'il y avait là pour les étrangers un spectacle magnifique, les contribuables étaient moins disposés à admirer la sublimité de la tempête, à la vue de la jetée des Pâquis et de la route d'Hermance. En effet, si la jetée des Eaux-Vives a pu résister complètement à la fureur des vagues, il n'en a pas été de même de celle des Pâquis. Sans parler des arbres renversés par la violence du vent sur le terre-plein de cette jetée, et qui ne sont en définitive qu'une bien petite partie du dommage, les vagues ont démoli le parement extérieur du môle depuis ce terre-plein jusqu'au passage ménagé, près du rivage, pour les petites embarcations, et elles se sont même, sur plusieurs points, ouvert au centre de la maçonnerie de véritables brèches au travers desquelles les vagues se précipitaient dans l'intérieur du port. Il n'est pas possible d'évaluer encore en ce moment, même approximativement, le coût des réparations que cet ouragan rendra nécessaires et qui ne saurait être retardé, mais il est malheureusement trop certain qu'elles s'élèveront à un chiffre assez considérable. »

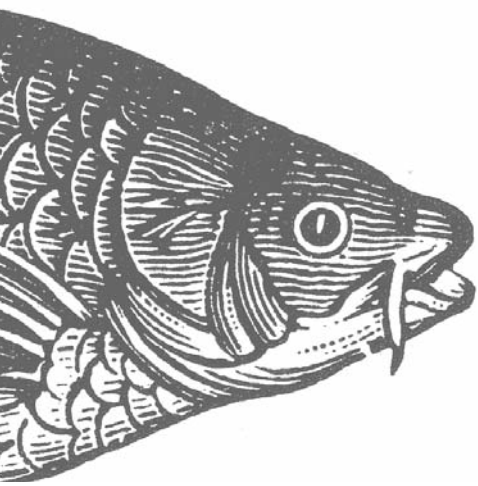
Armand Brulhart

Noël en décembre

Noël sera rock ou ne sera pas ! Tous les soirs, à 19 heures, le calendrier de l'Avent des Bains ouvre une porte de cabine sur l'univers magique et décalé d'un artiste ou d'un groupe d'artistes, autour du thème du Rock'n'roll, précédée d'une petite performance... Le samedi 10 décembre, à l'occasion de la soirée de l'Escalade, un concert hallucinant pour décoiffer l'hiver et les Savoyards, pour décapiter la marmite et les Genevois, avec l'unique Bob's not dead et son punk déjanté. Et puis, bien sûr, chaque soir, un DJ' pour vous faire danser jusqu'au bout de la nuit, entre deux huîtres et une noix de foie gras. Le reste sera surprise, surprise et encore surprise...

Illustrations: marendaz.com





Février: la grande migration.

www.plonkreplonk.ch

PLONK & REPLONK

BAINS D'HIVER DU 17 SEPTEMBRE 2016 AU 28 MAI 2017

SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

Ouvert du lundi au mercredi de 9h à 21h30, du jeudi au samedi de 9h à 23h (avec petites animations à la clé), dimanche de 8h à 21h30. Mardi: journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours. Les Bains des Pâquis mettent à disposition

- 2 saunas mixtes
- 1 bain turc mixte
- 1 hammam mixte
- 1 hammam réservé aux femmes

Tarif d'entrée:
20 francs (sauna, hammam et bain turc)

AVS, AI et chômeurs sur présentation

de la carte: 17 francs

Tous les lundis: 13 francs pour tout le monde

Abonnement 11 entrées: 150 francs

Deux grandes serviettes obligatoires

(location possible à 5 francs pièce)

tél. 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de midi à minuit.

« Anniversaires pirates » à la buvette: les mercredis et samedis à 14h, sur demande (tél. 022 738 16 16)

Horaires: de 7h à minuit

Réservation recommandée pour la fondue:

tél. 022 738 16 16

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 70 francs

Horaires: de 9h30 à 20h tous les jours,

du 1^{er} janvier au 31 décembre.

Réservation sur place ou par téléphone

au 022 731 41 34 le matin de 9h à 13h

TAÏ CHI



Tous les dimanches, toute l'année, par tous les temps, sans inscription, ouvert à tous, avec ou sans connaissance préalable. D'octobre à mai à 10h, de juin à septembre à 9h15

DE MI-NOVEMBRE 2016 À MI-MARS 2017



PATINOIRE AUX BAINS

Utilisation libre pendant la semaine, location de patins (2.-) les mercredis, samedis et dimanches, et pendant les vacances scolaires, selon la météo. Marrons chauds & ambiance!

DU 1^{er} AU 25 DÉCEMBRE



CALENDRIER DE L'AVENT

Chaque soir, ouverture d'une porte de cabine. Et aussi un Dj dans sa cabane, huîtres et foie gras, de 20h à 23h

SAMEDI 10 DÉCEMBRE



FÊTE DE L'ESCALADE

avec Bob's not dead, de Perpignan

SAMEDI 11 MARS 2017



6^e CARNAVAL DES BAINS

POUR PLUS D'INFORMATIONS
CONSULTEZ LE SITE
www.bainsdespaquis.ch



ou devenez ami des Bains
sur facebook

LECTURES DE POÉSIE 2016-2017



les premier et troisième samedis du mois, à 11h

5 novembre: Jean Firman
19 novembre: Pascal Berney
3 décembre: Valérie Morand-Sanchez
17 décembre: Alexandre Lecoultré
7 janvier: Carte blanche

à Résonance contemporaine (Alain Gourdard)

21 janvier: Eliane Vernay
4 février: Carte blanche à La Baconnière (Laurence Gudin)

18 février: Pierre-Alain Tache

4 mars: Laurent Cennamo

18 mars: Marina Salzman

1^{er} avril: Christophe Rey

15 avril: Carte blanche à la Fondation

Bodmer (Jacques Berchtold)

6 mai: Antony Hequet

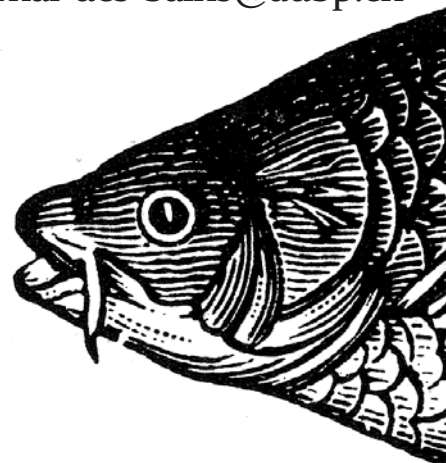
Écrivez-nous!

Journal des Bains

Quai du Mont-Blanc 30

1201 Genève

journal-des-bains@aubp.ch



JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnould, Florencio Artigot, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Jean Firmann, Vittorio Frigerio, Lydia Frost, Laurent Guiraud, Ambroise Héritier, Sami Linden, Aloys Lolo, Pauline Marchand, Cédric Marendaz, Hugo Michalet, Thierry Ott, Frédéric Ottesen, Jean-Michel Perret, André Piuze, Plonk & Replonk, Isabelle Pralong, Natacha de Santignac, Francine Simonin, Claude Tabarini, Pierre Wazem, Germano Zullo

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Albertine, Jean-Luc Babel, Paolo Basso, Stéphane Blok, Nadia Boehlen, Anne Emery-Torracinta, Jean Firmann, Vittorio Frigerio, Lydia Frost, Laurent Guiraud, Ambroise Héritier, Sami Linden, Aloys Lolo, Pauline Marchand, Cédric Marendaz, Hugo Michalet, Thierry Ott, Frédéric Ottesen, Jean-Michel Perret, André Piuze, Plonk & Replonk, Isabelle Pralong, Natacha de Santignac, Francine Simonin, Claude Tabarini, Pierre Wazem, Germano Zullo

Publicité
Helena de Freitas
pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIL Centre d'impression
Lausanne SA

Tirage:
5000 exemplaires

Journal imprimé sur
du papier certifié FSC®

© 2016, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: été 2017
Délai rédactionnel: 21 mars 2017



